

VITTORIO EM. III

ONDO PIZZOFALCONE



NAZIONALE

B. Prov.

BIBLIOTECA

VITT. EM III

598

NAPOLI

BIBLIOTEC.

Armadio

Palchetto



Num.° d'ordine

14

3864

110

19712



~~19 B 51~~

B. Prov.

III

598.



612153

NOUVEAUX
MEMOIRES
DU COMTE
DE
BONNEVAL,

*Ci-devant General d'Infanterie au service
de S. M. Imperiale & Catholique.*

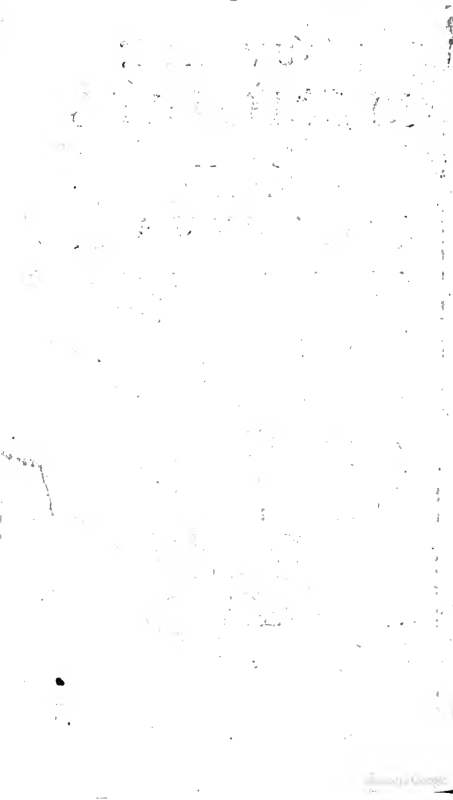
CONTENANT

Ce qui lui est arrivé de plus remarquable
durant son séjour

EN TURQUIE.



A H A T





NOUVEAUX
MEMOIRES
DU
COMTE
DE
BONNEVAL.



PRESQUE aussi-tôt que je fus embarqué le vent devint favorable, nous mimes à la voile. Le vaisseau étoit petit, mais bon voilier & assez fort d'équipage. Sans déclarer qui j'étois ni quel étoit le sujet de mon Voyage, l'Envoyé Turc avoit ordonné qu'on eût pour
A 2 moi

moi les plus grandes attentions. Je fus logé dans la chambre du Capitaine & servi à la Françoisé, on avoit même embarqué du vin pour mon usage. Le tems fut presque toujours beau, & notre Voyage auroit été des plus heureux si nous n'avions pas été decouverts par un Maltois. Il vint sur nous. Nous tâchames inutilement de l'éviter, il fallut se battre. J'avois repris mes habits ordinaires, je parus sur le Tillac. Comme j'avois servi en Hongrie, je savois assez de Turc pour me faire entendre. Je rangeai les soixante ou quatre-vingt soldats que nous avions; je leur défendis, & aux canonniers de tirer avant que je leur ordonnasse. Le Capitaine me laissa faire. Le Maltois n'étoit pas plus fort que nous. Notre contenance hardie lui imposa pendant quelque tems, il s'approcha cependant, & essuia tout notre feu. J'étois
sur

sur le haut du Tillac le fabre à la main, on me reconnut : j'entendis qu'on disoit dans le vaisseau ennemi, *C'est Bonneval, j'en suis sûr.* Peu de tems après il s'éloigna.

Sans avoir essuié d'autre danger nous abordames à Chio. Cette isle est grande & raisonnablement peuplée. La plûpart des habitans sont Chrétiens ; les uns suivent le Rit Grec , les autres le Latin ; ils sont toujours en dispute , comme les Jesuites & les Jansenistes le sont en France. Le pais est délicieux , le froid ne s'y fait presque jamais sentir, les chaleurs n'ont rien d'excessif ni d'incommode ; les campagnes sont pleines d'orangers, de citronniers ; & toutes les autres espèces de Fruits y sont excellents & d'une grosseur prodigieuse. Les femmes y sont belles & bienfaites , presque toutes sont

coëffées en cheveux , leur taille n'est point enfoncée dans un amas d'habits comme ailleurs, un simple corset , une jupe légère & assez courte est tout leur habillement & un mouchoir de gaze d'une mouffeline fort déliée couvre leur gorge sans presque la cacher , la douceur du Climat enspire la volupté & chacun suit assez son penchant.

Je restai six semaines dans cette Isle en attendant un vaisseau pour Constantinople. J'y fus toujours dans la bonne chère & dans les plaisirs. En arrivant le Capitaine me conduisit chez le Gouverneur Turc. C'étoit un des deux qui m'étoient tombés entre les mains en une Bataille, que j'avois bien traités & que j'avois renvoïés sans rançon. Il me reconnut, il n'est point d'amitié qu'il ne me fit , il n'épargna rien pour me marquer sa reconnoissance. Charmé du dessein qui m'amenoit
il

il redoubla ses caresses, & ses attentions. Ce séjour ne m'ennuïa point, chaque jour c'étoient de nouvelles parties, nous parcourûmes toute l'Isle. Tous les soirs on m'amenoit dans ma chambre une jeune Grecque, la plus jolie qu'on eût pu trouver.

Le Gouvernement des Turcs est fort doux dans cette Isle; les peuples ne sont point inquiétés sur leur Religion. Les impôts même sont modiques, mais leur autorité est si respectée, qu'une simple ficelle attachée par les deux bouts sur la porte d'une maison en fait une prison dont personne n'a la hardiesse de sortir. A mon départ, mon ami m'accabla de présents, il fit mettre dans le vaisseau plusieurs pièces du meilleur vin qui fût dans l'Isle, il me fit présent de plusieurs habits à la Turquie, il m'ouvrit sa bourse & me força d'en prendre une

partie considerable, il me donna des Lettres pour tous ses Amis; sur tout pour celui qui avoit été son compagnon de fortune en Hongrie. Il parloit de moi dans ses Lettres comme d'un homme d'un mérite extraordinaire & dont on pouvoit attendre les plus grands services.

On voit Constantinople d'assez loin avant que d'y arriver, le terrain où elle est bâtie forme un Amphithéâtre, qui s'abaisse insensiblement vers les bords de la Mer, de sorte qu'on découvre tout à la fois les Maisons & les Edifices publics de cette grande ville. C'est le plus beau coup d'œil que j'aye jamais trouvé. Le Palais du Sultan, qui est à une des extrémités, paroît une Ville à part, où l'or brille partout; les Domes des Mosquées, repandues de tous côtés, sont presque tous aussi brillants que celui des Invalides. Au

Au sortir du vaisseau , je trou-
trouvai l'autre Officier Turc , à
qui j'avois fait plaisir en Hongrie ,
il me mena chez lui & me traita
aussi bien que je l'avois été à
Chio. Il alla lui-même donner
part au Grand Visir de mon arri-
vée , qui m'envoya saluer & me
fit dire que je me reposasse cinq
ou six jours chez mon Ami des
fatigues de mon Voïage , & qu'a-
près ce tems-là il m'envoieroit
chercher pour me donner Au-
dience. Cet Officier Turc , chez
qui je logeois , étoit parfaitement
honnête homme , je lui donnai
toute ma confiance. Il savoit
l'Allemand. Nous passions les jours
& une partie des nuits à nous en-
tretienir , je lui exposai la peine
que j'avois à faire la démarche
qu'on exigeoit de moi. Ce n'est
pas , lui disois-je , l'attache
que j'ay à ma Religion qui m'in-
quiette ; j'ay beaucoup lu , beau-

coup réfléchi, & toutes les Religions où l'on adore un seul Dieu me paroissent également bonnes, & je regarde comme des Modes les différentes cérémonies auxquelles chaque Peuple s'est assujéti; peut-être ai-je tort, mais c'est depuis longtems ma façon de penser. Ce qui me trouble & cause mes incertitudes, c'est l'idée que le commun des hommes attache au changement de Religion, sur tout quand il paroît se faire par nécessité & par des vuës d'intérêt; on s'accorde à mépriser ceux qui donnent ce spectacle, & c'est une maxime generale, qu'on ne doit point s'y fier. En Europe, ajoutois-je, un homme de ma sorte, quand il change de Parti, n'est point inquieté sur sa Religion: qu'il soit Calviniste, Lutherien, Catholique, à peine y fait-on attention; on se contente de sa parole d'honneur & de son serment,

ment, & presque jamais il n'est arrivé qu'on y ait été trompé. En Moscovie ils n'ont pas non plus cette délicatesse, ils reçoivent à leur service des Officiers de toute Nation & de toute Religion, c'est par-là que leurs Troupes se forment & que leur Empire devient florissant & redoutable à ses Voisins. Il n'est point de Religion qui n'ordonne de garder les sermens qu'on a faits, pourquoi donc pour s'assurer d'un homme l'obliger à en changer? Mais n'y eut-il point de Religion au monde, n'en eussai-je point, les sentimens d'honneur sont si profondément gravés dans mon ame que rien au monde ne seroit capable de me faire manquer au serment que je suis prêt de faire de servir le Grand Seigneur avec autant de zèle & de fidélité que j'ay servi l'Empereur d'Allemagne & le Roi de France. Ne pourroit-on pas,
mon

moncher Ami , m'épargner ce Changement & la honte qui y est attachée?

Cet Officier pensoit à peu près comme moi ; selon lui la Politique avoit dicté à Mahomet la plûpart des Loix qu'il leur avoit imposées. Elles étoient nécessaires dans les commencemens de leur établissement , mais à present elles ne le sont plus ; il seroit même à souhaiter qu'on en retranchât ce qu'elles ont d'excessif. Mais, me disoit-il, la chose est impraticable, & vous ne pouvez esperer qu'on vous dispense de cette Loi , qu'on regarde parmi nous comme essentielle. Gardez-vous bien même de faire paroître toutes vos repugnances au Grand Visir : ce que vous pouvez faire de plus, c'est de lui demander quelque tems, non pour prendre votre Patrie, mais pour vous instruire ; c'est un Devot par-

parmi nous , il feroit scandalisé si vous lui parliez autrement.

Le Grand Vifir me fit avertir, comme il me l'avoit fait dire. Je fus introduit à son Audience avec Cérémonie , il me reçut bien , m'assura de sa bienveillance & de la Protection du Grand Seigneur , pourvû , ajouta-t-il, que vous fassiez ce que vous savez. Prenez du tems pour vous instruire ; je ne doute pas que vous ne trouviez notre Loi raisonnable. Voyez le Grand Muphti de ma part , c'est une homme profond dans la connoissance des Secrets de Dieu , il dissipera tous vos doutes avec autant de facilité que le Soleil dissipe les tenebres. Vous n'aurez l'honneur d'être admis en la presence de Sa Hauteffe qu'après que vous serez devenu un de ses vrais Sujets. Dès cette premiere Audience il me questionna beaucoup sur la situation
de

de l'Europe, particulièrement sur celle de l'Allemagne, & me dit fort poliment, qu'il me connoissoit, & qu'on n'auroit garde de laisser inutile un homme comme moi. Il me mit entre les mains un Papier, c'étoit un ordre à un Tresorier de me donner tous les jours pour mon entretien un certain nombre d'Aspres, qui faisoient aux environs de neuf écus.

Je louai une maison, je sortis de chez mon Ami. Il me prêta des meubles & quelques Esclaves. Je vis les principaux Officiers de la Porte, le Caimacan, le Seraskier, le Bostangibachi, l'Aga des Janissaires, & tous ceux qui faisoient quelque figure. J'en reçus mille politesses, & au Cérémonial près, qui est fort gênant, je puis dire que la plupart des Ministres des Cours de France & de Vienne ne sont pas à beaucoup près si gracieux.

Pour

Pour le Muphti, que je ne manquai pas d'aller saluer, il leva les yeux & les mains au ciel lorsque je l'abordai; il m'embrassa & pleura sur moi. C'étoit un Vieillard, que son air grave & majestueux rendoit respectable. J'avouë que ces manieres me touchèrent. Il me nomma son fils, & me parla en homme pénétré de la Sainteté de Mahomet & du Bonheur de ceux qui suivoient sa Loi : il insista fort sur son Etablissement & sur ses Progrès rapides, pour m'en prouver la verité. Je voudrois, me dit-il, pouvoir vous instruire moi-même, mes occupations ne me le permettent pas. Celui qui le fera en ma place s'en acquittera du moins aussi bien que moi. Il me montra un de ses Imans, c'est-à-dire un de ses Prêtres, à qui il ordonna de se charger de mon Instruction, & de lui en rendre comp-

compte une fois par semaine.

Ce Prêtre ne voulut jamais souffrir que j'allasse chez lui ; nous convinmes que deux fois la semaine il viendrait chez moi. Dès que j'eus fait ce premier pas, on doubla le nombre d'Aspres qu'on me donnoit par jour, & je me vis en état de faire une figure raisonnable. J'achetai des chevaux, des Esclaves. Soit curiosité, soit que mon caractère plût aux Turcs, je fus fort visité, bientôt même je me vis une Société assez choisie. Nous nous assemblions de tems en tems le soir ; & au vin près, qu'on n'ôsoit boire, nous faisions aussi bonne chère qu'en Europe. Ces Amis m'instruisirent du genie de la Porte, du caractère de ceux qui y avoient le plus d'autorité ; ils m'assurèrent que c'étoit au Serrail que se faisoient & se défaisoient les Fortunes, que pour s'avancer & se soutenir
il

il falloit y avoir quelque Protection ; qu'un Bacha étoit heureux quand il pouvoit y faire entrer quelque fille qui eût affez de Beauté pour plaire au Sultan , & affez d'esprit pour se l'attacher. Quand vous ferez en place , me disoient-ils , profitez de cet avis, il vous fera peut-être plus utile que tous vos grands talents.

Ils me firent voir ce qu'il y a de fingulier à Constantinople. Le Port est admirable : on vante beaucoup celui d'Amsterdam, ce n'est rien en comparaison de celui-ci. Les Arsenaux sont quelque chose de superbe, ceux de Brest , de Toulon n'en approchent pas. La Ville n'a rien de remarquable que sa grandeur & sa situation, la plûpart des Rues sont étroites, chacun y bâtit à sa phantaisie , on ne fait ce que c'est que symmetrie & ordre d'Architecture, il n'y a pas un seul beau quartier. Le

B

Ser-

Serrail même n'est qu'un amas de Bâtimens entassés les uns sur les autres. Il n'y a que les Jardins qui soient de bon goût.

Les maisons sont plus belles en dedans qu'elles ne paroissent devoir l'être. Elles sont assez bien meublées ; beaucoup de tapis & de tapisserie , quantité de porcelaines , quantité de colifichets d'ivoire & d'ébène , en font le principal ornement. On ne voit de beaux Edifices que ceux que les Grecs y ont autrefois bâti. Sainte Sophie est le plus beau morceau d'Architecture qu'il y ait peut-être au Monde ; j'ay parcouru toute l'Europe , je n'en ai point vû qui m'ait autant frappé.

Pera , Galata , qui sont les deux Fauxbourgs de cette Capitale , sont plus beaux. Les ruës sont larges , les maisons mieux bâties ; c'est là où demeurent la plûpart des Ambassadeurs & des Marchands étrangers.

Pour

Pour revenir à mon Iman ou à mon Instruëteur, c'étoit un homme raisonnable, qui aimoit sa Religion, mais qui n'en étoit pas entêté jusqu'au Phanatisme & à la Superstition ; en un mot je le trouvai d'assez bonne composition. Voici la première Instruction qu'il me donna. Après m'avoir fait un assez grand Discours sur l'Unité de Dieu, sur sa Grandeur, sur sa Puissance, sur la nécessité qu'il y a qu'il se soit communiqué à quelques hommes en particulier pour instruire les autres de ses Volontés, il rabattit sur la Mission de Mahomet. Je sai, me dit-il, jusqu'à quel point on décrie notre Prophete parmi les Chrétiens, & par quels traits on s'y efforce de rendre ridicule la Loi qu'il nous a donnée. Mais ayez la bonté de m'écouter, j'espère vous guérir de vos Préjugés, & que si ce que je vous dirai ne vous paroît pas

tout à fait convinquant il vous paroîtra du moins raisonnable.

Mahomet étoit d'une Condition obscure & d'une Fortune médiocre, il étoit sans Lettres. Après avoir été quelques années en folitude, il se dit Envoyé de Dieu pour leur annoncer une Loi plus parfaite que celle qui avoient été prêchées & pratiquées jusqu'alors. On le crut, il se fit plusieurs disciples. Il a plu aux Chrétiens de faire de ces disciples & de leur Chef une troupe de voleurs. Le nombre s'augmentant chaque jour, il en fit une Armée, il signifia aux Peuples voisins les ordres du Très-Haut, reçut à sa suite ceux qui se soumirent, & extermina les autres. Ses Conquêtes furent des plus rapides, des Nations entières le reconnurent pour leur Maître & pour leur Législateur. Après une vie assez courte il laissa un Empire

re si solidement établi que toutes les Puissances Chrétiennes n'ont tenté qu'à leur honte de le détruire. Des Succès si prompts, si durables, ne marquent-ils pas une Protection particulière de Dieu, & Dieu protège-t-il les Imposteurs & les Impies?

Mon dessein n'étoit pas de disputer, ce n'étoit que pour la forme que je me faisois instruire. Je ne laissai pas de tems en tems de prendre plaisir à l'embarrasser. Je lui repondis, que les Succès étoient une preuve bien équivoque de la justice ou l'injustice d'un Parti; qu'encore actuellement tous les jours on voyoit prospérer les Méchans; qu'il en étoit à cet égard des Peuples comme des Particuliers; qu'il s'en falloit bien que la Victoire se déclarât toujours pour ceux qui avoient la raison & la justice de leur côté; que Dieu,

avoit mille raisons que nous ne connoissions pas, de laisser accabler l'Innocence & de souffrir que le Mensonge paroisse l'emporter sur la Vérité. Que la multitude de ceux qui suivoient une Religion n'étoit ni une Preuve ni un Préjugé légitime qu'elle fût la véritable, puisque toute la Terre, à l'exception d'une seule Famille, avoit été Idolâtre & que chacun s'étoit fait des Dieux à sa phantasie. Enfin, que c'étoit une Maxime généralement repandue, que les Miracles étoient l'unique preuve de la divinité d'une Religion, & que je n'avois jamais ouï dire que Mahomet en eût fait

Il se tira du mieux qu'il put de mes objections. Il me soutint que les Conquêtes de Mahomet étoient de vrais Miracles. Que l'Ange du Tout-Puissant lui avoit souvent parlé, que ses disciples l'avoient entendu ; qu'il étoit impossible
qu'on

qu'on l'eût suivi, si on n'avoit eu aucune preuve de Mission. J'avois une foule de répliques à faire, je le laissai dire ; j'objectai seulement, qu'on disoit parmi les Chrétiens que cet Ange étoit un de ses Confidens, & qu'il l'avoit fait périr dans la caverne d'où il lui parloit, en ordonnant à tous ses soldats d'y jeter chacun une grosse pierre pour empêcher qu'elle ne fût jamais prophannée. Maliberté ne le choqua point ; il me répondit qu'il me croioit trop homme d'esprit pour ne pas voir la grossièreté de cette Calomnie. Cet homme, disoit-il, qu'on suppose avoir péri d'une manière si cruelle, étoit certainement un Confident intime de Mahomet. Il n'est pas possible de supposer qu'il ne fût pas connu. Comment donc le faire disparoître tout à coup ? que dire de probable pour détruire les soupçons que cette disparition

ne pouvoit manquer de faire naître dans une pareille circonstance? Je me rendis à ces raisons, à quoi en effet je ne voyois rien de bon à répondre, si ce n'est peut-être, que Mahomet étoit assez redouté dans son Armée pour que personne n'osât communiquer à d'autres ses soupçons & ses réflexions.

Après ces généralités nous entrâmes dans le détail de la Loi. Il convint que dans l'Alcoran il y avoit bien des choses, qui prises à la lettre pouvoient paroître ridicules, mais qu'il falloit les entendre allégoriquement. Il m'avoüa de bonne foi, qu'il ne les entendoit pas toutes, & que plusieurs étoient pour lui des mystères impénétrables; mais, m'ajouta-t-il, dans toute Religion il est de pareilles obscurités sur lesquelles les sentimens des Docteurs sont partagés. Le Bonsens demande qu'on s'attache à ce qu'on peut enten-

tendre & qu'on respecte ce qu'on n'entend pas. Ainsi, continua-t-il, sans vouloir vous faire comprendre ce que je ne comprends pas moi-même, venons aux Loix pratiques & à la Morale, en quoi consiste sur tout la Religion, dont l'essentiel est de régler les Mœurs. Nous adorons un Dieu, que nous reconnoissons pour le Créateur du Ciel & de la Terre, l'Arbitre de nos Destinées. Nous honorons Mahomet, comme celui que Dieu a choisi pour nous faire connoître ses Volontés & la maniere dont il vouloit que nous le servissions. Nous n'avons point de Sacrifice, parce que Dieu n'a besoin ni de nous ni de nos Biens, & que nous ne pouvons rien lui offrir qui ne lui appartienne. Nous avons des tems marqués pour l'adorer & pour le prier, nous avons des Temples où nous nous assemblons ; toutes les Nations en ont

eu & en ont encore actuellement. Nous nous humilions par le Jeune, nous poussons des cris vers le Trône du Tout-Puissant, pour appaiser sa Justice & pour attirer sur nous ses Miséricordes. J'avouë que je ne fai pas pourquoi il faut que nous ayons le visage tourné vers l'Orient dans nos prières ; mais du moins cet Usage est indifferent en soi, & s'il l'est, pourquoi ne pas s'y conformer ? Il en est de même des Bains qui nous sont prescrits ; outre que dans nos Climats ils servent à la santé, il n'est pas impossible que Dieu y ait attaché quelque vertu. Le Vol, le Parjure, l'Adultère, sont défendus parmi nous. Une Obéissance & une Soumission sans bornes pour notre Souverain, sont notre caractère particulier ; il est le Maître absolu de nos Biens & de nos Vies, nous ne sommes tous que ses Esclaves. On nous élève dans
la

la haine des Chrétiens , comme on apprend aux Chrétiens à nous haïr dès leur enfance. Je conviendrai si vous voulez , que cette haine n'est pas raisonnable , & qu'il feroit à souhaiter que les hommes ne se fissent pas un Crime de ne pas penser les uns comme les autres , mais vous savez que cette Philosophie est trop contraire aux Préjugés établis pour qu'elle puisse être commune.

Nous parlames ensuite de la Circoncision. Il me dit que Dieu l'avoit établie , presque dès le commencement du monde ; que Mahomet l'avoit adoptée sur ce Principe, qui c'étoit une marque pour distinguer un Peuple d'un autre. Il me dit mille choses plaisantes par rapport aux Femmes , & il entreprit sérieusement de me prouver que Mahomet avoit eu raison de n'en admettre en son Paradis que ce qu'il en faudroit
pour

pour les bons Musulmans. Vous croyez donc la Resurrection, lui dis-je. Oui sans doute, repliqua-t-il ; mais selon moi elle ne sera que pour les Gens de bien , les Méchants n'y auront point de part.

Sur l'Article du Vin , c'étoit celui qui me tenoit le plus au cœur, il me dit quantité de belles choses , par exemple, que c'étoit un Poison également funeste au Corps & à l'Ame, & une source de toutes sortes de Désordres. Il me fit une description pathétique d'un homme yvre. Je lui repliquai, que cette liqueur étoit naturelle , que Dieu avoit créé la Vigne comme tous les autres Arbres , que les Medecins qui en avoient étudié la nature affu- roient tous que l'usage modéré de cette liqueur ne pouvoit nuire & étoit très utile à la Santé , que tous les Sages, tous les Législa-
teurs,

teurs , excepté Mahomet , n'en avoient condamné que l'excès , & qu'il n'étoit presque rien qu'on ne dût défendre si on vouloit empêcher les Abus qui s'en pouvoient faire. Il pensa se fâcher , & me repondit d'un ton assez sec ; que Dieu étoit le Maître de défendre l'usage de quelque Aliment & de quelque Boisson que ce pût-être ; en particulier , qu'il avoit défendu celui du Vin , que Mahomet son Prophete avoit intimé cette défense de sa part , & que cela devoit me suffire. Ce n'est pas , dit-il en s'adoucissant , qu'on ne puisse absolument en boire comme une medecine ; vous par exemple , qui y êtes accoutumé , il peut vous être nécessaire : si cela est , n'en buvez qu'en secret & évitez le scandale. Je me donnerois bien garde de parler de la sorte à un homme moins judicieux & moins discret que vous. Je suis
char-

charmé d'avoir été chargé du soin de vous instruire ; la plûpart de nos Prêtres n'auroient pas été capables de supporter vos objections.

Nous raisonnames beaucoup sur la Pluralité des Femmes. Il me dit qu'elles n'étoit pas ordonnée, mais seulement permise. Que chez eux on estimoit ceux qui faisoient profession de s'en passer. Qu'ils avoient aussi des Monastères & des Religieux comme cette Espèce de Chrétiens que les autres appellent Papistes ; qu'ils s'en passeroient bien, mais que c'étoit un Usage presque aussi établi que leur Religion. Mahomet, ajouta-t-il, a eu de grandes raisons pour permettre cette Pluralité: outre qu'elle a été presque de tous tems en usage dans l'Orient , & que les Rois, que les Juifs & les Chrétiens estiment tant, en avoient eu des centaines, son peuple par état étoit
un

un peuple guerrier ; à quoi si vous ajoutez la coutume de faire des Eunuques , vous comprendrez sans peine qu'il doit y avoir parmi nous beaucoup plus de Femmes que d'Hommes, par conséquent que nous aurions été bien réduits à une poignée de monde, si notre grand Prophete n'y avoit pourvu en permettant la Pluralité des Femmes, sans laquelle plusieurs d'entre elles n'auroient point trouvé de Mari. Je crois, me dit-il en souriant, que cette permission ne vous déplaira pas, je vous conseille même de vous en servir afin de faire voir que c'est sincèrement que vous embrassez notre Loi.

Sans que je dise ce que je pense de tous ces Discours, je suppose qu'on le dévinera. Je pris jour pour me faire circoncire. J'eus beau demander que la chose fût tenue secrète, tout Constantinople

ple le fut & fit une espèce de Fête. Ils ont aussi des Parrains pour cette Cérémonie , le Grand Seigneur nomma le Sous Bostangi Bachchi pour le représenter. Le Grand Muphti vouloit lui-même faire cette operation, mais par bonheur il fut incommodé, sa main tremblante m'auroit fait beaucoup souffrir ; mon Instruëteur la fit presque en un instant. Je ne fus que huit jours à guérir , j'en fus quitte pour un accès de fièvre de vingt-quatre heures, que la violence de la douleur me causa. Pendant ces huit jours je fus complimenté de toutes les Personnes de consideration, dont il n'y eut presque aucune qui ne fût accompagner son compliment de quelque Présent considerable.

Dès que je fus guéri, j'allai voir secrettement le Grand Visir. Enfin, s'écria-t-il en me voyant, vous voilà à nous , & tel qu'il falloit
que

que vous fussiez pour être digne des regards de l'Empereur des Rois de la Terre. Il vous admettra aux pieds de son Thrône ; mais il faudra que se soit d'une manière qui rende votre Conversion aussi publique & aussi éclatante qu'elle peut l'être. Après quelques complimens il me congédia, & me dit de me tenir prêt à venir me prosterner aux pieds de Sa Hauteſſe dans deux jours. Il m'envoya l'habit avec lequel j'y devois paroître. Mes Amis m'inſtruíſirent du Cérémonial.

On avoit répandu dans Conſtantinople que j'étois proche Parent de l'Empereur des François, que j'avois été ou le premier ou un des principaux Viſirs de l'Empereur d'Allemagne. Ces bruits inſpirèrent un emprefſement infini de me voir. La Marche commença à neuf heures du matin. Depuis mon logis juſqu'au Serrail, il y

C

avoit

avoit presque une demie lieüe ; tout cet espace étoit garni d'une double haye de Janissaires. Derrière eux étoient quantité d'échaffauts ; les fenêtres, garnies de grands tapis, étoient pleines d'un monde distingué , plusieurs avoient des Jalousies pour que les Dames visissent sans être vûes. J'étois précédé de deux Compagnies de Spahis, c'est la Cavalerie Turque. Elles étoient suivies de plusieurs Bachas. Je marchois le dernier, entre le Sous-Bostangibachi & le Chef des Eunuques blancs. Une Compagnie de Janissaires fermoit la Marche.

Je montois un de plus beaux chevaux de l'Ecurie du Grand Seigneur , il étoit superbement enharnaché. L'habit que le Grand Visir m'avoit envoyé, étoit des plus magnifiques, il me siéoit bien. Tous les yeux s'attachèrent sur moi , on me jettoit
des

des fleurs & des parfums des fenêtres. L'air retentissoit de cris de joye & des bénédictions qu'ils donnoient à leur Prophete. Cette Marche dura près de deux heures. Les Bachas & moi nous traversâmes les deux premières cours du Serrail, & j'entrai seul avec le Sous-Bostangibachi & le Chef des Eunuques blancs dans la troisième. Là nous mimes pied à terre, le Caimacan & le Seraskier me prirent, & passant par une longue enfilade d'appartemens me menèrent dans une salle où étoit le Grand Visir. Presque aussi-tôt on vint annoncer que Sa Hautesse montoit sur son Thrône. Le Grand Visir, le Caimacan & le Seraskier, m'introduisirent.

J'avoue que je fus ébloui de la magnificence de ce Thrône & de la richesse des Habillemens du Sultan. Je fis les prosternations réglées & dis au Monarque, que j'étois ra-

vi de joye de me présenter devant lui, non comme un Etranger mais comme un de ses Sujets, & que je ne ferois jamais content que je n'eusse repandu mon sang pour son service. Il me repondit lui-même, qu'il me voioit avec plaisir & qu'il ne doutoit pas que je ne lui fusse aussi fidèle que je l'avois été par tout ailleurs. J'en fis serment. Quand je l'eus fait, un des Secretaires d'Etat me remit une Patente après l'avoir lüe tout haut. Elle me déclaroit Bacha à trois Queües. Je me retirai après avoir frappé je ne sai combien de fois la terre de mon front. Le Grand Visir me donna à diner.

Je fus reconduit de la même manière qu'on m'avoit amené. Quelques Officiers portoient devant moi les marques de ma nouvelle Dignité, le concours du Peuple fut encore plus grand & les acclamations plus frequentes. On

On me laissa le cheval que j'avois monté , distinction d'autant plus grande que Sa Hauteſſe s'en étoit ſervie. La Sultane favorite m'envoya un de ſes Eunuques me complimenter , & m'aſſurer que ce qu'on venoit de faire pour moi n'étoit qu'un prélude de ce qu'on feroit dans la ſuite , pourvu que je me conduiſſe bien , que je ne démentiſſe point la démarche que je venois de faire , & qu'en particulier j'évitaſſe tout commerce avec les Franks. L'Eunuque m'ajouta , qu'elle s'intéreiſſoit à ma Fortune & qu'elle tâcheroit de me procurer quelques Audiences particulières du Sultan.

Ce jour , que je puis dire avoir été pour les Turcs un jour de triomphe , fut pour les Chrétiens , même Schiſmatiques , un ſujet de douleur & de confuſion. Avant que j'euffe été circonciſ quelques Miſſionnaires avoient faits leur eſ-

forts pour m'aborder, je n'en avois voulu voir aucun. Un deux, je pense que c'étoit un Capucin, m'écrivit une lettre, qui auroit peut-être fait impression sur tout autre que sur moi. Quoi qu'elle ne soit pas fort à ma louange, je la rapporte, pour faire voir avec quelle sincérité j'écris ces Memoires.

„ L'horrible Démarche que
„ vous êtes sur le point de faire
„ me pénètre d'une douleur si
„ vive, que je ne puis m'empê-
„ cher de vous la témoigner.
„ Est-il possible que le Comte de
„ Bonneval, qui jusqu'à present
„ avoit passé pour un homme
„ d'honneur, ne sente pas jus-
„ qu'à quel point il va se désho-
„ norer & qu'il prouve lui-même
„ la vérité des reproches qu'on
„ lui a faits qu'il étoit sans Foy &
„ sans Religion? n'est-il pas vrai
„ à la lettre que ces reproches
„ con-

„ conviennent à un homme qui
„ sacrifie sa Foy & sa Religion à
„ des intérêts humains ? Vous
„ avez beau faire, on vous con-
„ noit assez, pour être persuadé
„ que la conviction n'a aucune
„ part au changement que vous
„ meditez, que l'Impieté seule en
„ est la source, que vous seriez
„ Turc comme vous avez été
„ Chrétien, & que si vos intérêts
„ demandoient que vous vous
„ fiffiez Idolatre vous ne balan-
„ ceriez pas de le faire. En quoi
„ donc faites-vous consister cet
„ honneur que vous dites être
„ votre Loi suprême ? Vous chan-
„ gez de Parti, vous changez de
„ Religion, & vous voulez qu'on
„ croie que vous êtes incapable
„ de manquer de Parole. Que
„ vous a fait la Religion Chré-
„ tienne, qu'y avez-vous trouvé
„ de si odieux que vous fassiez
„ profession d'être son Ennemi &

„ de l'exterminer ? Avez-vous
„ quelque démonstration que vous
„ vous soiez trompé en adorant
„ Jesus-Christ ? il doit être votre
„ Juge , vous n'êtes point assuré
„ qu'il ne sera pas , vous l'avez
„ renoncé , que deviendrez-vous
„ si vous tombez entre ses mains ?
„ On vous a fait quelque injusti-
„ ce en France, vous avez enco-
„ re plus de sujet de vous plain-
„ dre de la Cour de Vienne , que
„ vous a fait Jesus-Christ pour
„ que vous vous rangiez du côté
„ de ses Ennemis & que vous
„ vous fassiez gloire de votre dé-
„ fertion ? Vous êtes sur le bord du
„ précipice , vous pouvez vous
„ en tirer , c'est à le faire que
„ vous devriez employer votre
„ Générosité , sans cela vous n'en
„ avez point & tout votre préten-
„ du courage n'est que lâcheté &
„ que foiblesse “.

J'étois trop avancé pour recu-
ler,

ler , on peut juger que je ne répondis point à cette lettre & que j'aurois été fort embarrassé à le faire.

Ma nouvelle situation fut d'abord assez riante. On augmenta mes appointemens jusqu'aux environs de quarante mille Livres de rente, je me vis aimé & recherché de ce qu'il y avoit de considerable à Constantinople. La Sultane favorite tint la parole qu'elle m'avoit fait donner, elle me procura quelques audiences secretes du Sultan. C'étoit alors Achmet, Prince bon & aimable, spirituel même, mais absolument livré à ses plaisirs. Aussi bon Turc que j'avois été bon François & bon Autrichien, animé d'ailleurs du desir de faire repentir le Conseil Aulique de la maniere injuste & méprisante dont il avoit agi à mon égard, je ne cachai rien à mon nouveau Maître de tout ce

que je crus pouvoir contribuer à sa gloire. Je lui fis une peinture naïve de l'Allemagne, des differens Interêts qui la partage, de la disposition où sont les autres Puissances d'empêcher que l'Empereur ne s'aggrandisse du côté de la Turquie. Je m'étendis fort sur la disipline des Troupes, sur la nécessité & sur la maniere de les aguerrir & de les exercer, je prouvai que c'étoit la multitude des Officiers & le respect que le soldat avoit pour eux qui faisoient les bonnes Armées. Je parlai aussi de l'utilité des Ingénieurs pour établir un Camp, pour le fortifier; du service de l'Artillerie, de l'habilité qu'il falloit pour la bien exécuter. Je flattai le Monarque sur la bravoure naturelle de ses Troupes & lui fis sentir le besoin qu'elles avoient d'être un peu autrement disciplinées. Il parut prendre beaucoup de plaisir à

à tout ce que je lui disois, & m'ordonna d'en dresser des Memoires & de les donner au Grand Vifir.

Les deux ou trois Audiences, quelque mot obligeant que le Grand Seigneur voulut bien dire de moi, mirent en mouvement presque tous les Bachas, ils me regardèrent comme un obstacle à leurs esperances. Il se forma contre moi une espèce de conjuration dont le but étoit de me faire éloigner.

On se trompe infiniment en Europe en regardant les Turcs comme des gens grossiers à tous égards : ils le sont par rapport aux Sciences & aux Belles-Lettres & aux Arts, mais par rapport au manège de Courtisans, ils sont du moins aussi déliés qu'on le peut être par tout ailleurs. Ceux qui vouloient mon éloignement furent ceux qui dirent le plus de bien de moi, ils insinuèrent que pour me rendre aussi utile que je pou-

pouvois l'être il falloit me mettre à portée de m'instruire des Loix & des Usages du Gouvernement, & que ce n'étoit que la pratique qui pût me donner ces connoissances. D'ailleurs, ajoutoient-ils, c'est un Usage qu'un Bacha aille dans les Provinces faire les fonctions sa Dignité, nous y avons tous été assujettis.

Le Grand Visir n'ôsa ou ne voulut pas s'opposer à leurs vuës, un Bacha mourut, il me proposa au Divan pour remplir sa place. C'étoit presque à l'extrémité de la Mer noire, vers les confins de la petite Tartarie. Il fallut partir sans hésiter, car il ne me convenoit en aucune façon de marquer la moindre repugnance. Tous ceux qui étoient véritablement de mes amis, le Grand Muphti en particulier, me firent esperer que cette espèce d'exil ne seroit pas long. La Sultane favorite
m'en

m'en fit assurer, & le Sultan lui-même en prenant congé de lui, me dit que ce ne feroit qu'un voyage.

Le Gouvernement étoit assez confiderable, j'avois plusieurs petites Villes fous ma dépendance, le païs est fertile, le bled y est excellent, le bœuf, le mouton y font d'un goût exquis, les campagnes regorgent de gibier, car les armes à feu n'y font point en usage & personne ne fait se faire un amusement de la Chasse. Dès qu'un Bacha est employé, la coutume est qu'on ne lui paye plus que la moitié de ses apointemens, ainsi les miens furent reduits à vingt mille francs. C'étoit peu pour le train que j'étois obligé d'avoir; mais en Turquie un Gouverneur, sur tout quand il est éloigné de la Porte, est aussi Maître que le Roi le plus absolu. C'est ce qui fait la misère des Peuples & diminue confiderablement le nombre des ha-

habitans presque par toute la Turquie.

A mon arrivée je fus reçu comme une espèce de Divinité. Ma qualité d'Etranger excita la curiosité des Peuples. Quelques petits Rois Tartares vinrent me visiter, selon le cérémonial Turc je les reçus à peu près comme un General reçoit un Colonel. Je n'abusai point de mon Autorité; quoique je me sois fait Musulman, je n'ai point cessé d'être le Comte de Bonneval, je me fis donner ce qui m'étoit nécessaire pour suppléer au retranchement de mes appointemens, mais rien au-delà. Je mis sur le même pied ceux qui étoient à mon service. Il y avoit en ce pais une espèce de Milice qui ne servoit qu'à le désoler, ils pouvoient être environ quinze cens hommes, je les reglai peu à peu, leur solde leur fut exactement payée, & comme les den-
rées

rées se donnent presque pour rien , ils n'eurent plus occasion de piller.

Voici comme je vécus dans mon Gouvernement. Les matinales entières je les donnai à ceux qui avoient à me parler. Les après-dinées j'allois ou à la Chasse ou à la promenade. En mon particulier je mangeois à la Française , en public je vivois à la manière Turque. Contre l'usage ordinaire des Bachas, qui par avarice ou par une hauteur mal entendue , ne donnent presque jamais à manger, j'invitois à ma table les Officiers de cette Milice dont j'ay parlé , je leur joignois les principaux habitans de la ville. Charmés de ces manières, qu'ils n'avoient pour encore éprouvées, ils me donnoient mille bénédictions & ne m'en respectoient que d'avantage.

Où je brillois le plus , si je puis parler de la sorte , ce fut à rendre

dre la Justic. Je ferois bien serment que je n'ai jamais prononcé de Sentence que je n'aye cru conforme à l'équité. Il y a dans ce pais des Juifs, des Chrétiens, je n'ai jamais fait d'attention à leur Religion, mais seulement à leur Cause & à leurs raisons. Je parcourus tout mon Gouvernement, je cassai, je fis châtier les mauvais Juges, je fis rendre un compte si exact à ceux qui levoient les Impôts & les Tributs, j'éclairai de si près leur conduite, qu'il ne fut plus en leur pouvoir de tyranniser les Peuples; ces bonnes gens m'appellèrent bien-tôt leur pere. Quelques exemples de sévérité que je donnai à propos, établirent un si bon ordre que bientôt je n'eus presque plus personne à mes Audiences. Je fis faire Eunuque un Papas Grec, contre lequel il fut prouvé qu'en moins de huit jours il avoit abusé

abusé de trente trois filles sous pretexte de leur conferer le don de Chasteté. J'adoucis le plus qu'il me fut possible le sort des Esclaves, j'ordonnai que leurs Maîtres en repondroient corps pour corps s'ils mourroient à force de mauvais traitemens ou manque de nourriture & de remedes. Je travaillai aussi à empêcher qu'on exposât les enfans nouvellement nés aussi fréquemment qu'on le faisoit ; je reglai qu'on feroit payer une amende arbitraire aux Juifs ou aux Chrétiens , & qu'on ôteroit aux Turcs la femme dont ils auroient eu l'enfant qu'ils auroient exposé.

Leurs mariages me donnerent beaucoup d'occupation. Ces fortes d'affaires donnent aux femmes le droit de sortir & de venir trouver le Juge pour porter leurs plaintes : c'étoit du moins l'usage dans le pais où j'étois. Elles viennent

accompagnées de leur pere ou de leur frere, couvertes d'un grand voile depuis la tête jusqu'aux pieds. Le mari est obligé de les suivre. Il en vint une entre autres qui meréjouit beaucoup. Cet homme que vous voyez, me dit-elle, a douze femmes, je parle au nom de toutes les autres. Il nous traite bien, nous ne savons même laquelle de nous il aime davantage, mais il a entrepris plus qu'il ne peut. Il en auroit assez & même trop d'une. Il nous voit tour à tour une fois tous les huit jours, ce qui revient à quatre fois par an; preuve que nous avons raison de nous plaindre, c'est qu'aucune de nous n'a été & n'est enceinte, quoi que la plus âgée de nous n'ait pas vingt-six ans. Nous demandons qu'il choisisse une de nous pour la garder, & qu'il donne aux autres la liberté de se pourvoir ailleurs. Nous sommes si

con-

contentes de ses bonnes manieres pour tout le reste , qu'il n'en est aucune de nous qui ne consente volontiers à demeurer avec lui. Je demandai au Mari si ce qu'on disoit étoit vrai ; il l'avoüa. Sans autrement examiner si les Loix ne s'opposoient point aux desirs de ces femmes , je décidai en leur faveur. Le bon Turc y acquiesça & choisit celle qui s'étoit venue plaindre , en me jurant par le Prophete que son intention étoit de bien vivre avec elle.

En ce même genre il y eut encore une scène plus plaisante. Une jeune Turque , grande & bienfaite , vint se plaindre que son Mari, sans qu'elle lui en eût donné aucun sujet , l'avoit prise en aversion & ne l'avoit point vuë depuis près d'un an. Je ne suis pourtant pas , ajouta-t-elle , d'une figure à faire peur. En même tems elle laissa tom-

ber son voile. C'est l'usage en Turquie qu'une femme qui se fait voir en presence de son Mari est censée y renoncer, il ne pourroit la reprendre sans se déshonorer, il la laisse ordinairement à celui à qui elle s'est montrée. J'ignorois ces Usages.

On m'en instruisit, j'acceptai volontiers le present que cette aimable personne me faisoit d'elle-même. Elle m'avoüa qu'elle ne s'étoit déterminée à venir se plaindre que parce qu'au travers des jalousies de sa chambre elle m'avoit vue plusieurs fois aller à la chasse ; que ma bonne mine & ma bonne grace à manier mon Cheval l'avoient charmée & qu'elle avoit esperé que je la rendrois heureuse. Je la reçus chez moi & lui donnai trois ou quatre compagnes, plutôt pour lui faire une Société que pour multiplier mes plaisirs.

Il n'y avoit que trois ou quatre mois que j'étois à mon Gouvernement lorsqu'il se fit une Revolution à Constantinople. Les Janissaires qu'on employoit à fortifier quelques Places en Hongrie & en Transylvanie, se plainquirent qu'on les faisoit travailler comme des Esclaves & qu'on ne leur donnoit que leur solde ordinaire. Des plaintes ils en vinrent à une Sédition ouverte ; ils massacrerent leurs principaux Chefs, s'en firent d'autres & marcherent à Constantinople. Leurs compagnons se joignirent à eux. Il y avoit dans le Serrail un Parti puissant contre Achmet en faveur de son frere, qui se servit de cette occasion pour se placer sur le Thrône. Les Janissaires furent gagnés, ils firent des desordres épouvantables ; ils demanderent la tête de plusieurs Bachas , il fallut les satisfaire. En-

fin Achmet fut déposé & renfermé dans la même prison où il tenoit son frere depuis plusieurs années. La Porte changea de face , la direction des Affaires passa dans d'autres mains.

Je ne m'apperçus point de ce changement ; comme j'étois éloigné, je n'avois pris aucun Parti, on me laissa tranquille & je fus confirmé dans ma Charge par le nouveau Divan. Les Troubles recommencerent bientôt. Soliman, que les Janissaires avoient élevé, comprit de quelle conséquence il étoit pour lui-même d'empêcher qu'ils ne se mutinassent à l'avenir. Ils s'apperçurent de ce dessein. Le Grand Visir, leur Aga, & plusieurs autres grands Officiers furent sacrifiés à leur ressentiment. Achmet profita de de ces desordres & remonta sur le Thrône. Pour occuper cette Milice turbulente , il déclara la
Guerre

Guerre aux Perſes. Ces agitations me firent reſter près de deux ans dans mon Gouvernement. Je fus rappellé à Conſtantinople, la douleur des peuples fut univerſelle. Je ne ſortis point riche de ce païs, mais j'emportai l'eſtime & l'affection de tous les habitans. Je reſuſai abſolument tous les Preſents qu'ils voulurent me faire à mon départ.

On ſavoit comment je m'étois conduit; quoique la plûpart n'eufſent pas voulu m'imiter, ils n'oſèrent me blâmer. Je fus bien reçu, on me conſulta fort ſur la Guerre qu'on alloit faire, on me preſſa de faire les Memoires qu'on m'avoit demandé. L'entreprise étoit délicate & m'expoſoit à la haine des Troupes; car pour les rendre bonnes, il eut fallut faire une infinité de reformes & de changemens. Quoi que cette Nation par état ſoit guerriere & qu'elle

ait presque toujours les Armes à la main, il est inconcevable combien peu elle est aguerrie & jusqu'à quel point elle ignore l'Art de la Guerre. Quelque vaste que soit l'Empire Ottoman, il s'en faut bien qu'il y ait sur pied autant de Troupes réglées qu'il y en a en France. Tout se réduit aux Janissaires, qui forment un Corps de cinquante mille hommes, & à quinze ou vingt mille chevaux. Dans toutes les Provinces il devroit y avoir de nombreuses Milices, il y en a fort peu. Les Bachas sont chargés de ce soin, l'argent destiné pour la paye de ces Milices de leur Gouvernement passe par leurs mains. Ne pouvant se soutenir que par les Presents qu'ils font à ceux qui dominent dans le Serrail ou dans les Divans, on peut bien juger qu'ils s'approprient la plus grande partie de cet argent. Chaque

que année ils envoient au Grand Visir une liste des Troupes qu'ils ont dans leurs départemens , & qu'ils supposent être à la solde du Grand Seigneur. La liste est réelle , c'est-à-dire qu'il y a en effet tant de mille hommes engagés au service , mais actuellement ils ne servent pas , & à l'exception d'un très petit nombre qui sont dans la Capitale du Gouvernement & dans quelques forteresses ou châteaux, ils ne sont point du tout payés , par conséquent ils sont repandus dans leurs Villages & dans leurs habitations ; jamais on ne les assemble , jamais on ne les exerce , de manière que lorsqu'on les fait marcher , ils sont aussi neufs & aussi peu dressés que ceux qu'on a enrolés sur le champ pour suppléer à ce qui pouvoit manquer à leur nombre.

De plus , ces Troupes ne sont

D 5 qu'un

qu'un ramas du rebut de chaque Peuple. Ceux qui sont en état de faire quelque present au Bacha ou à ses Officiers sont toujours exemts de marcher. Il n'en est point ou que fort peu qui s'engagent volontairement ; on les envoie presque nuds & sans armes, les voyages sont longs, on ne fait ce que c'est qu'étapes, la plupart périssent de misères, de chagrin & de fatigue. Arrivés qu'ils sont à l'Armée ils ne servent que de nombre, & l'usage est qu'on les expose à la première impétuosité de l'Ennemi. Ainsi les Armées des Turcs sont nombreuses, mais peu à appréhender pour des Troupes aguerries. Dans cinquante mille François ou Allemands, il y a plus de soldats que dans deux cens mille Turcs.

Les Janissaires même, qui sont la principale Milice de l'Empire Ottoman & qui sont le fond de
ses

ses Armées , ne font point ce qu'ils devroient être. C'est un Corps nombreux, mais presque sans regle & sans discipline. Ils ne font point divisés en Regimens, à peine. sçavent-ils ce que c'est que de former un Bataillon, il n'y a point parmi eux de Grenadiers. Les Officiers subalternes n'ayant rien que leur Grade qui les distingue des autres, sont peu respectés, leur exemple n'a point la force qu'a celui d'un Officier François ou Allemand, que sa naissance fait autant respecter du Soldat que le droit qu'il a de le commander. Ces Janissaires sont mal armés, leur habillement, semblable à celui des autres Turcs, est peu propre à la Guerre, aux Marches & aux Combats: on les exerce à la fatigue, à porter de pesants fardeaux, à souffrir la faim, la soif; mais on les exerce peu à manier leurs armes, à tenir ferme dans leur rang,

à

à faire les évolutions nécessaires fans se troubler. Je n'exagere point en disant que cinq Regimens Impériaux, qui sont ordinairement dix mille hommes, battront toujours vingt mille Janissaires.

Outre cette Milice réglée il y en a d'autres, plus négligées encore que celle dont je viens de parler : aussi n'est-il jamais arrivé qu'elles ayent retabli le Combat après que les Janissaires avoient été battus ; ceux-ci une fois mis en déroute, on peut compter que le reste ne tiendra pas. Ce Corps, lui-même trop grand, fans les divisions & les intervalles convenables ne peut guères se soutenir, quand il est enfoncé & entamé, le désordre ne peut manquer de se communiquer & de devenir bien-tôt irréparable.

Pour la Cavalerie, les Turcs eux-mêmes ne l'estiment pas, c'est tout dire. C'est une multitude
con-

confuse , à peine y fait-on se mettre en Escadron. On ne fait ce que c'est que de faire une charge régulière, encore moins de se rallier après l'avoir faite; ni hommes, ni chevaux ne sont stîlés, on n'en prend aucun soin.

Le manque de Noblesse est la source de tous ces desordres. On n'en connoit point en Turquie, la seule Famille regnante est regardée comme étant d'une Condition supérieure, toutes les autres sont égales & n'ont aucune distinction qu'elles ne puissent perdre par la seule volonté du Souverain. Le fils d'un premier Officier disgracié & dépouillé, car ces deux choses sont inséparables en Turquie, redevient ce que son grand pere ou son pere avoient été, & cela sans qu'on y fasse presque aucune attention. La plûpart des Bachas ont été eux-mêmes Esclaves ou sont fils d'Esclaves.

On

On ne doit pas conclure de là qu'ils soient gens de mérite. Sans doute qu'il y en a quelques-uns ; mais c'est assurément le petit nombre. Comme tous ont droit d'aspirer aux grandes places dès qu'ils trouvent de la protection, il n'est point de Cour au Monde où il y ait plus d'intrigues. Les femmes, toutes renfermées qu'elles sont dans les Serrails, soit du Grand Seigneur, soit de ses principaux Ministres, y ont la plus grande part. Les nuits qu'elles passent avec leurs Epoux y sont plus employées qu'au plaisir. Presque toutes ces femmes sont Esclaves & font usage de tout leur credit pour avancer leur famille & ceux qui les ont placées.

Je me ressouviens d'avoir dit que le meilleur Ami que j'aye en ce Pais, m'avoit conseillé de faire entrer quelque fille au Serrail du Sultan pour m'y procurer un appui.

pui. J'avois suivi ce conseil. En arrivant dans mon Gouvernement mon premier soin avoit été de faire chercher la plus belle personne qu'on pût trouver. J'avois réüssi. Dans un Village situé au milieu des bois, on avoit trouvé une jeune enfant de quatorze ou quinze ans. Selon l'usage du Pais je la fis demander pour Sa Hautesse. J'aurois pu la faire enlever ; mais on s'accommoda avec ses parens, qui la cederent pour une somme d'environ douze cens livres. Ils étoient Mahometans, car pour rien au monde je n'aurois voulu faire violence à des Chrétiens ou à d'autres, dont la Religion leur auroit fait regarder cet Usage comme un Crime. Je l'envoyai à Constantinople. Mon ami la fit entrer au Serrail. Les Révolutions qui survinrent, renversèrent toutes mes esperances. Elle y est encore actuellement. Elle est

est jeune, on m'assuré que sa beauté s'est perfectionnée, peut-être parviendra-t-elle à la Faveur.

Je reviens au Memoire qu'on m'avoit chargé de dresser. Je me ferois fait des Ennemis sans nombre si j'y avois détaillé tous les desordres qui auroient du être reformés. Je m'y pris de maniere à les faire sentir sans en parler. Il m'est plus aisé de rapporter ce Memoire que de détailler ce que j'y disois. Le voicy tel que je le présentai.

MEMOIRE PRÉSENTE' AU SULTAN
PAR LE BACHA DE BONNEVAL.

” C’Est par obéissance aux su-
 ” blimes ordres de Sa Hau-
 ” teté que le Bacha de Bonneval,
 ” le plus soumis de ses Sujets,
 ” ose lui offrir cet Ecrit, conte-
 ” nant les réflexions que sa lon-
 ” gue

„ gue expérience dans la Profes-
„ sion des Armes lui a donné lieu
„ de faire. Il les soumet toutes à
„ la profonde sagesse qui dirige
„ & fait prospérer tous les des-
„ seins de Sa Hauteſſe.

„ Le Bacha de Bonneval a por-
„ té les Armes dès sa première
„ jeunesse, toujours il s'est appli-
„ qué à ce qui pouvoit lui don-
„ ner une connoissance exacte de
„ toutes les parties de la Guerre,
„ & il peut dire que son applica-
„ tion n'a point été inutile. Il va
„ détailler tout ce qu'elle lui a ap-
„ pris.

„ De tous les Emplois dont un
„ homme peut être chargé , c'est
„ celui de Général d'Armée qui
„ demande les plus grands talens.
„ Il faut qu'il ait un grand genie
„ & un grand cœur , qu'il con-
„ noisse les païs où il fait la Guer-
„ re , les avantages qu'il peut ti-
„ rer de leur situation. Il faut

E

„ qu'il

„ qu'il connoisse ses Troupes, les
„ Officiers qui les commandent,
„ leurs qualités particulières, &
„ qu'il sache en faire usage. Il
„ faut autant qu'il est possible,
„ qu'il connoisse l'Armée enne-
„ mie aussi bien que la sienne,
„ non seulement pour le nombre
„ des Troupes dont elle est com-
„ posée, mais pour le caractère
„ de ceux qui les commandent,
„ sur tout du Général. Ce n'est
„ pas assez qu'il forme lui des
„ desseins & des entreprises, il
„ faut qu'il prévoye & qu'il devi-
„ ne ceux que son Ennemi peut
„ former, & qu'en allant lui-mê-
„ me à son but, il l'empêche
„ d'aller au sien.

„ Il feroit à souhaiter que tous
„ les Officiers Generaux eussent
„ des talents du moins appro-
„ chants de ceux de leur Chef, &
„ que la plûpart fussent capables
„ de le remplacer ; mais ces ta-
„ lents

„ lents sont trop grands pour
„ qu'ils puissent être si communs.
„ Le même soin que doit avoir
„ le Général pour connoître à
„ fond le merite des grands Offi-
„ ciers destinés à partager avec lui
„ la conduite de son Armée,
„ ceux-là doivent l'avoir pour
„ connoître les Subalternes qui
„ sont sous leur commandement
„ immédiat, afin de les employer
„ à propos & selon leur degré de
„ bravoure & d'habileté. Par là
„ l'émulation se met parmi eux,
„ passe même jusqu'aux soldats,
„ chacun s'applique à son devoir
„ & cherche à se distinguer, &
„ tous se sentant bien conduits,
„ croient marcher à la Victoire
„ lorsqu'on les conduit à l'Enne-
„ mi. L'Empire des François a
„ presque été renversé dans la
„ Guerre pour la Succession à la
„ Monarchie d'Espagne, par le
„ mauvais choix des Generaux.

„ L'Empire Ottoman n'a rien de
„ pareil à craindre, conduit com-
„ me il est par les lumières supi-
„ rieures de Sa Hauteſſe, à qui
„ rien n'échappe de ce qui peut
„ contribuer à ſa gloire & à ſon
„ avantage.

„ A ces conſiderations géné-
„ rales, le Bacha de Bonneval
„ va joindre le détail de la manie-
„ re dont les François & les
„ Allemands forment leurs Ar-
„ mées, les drefſent, les con-
„ duifent.

„ 1. La plupart des ſoldats
„ s'engagent volontairement pour
„ un certain nombre d'années,
„ au bout deſquels il leur eſt
„ permis de ſe retirer. Ces ſol-
„ dats volontaires font tous leur
„ metier avec inclination. S'ils ſe
„ dégoûtent, la certitude de voir
„ finir le tems de leur ſervice les
„ ſoutient. Mais un très grand
„ nombre s'engage de nouveau
quand

„ quand il est expiré. On ne
„ manque point d'en trouver au-
„ tant qu'on en a besoin, souvent
„ même on est obligé d'en réfu-
„ ser. On bat le tambour dans
„ les grandes Villes, on propose
„ les conditions de l'Engage-
„ ment; on promet & on donne
„ en effet quelques pistoles. Si
„ l'Officier pour lequel se fait
„ l'enrolement a la reputation
„ d'être brave & d'aimer le sol-
„ dat, sa Troupe est bientôt
„ complete, c'est à qui servira
„ sous lui. Ces soldats nouvelle-
„ ment levés, on les exerce avec
„ un soin infini à bien manier
„ leurs armes, à garder leur rang
„ & à faire tous les mouvemens
„ nécessaires.

„ 2. Le nombre des Officiers
„ est très grand, sur tout dans les
„ Armées Françoises. Pour con-
„ duire cent Fantassins par exem-
„ ple, il y a un Capitaine, un

„ Lieutenant, un Sous-lieutenant,
„ un Enseigne, plusieurs Ser-
„ gents, des Caporaux, & d'au-
„ tres encore inferieurs, tous
„ subordonnés les uns aux autres;
„ de sorte, que de cinq hom-
„ mes en cinq hommes il y a tou-
„ jours quelqu'un qui commande
„ les quatre autres. Il en est de
„ même à proportion dans la Ca-
„ valerie. Pour conduire quaran-
„ te ou cinquante Cavaliers, il y
„ a au moins dix Officiers, c'est-
„ à-dire un Capitaine, un Lieu-
„ tenant, un Sous-Lieutenant, un
„ Cornète, un Maréchal des logis,
„ quelques Brigadiers & Sous-
„ Brigadiers.

„ Ces Troupes forment ce
„ qu'on appelle des Compagnies,
„ les Compagnies forment des
„ Regimens. Un Regiment de
„ Cavalerie est ordinairement de
„ trois cent ou de six-cent hom-
„ mes, & forme deux ou quatre
„ Esca-

„ Escadrons. Chaque Escadron
„ est de cent cinquante chevaux,
„ vingt-cinq de front sur six de
„ profondeur. Les Officiers for-
„ ment le premier rang. Les Regi-
„ mens d'Infanterie sont de mille
„ hommes ou de deux mille hom-
„ mes, non compris les Offi-
„ ciers ; on les divise en Batail-
„ lons. Un Bataillon est de six-
„ cens hommes, cinquante de
„ front sur douze de profondeur ;
„ les Officiers forment aussi la
„ première ligne. Ces Batail-
„ lons, ces Escadrons sont ac-
„ coutumés à faire sans confusion
„ les évolutions nécessaires pour
„ présenter toujours le front à
„ l'Ennemi de quelque côté qu'il
„ vienne les attaquer.

„ Outre les Officiers de cha-
„ que Compagnie, il y en a qui
„ commandent tout le Regiment.
„ Tels sont le Colonel, le Lieu-
„ tenant - Colonel, le Major,
E 4 „ l'Ayde

„ l'Ayde Major. Ces deux der-
„ niers font proprement pour la
„ Police & la Discipline d'un Re-
„ giment. Un jour d'Action le
„ Colonel est à la tête de sa
„ Troupe ; le Major , l'Ayde
„ Major, font à la queue & vol-
„ tigent sur les flancs pour main-
„ tenir l'Escadron ou le Bataillon
„ en ordre , & empêcher que
„ personne ne s'en écarte.

„ C'est de la multitude des
„ Officiers que vient la bonté &
„ la fermeté des Troupes. Les
„ Officiers, depuis le Colonel jus-
„ qu'à l'Enseigne & au Cornete ,
„ font ce qu'on appelle en Occi-
„ dent, Gentilshommes , c'est-à-
„ dire que l'honneur est leur
„ grande regle & qu'il n'en est
„ point qui ne préfèrent la mort
„ à une action lâche, à la moin-
„ dre marque de timidité ou de
„ foiblesse. Ceux qui manquent
„ à ces articles essentiels font
„ obli-

„ obligés à se cacher le reste de
„ leurs jours. Ces hommes distin-
„ gués par leur Condition n'ont
„ point d'autre Profession que cel-
„ le des Armes, tous s'y appli-
„ quent & il en est peu qui n'ail-
„ lent à la Guerre & qui ne fas-
„ sent du moins quelques Cam-
„ pagnes. Dans les nécessités de
„ l'Etat, tous sont obligés de
„ monter à cheval & de servir à
„ leurs fraix. En considération de
„ cette obligation, ils sont exemts
„ des Tributs ordinaires. Le reste
„ de la Nation les respecte, & les
„ regarde en quelque sorte com-
„ me ayant droit de lui comman-
„ der; ce respect est encore plus
„ grand dans les soldats, qui vo-
„ yant ceux qu'ils regardent com-
„ me si fort au-dessus d'eux ne
„ craindre ni les dangers ni la
„ mort, n'oseroient ni leur dés-
„ obéir ni ne les pas imiter. La
„ Noblesse est sur le même pied.

„ en Allemagne qu'en France,
„ & c'est ce qui fait aussi la bon-
„ té des Troupes de l'Empereur
„ de ce Pais.

„ Tous ces Regimens, qui for-
„ ment les Bataillons & les Esca-
„ drons dont les Armées des Prin-
„ ces d'Occident sont composées,
„ se distinguent par les noms des
„ Provinces où ils sont levés ou
„ des Colonels qui les comman-
„ dent. Ils sont aussi vêtus dif-
„ féremment & on les reconnoit
„ à la couleur de leur habit au de
„ leurs Paremens. Chaque Colo-
„ nel se picque d'avoir de beaux
„ hommes & de les tenir propres.

„ L'émulation est parmi ces
„ Corps. Si quelqu'un fait mal
„ dans une Bataille ou à un Siège,
„ il est déshonoré, à peine trou-
„ ve-t-on des soldats qui veuillent
„ s'y engager. Un Regiment de
„ Cavalerie qui laisse perdre ses
„ Tymbales, en est privé jusqu'à

„ ce

„ ce qu'il en ait repris d'autres à
„ l'Ennemi.

„ On s'applique sur tout à in-
„ spirer aux soldats des sentimens
„ d'honneur & l'amour de la
„ gloire. Les Officiers les traitent
„ avec honnêteté & avec douceur.
„ Ainsi menagés ils font leur de-
„ voir par inclination, ils ne se
„ souffrent rien qui puisse désho-
„ norer leur Troupe, ni chagri-
„ ner leurs Commandants. Quand
„ une fois l'esprit d'ordre, de
„ sagesse & de bravoure est éta-
„ bli dans un Regiment, il y con-
„ tinue ; les nouveaux venus sont
„ obligés de s'y conformer, ou
„ ils y sont traités avec le der-
„ nier mépris.

„ 3. De ces Regimens de Cava-
„ lerie & d'Infanterie on forme
„ ce qu'on appelle des Brigades,
„ ordinairement composées de
„ cinq Bataillons, ou de dix Es-
„ cadrons. Un Officier Général
„ les

„ les commande chacune en particulier. Par cette division le
„ Chef de l'Armée la connoit &
„ est en état de donner ses ordres
„ pour faire agir tous ces Corps,
„ dont l'ordre du Campement est
„ selon leur ancienneté. Les plus
„ anciens ont les postes d'honneur, c'est-à-dire les plus exposés soit à un Siege soit à une
„ Bataille, à peine l'ordre du
„ Souverain leur feroit-il ceder
„ leur rang.

„ 4. Outre l'Infanterie & la
„ Cavalerie il y a une troisième
„ espèce de Milice appelée Dragons. C'est une Cavalerie légère, qui est à deux mains ; elle
„ combat à cheval & à pied selon
„ les occasions. Elle est composée
„ de gens dont la plupart sont de
„ Famille, c'est-à-dire d'une Condition que tient le milieu entre
„ la Noblesse & le menu peuple.
„ L'esprit de Bravoure y est tellement

„ ment établi, que c'est un Pro-
„ verbe qu'un bon Dragon ne
„ doit pas durer plus de quatre
„ ans. Leurs Colonels sont gens
„ de la premiere Distinction.

„ 5. Dans tous ces differents
„ Corps c'est la tête qu'on s'appli-
„ que sur-tout à bien former. Les
„ meilleurs Hommes sont mis
„ dans les premiers rangs & sur
„ les flancs. Toutes les lignes d'un
„ Bataillon, de front, à droite & à
„ gauche, ont à leur tête des Gre-
„ nadiers, qui sont l'élite de
„ chaque Troupe. On garde la
„ même methode dans les Esca-
„ drons de Cavalerie & de Dra-
„ gons.

„ 6. L'Artillerie a ses Officiers
„ à part. On forme des Regiments
„ de ceux qui la doivent servir,
„ on les exerce avec un grand
„ soin, car quoi que le Canon se
„ tire contre un amas d'hommes
„ qui composent une Armée, il
„ fait

„ fait fans comparaifon plus d'ef-
„ fèt quand il eft exécuté par des
„ gens dreflés. On a auffi des
„ Compagnies de Bombardiers,
„ qu'on exerce avec le même foin
„ & pour la même raifon que les
„ Canonniers. A toutes ces efpe-
„ ces de Troupes on joint des In-
„ génieurs, dont l'office eft de
„ retrancher le Camp & de tracer
„ les Travaux d'un Siege, de
„ placer les Batteries de Canon &
„ de Mortiers.

„ 7. L'Armée marche toujours
„ en difpofition de combattre,
„ chaque Corps particulier eft en
„ fon rang. Quand on arrive au
„ Camp deftiné, on fe met en
„ ordre de Bataille & on ne quitte
„ point les Armes qu'on n'ait dé-
„ couvert tous les environs. Si on
„ doit y féjourner, on fe retran-
„ che du côté que l'Ennemi pour-
„ roit venir, on s'empare des châ-
„ teaux, des défilés voifins, fur
„ tout

„ tout de ceux qui assurent l'arri-
„ vée des Convois. Ces postes
„ détachés communiquent entre
„ eux & avec l'Armée, par le
„ moyen de fréquentes Gardes
„ placées de distance en distance.
„ Un Général attentif les place
„ lui-même & les visite souvent.
„ C'est de ce soin que dépend
„ quelques fois le salut d'une Ar-
„ mée.

„ 8. Le Camp ainsi assuré con-
„ tre la surprise, à moins que le
„ poste ne soit assez bon par lui-
„ même & assez bien retranché
„ pour y attendre l'Ennemi, on
„ marque un Champ de Bataille
„ où chaque Corps puisse se ren-
„ dre sans confusion & y occuper
„ la place qui lui est marquée. A
„ parler en général, à moins d'u-
„ ne grande supériorité de l'En-
„ nemi, on ne doit point l'atten-
„ dre dans des Lignes ni dans des
„ Retranchemens, qu'il peut atta-
„ quer

„ quer de plusieurs côtés à la fois
„ sans qu'on puisse savoir où il fe-
„ ra son principal effort. Depuis
„ quarante ans que le Bacha de
„ Bonneval porte les Armes, il a
„ toujours vu qu'une Armée atta-
„ quée dans des Lignes ou dans
„ des Retranchemens à été bat-
„ tuë.

„ 9. Le capital pour une Ar-
„ mée est de savoir ce qui se pas-
„ se dans celle de l'Ennemi, d'être
„ instruit des desseins qui s'y for-
„ ment, de l'ordre qui s'y garde,
„ du plus ou du moins de vigi-
„ lance & d'exactitude avec les-
„ quels se fait le service, du tems
„ où elle doit décamper, du
„ Camp qu'elle medite de pren-
„ dre. Il faut, s'il se peut, qu'il ne
„ s'en fasse pas un détachement
„ tant soit peu considérable, de la
„ destination duquel on ne soit
„ informé. Il est plusieurs moyens
„ d'avoir

„ d'avoir ces connoissances si uti-
„ les & si nécessaires. Le pre-
„ mier c'est d'avoir de bons Ef-
„ pions. On n'en manque point
„ quand on les paye bien. Ces
„ gens sous differens prétextes
„ vont dans le Camp ennemi.
„ S'ils ont de l'intelligence, ils ne
„ manquent guères de savoir à
„ quoi on s'y prépare; & en con-
„ frontant leurs divers rapports,
„ il est aisé de voir à quoi l'on
„ doit s'en tenir. Le second
„ moïen, c'est d'avoir en campa-
„ gne de fréquens Partis, qui
„ s'approchent de l'Armée enne-
„ mie le plus près qu'il est possible.
„ Les prisonniers qu'ils font don-
„ nent souvent de grandes lumié-
„ res. Les habitans du País, quand
„ on les menage, peuvent aussi
„ être fort utiles.

„ 10. C'est sur tout sur le point
„ d'une Action qu'il est important
„ d'être instruit des dispositions

„ de l'Ennemi, afin d'y confor-
„ mer les siennes. A quelque prix
„ que ce soit il faut savoir de quel
„ côté il place ses meilleures
„ Troupes, s'il ne dégarnit point
„ une de ses Aîles pour renforcer
„ l'autre, ou son Corps de Batail-
„ le; si la situation du terrain ne
„ lui donne pas lieu de dérober
„ quelque mouvement, & d'at-
„ taquer tout d'un coup par un
„ endroit foible ou avec plus de
„ forces qu'on n'avoit cru. C'est
„ manque de ces attentions de la
„ part des Généraux François
„ qu'ils ont été battus aux celebres
„ Batailles d'Hochstet & de Ra-
„ milly.

„ 11. Il faut prendre garde à
„ l'arrangement des Troupes qui
„ viennent attaquer. Si elles for-
„ ment un front contigu il faut sur
„ le champ se ranger de même.
„ Un exemple éclaircira ce que
„ le Bacha de Bonneval veut dire.

„ A

„ A Ramilly, le Général Anglois
„ fit un front contigu de sa Cava-
„ lerie; le Général François né-
„ gligea d'en faire autant. Par cet-
„ te negligence une partie du
„ front contigu pénétra par l'in-
„ tervalle de ses Escadrons, &
„ les prenant en flanc & à dos les
„ défit absolument.

„ 12. Une maniere sûre d'a-
„ guerir les Troupes, de les
„ animer & de les remplir de
„ confiance, c'est de les envoyer
„ souvent en parti. C'est ce qu'on
„ appelle la petite Guerre.. Pour
„ ces Courses, on donne à ceux qui
„ s'y offrent, un Commandant qui
„ soit brave & entendu. Là on
„ apprend à connoître exacte-
„ ment un pays & à profiter de
„ tous les avantages du terrain, à
„ dresser des Embuscades & à les
„ éviter, à tenir ferme dans un
„ Défilé; on apprend ce que c'est
„ que la Vigilance & les attentions

„ infinies qu'il faut avoir pour
„ n'être point surpris. Il faut de
„ nécessité être brave & quelques-
„ fois se battre avec un plus grand
„ nombre, & se faire jour au
„ travers. Le profit qu'on y trou-
„ ve fait supporter les fatigues &
„ mépriser les dangers. Quand
„ cette petite Guerre est bien
„ conduite, & que le Général,
„ instruit des mouvemens del'En-
„ nemi, veille à ce que les Partis
„ à qui il ordonne ou à qui il
„ permet de sortir du Camp soient
„ plus forts que ceux qu'ils peu-
„ vent rencontrer, outre que ces
„ petits combats détruisent un
„ grand nombre d'Ennemis, ces
„ soldats presque toujours victo-
„ rieux cessent de craindre leurs
„ Adversaires, il les méprisent
„ même. Cet esprit se repand
„ dans toute une Armée & y inf-
„ pire une ardeur, une audace qui
„ est presque un gage assuré de la
„ victoire. „ C'est

„ C'est à quoi se reduisent les
„ Reflexions du Bacha de Bonne-
„ val. Il y ajoutera en général ,
„ que ce n'est point la multitude
„ d'hommes qui fait une bonne
„ Armée, que c'est la discipline,
„ l'exercice , la subordination ,
„ l'habileté des principaux Chefs,
„ le grand nombre d'Officiers
„ subalternes, le respect, l'estime
„ que le simple soldat a pour eux.
„ Le fameux Alexandre a con-
„ quis l'Empire d'Orient avec une
„ poignée de monde. Dix mille
„ Grecs autrefois se retirèrent
„ dans leur Païs malgré plus de
„ cent mille Persans qui les entou-
„ roient de toutes parts.

„ La Guerre est un Art des
„ plus difficiles. Pour la faire
„ avec succès , le courage , l'in-
„ trépidité ne suffisent pas. Il faut
„ de la methode. Si elle manque,
„ en vain a-t-on des Troupes nom-
„ breuses & braves, il n'est pas

„ possible qu'on réussisse , leur
„ bravoure , leur nombre , ne
„ servent qu'à multiplier les per-
„ tes.

„ Plus le Bacha de Bonneval
„ considère l'étendue & la force
„ de l'Empire Ottoman , plus il
„ est étonné qu'aucune Puissance
„ puisse lui résister. Il a des hom-
„ mes sans nombre, dont le carac-
„ tère est, le mépris de la mort,
„ & la disposition à se sacrifier
„ pour la gloire de leur Souve-
„ rain. L'Argent qui est le nerf
„ des grandes Entreprises , ne
„ manque point. Malgré ces
„ grands avantages depuis plu-
„ sieurs années les Chrétiens non
„ seulement se sont défendus ,
„ mais encore ils ont fait des Con-
„ quêtes en Hongrie; les Mos-
„ covites même ont osé attaquer
„ nos Frontières. Il faut donc
„ qu'il manque quelque chose aux
„ Troupes de Sa Hauteffe , &
„ que

„ que la discipline ne reponde ni
„ à leur nombre, ni à leur valeur.
„ Cette Discipline, à la confide-
„ rer en elle-même, est excellen-
„ te ; mais elle n'est point sem-
„ blable à celle des Chretiens.
„ Ainsi l'unique chose à faire c'est
„ de les imiter & de prendre leur
„ methode. I. Que toutes les
„ Troupes de Sa Hauteſſe ſoient
„ armées comme les Allemans. II.
„ Qu'elles ſoient diviſées en Regi-
„ mens, en Bataillons, en Eſca-
„ drons, en Brigades. III. Que les
„ Officiers ſoient multipliés &
„ diſtingués autant que le Gou-
„ vernement le peut permettre.
„ IV. Que les exercices ſoient
„ uniformes, de maniere que
„ toute une Armée ſoit auſſi
„ prompte à faire les mouvemens
„ & les évolutions, que le pour-
„ roit être un Corps particulier.
„ V. Que ces exercices ſe faſſent
„ d'abord par petites Troupes,
F 4 „ enſui-

„ ensuite par Bataillons & par
„ Escadrons. VI. Qu'on les fasse
„ battre ensemble pour qu'ils
„ apprennent à se mêler, à se ral-
„ lier, pour que la Cavalerie
„ s'accoutume au feu de l'Infan-
„ terie, & que celle-ci apprenne
„ à se défendre contre la Cavale-
„ rie, sur-tout pour que l'une &
„ l'autre combatte de pied fer-
„ me sans jamais quitter ses rangs
„ & sans se débander.

„ C'est par pure obéissance
„ que le Bacha de Bonneval a
„ écrit ce Memoire, persuadé
„ que ces foibles lumieres sont
„ autant au dessous de celles de
„ Sa Hauteſſe & de ſon Divan,
„ que la lumiere de la plus petite
„ Etoile eſt au deſſous de celle
„ du Soleil. Le zèle a animé
„ ſon obéiſſance, & il proteſte
„ qu'il ſeroit au comble de ſes
„ vœux ſi par quelque ſervice
„ il pouvoit reconnoître les Bien-
„ faits

„ faits dont la liberalité de Sa
„ Hauteffe l'a comblé “.

Ce Memoire fut lu & examiné dans plusieurs Divans. Chaque Bacha voulut en avoir une copie, par là il devint public. Je puis dire qu'il fut généralement approuvé. Il ne manqua pas non plus de contradicteurs. Je n'avois personne au Serrail qui s'appliquât à le soutenir. Les Revolutions avoient fait périr ou mis hors d'état de m'appuier ceux qui s'intéressoient pour moi. Je n'avois que le grand Muphti qui continuoit de me protéger; mais que pouvoit-il faire contre la multitude des Bachas qui m'étoient contraires? Plus ils trouvoient mes réflexions justes, plus il me croioient de Capacité, plus ils appréhendoient qu'on ne me chargeât d'exécuter mon Memoire & que cette exécution ne me fraiât le chemin à la plus haute Faveur.

Ainsi mon Memoire n'eut point alors de suite & parut tout-à-fait oublié, mes Envieux empêchèrent même qu'on ne me donnât de l'Emploi dans la Guerre contre les Perfes. Le Grand Seigneur vouloit que j'y servisse avec distinction; mais on lui parla si fortement qu'il craignit un mécontentement général de ses principaux Officiers. „ C'est un in-
„ constant, disoient-ils, il a quit-
„ té la France sa Patrie, il a
„ quitté les Allemans. Il paroît
„ aussi ambitieux qu'inconstant.
„ Qui fait s'il ne chercheroit
„ point parmi les Perfes un Eta-
„ blissement plus considerable
„ que celui qu'il a trouvé parmi
„ nous? Il entend bien la Guerre,
„ il est brave, c'est pour cela mê-
„ me qu'il est plus à craindre,
„ nous croions, disoient-ils, qu'on
„ ne peut l'employer sûrement
„ que contre les Chretiens, dont
„ il

„ il n'auroit aucune grace à attendre après avoir renoncé leur Loi “.

Ces raisonnemens porterent coup, mes sollicitations & celles de mes amis furent inutiles. Le Grand Muphti avoit formé une espèce de Parti en ma faveur. Le Seraskier, le Bostangi bachi, le Chef des Eunuques noirs, en étoient. Ils appuierent mes demandes, mais secrettement, de peur de s'attirer la haine des autres. Le Sultan repondit qu'il ne pouvoit faire ce qu'ils souhai-toient, que c'étoit à regret qu'il me laissoit dans l'inaction, que je prisse patience & que peu à peu l'Envie s'apaiserait. Dites-lui, ajouta-t-il, que je ne l'en considère pas moins & que je souhaite qu'il dresse les Troupes qui resteront ici tandis que mes Armées iront combattre les Perses. Cette marque de confiance diminua mon

mon chagrin, & me donna la hardiesse de demander pour mon habitation un château qui n'est qu'à une lieuë de Constantinople. Selon toutes les apparences il avoit autrefois appartenu à quelque Ministre des Empereurs Grecs. Il est vieux, mais les appartemens sont commodes & les jardins fort beaux. Les principales vuës sont sur la Mer. On voit Constantinople, & son Port toujours rempli d'une quantité prodigieuse de Vaisseaux. De l'autre côté sont de grandes plaines fertiles, que la multitude d'arbres fruitiers fait prendre pour un Jardin. Le Château est accompagné de fort belles écuries, & d'un corps de logis destiné pour l'appartement des femmes.

On avoit augmenté mes pensions, dont j'étois exactement payé. A l'occasion de la Commission dont le Grand Seigneur m'avoit

m'avoit chargé, il avoit ordonné qu'on me fit une gratification considerable. Je m'en servis pour meubler & pour accommoder ma nouvelle habitation. Je suis aussi bien logé que j'aye été nulle part. Dans le bas j'ay six pièces de plein pied. Dans le haut six grandes chambres. Les offices sont sous les Bâtimens. J'ay vingt chevaux dans mon écurie. Mon Domestique consiste en vingt-cinq personnes, dont il y a six Turcs ; tous les autres sont des Esclaves François ou Allemans. Je vis ici comme j'ai vécu ailleurs. Un Allemand me tient lieu de mon Dominique, c'est lui qui gouverne mon Argent & qui m'avertit quand il n'y en a plus. Mon cuisinier est François & me fait fort bonne chere. Mon ami de Chio ne me laisse point manquer de vin, tous les six mois il m'en envoie plusieurs pièces. Ce Vin
est

est excellent , il m'a guéri de la goûte. Quoi que j'aye passé soixante ans je jouïs d'une santé parfaite , il semble que ce climat m'ait rajeuni & m'ait donné une nouvelle Vigueur. La seule chose à quoi je m'apperçois que je vieillis, c'est que j'ay les passions moins vives, que je ne suis plus si impétueux. Il ne me reste qu'une passion, qui selon toutes les apparences ne finira qu'avec ma vie, c'est de me trouver à la tête de trente ou quarante mille hommes & de faire sentir à ceux qui ont engagé l'Empereur à me traiter comme il a fait, que je n'étois pas de ces hommes qu'on traite comme l'on veut sans consequence , & qu'ils en ont fait trop ou trop peu.

Aussi-tôt que les Troupes destinées pour la Perse furent parties, je commençai à exercer les Troupes qui restoient à Constantin-

stantinople. Les exercices se firent dans la grande place appelée l'Hyppodrome. Parmi ces Troupes je trouvai plusieurs François & Allemans qui comme moi avoient pris le Turban. Ils me furent d'un grand secours. Je les assemblai. La plûpart avoient servi, il ne me fut pas difficile de les mettre en état d'instruire leurs camarades. Chacun en prit une vingtaine & les exerça en divers endroits. J'obtins qu'on augmentât leur paye de quelques Aspres, & que pendant le tems des exercices ceux qu'ils façonnoient leur obéissent comme s'ils eussent été Officiers. Je leur recommandai sur tout d'avoir bien de la patience & beaucoup de douceur & d'honnêteté. Moi-même j'en pris aussi quelques bandes, que je dressai.

Les Officiers Turcs traitent leurs soldats avec beaucoup de hau-

hauteur & de dureté. Ce n'est pas que le caractère de ces peuples le demande. Au contraire élevés dès leur enfance dans l'esprit de servitude, ils ne sont que trop doux & trop rampans, mais c'est l'usage comme ce l'étoit autrefois en France & en Allemagne, & d'ailleurs ces Officiers subalternes traitent ceux qu'ils commandent comme ils sont traités eux-mêmes par leurs principaux. J'en usai tout autrement, ils n'eurent de moi ni coups, ni injures. Je les caressai, je les encourageai, je leur parlai comme à des gens de cœur, je fis même quelques libéralités à ceux qui se distinguoient par leur promptitude & leur inclination à s'instruire. Ils furent charmés de ces manieres qu'ils n'avoient point encore éprouvées, j'en faisois ce que je voulois. Je m'appliquai particulièrement à gagner Officiers & j'y réussis, au moins

moins pour la plûpart. Je leur inspirai autant qu'il me fut possible de l'estime pour leur Profession , de l'humanité & de la bonté pour leurs soldats, leur faisant sentir que c'étoit en traitant les hommes comme gens de cœur & d'honneur qu'on les rendoit tels: qu'il étoit pour eux-mêmes d'une extrême conséquence de se faire aimer, qu'un jour de Bataille le soldat trouvoit le moyen de se vanger; que les châtimens militaires & ordonnés ne l'irritoient pas, que c'étoient les injures & les mauvais traitemens, où il sentoit qu'il y avoit plus de passion & de colere, que d'envie de le corriger & de zèle pour le maintien de la discipline. Ces discours & bien d'autres firent impression & produisirent un changement visible.

Après que nous eumes façonné les Bandes séparées, nous les réunimes d'abord par centaines.

G

Tout

Tout Constantinople y accourut. Ce concours fut infini quand j'en formai un Bataillon de six cents hommes & qu'on leur vit faire toutes les évolutions au son du tambour. En effet rien n'est plus beau, du moins à mon gré, que de voir un Bataillon prendre en un instant différentes formes. J'en opposai ensuite deux, ils se chargerent, se rompirent, & se rallierent. On fut sur tout charmé de leur feu prompt & uniforme, chaque rang qui tiroit sembloit ne tirer qu'un coup.

Avec la permission de Sa Hauteſſe, que j'eus assez de peine à obtenir, je ne ſai pas trop pourquoi, je fis faire un Fort de terre assez regulier. Il y avoit une eſpece de chemin couvert, quelques demi-lunes & un foſſé. J'y mis quatre cent hommes pour le defendre. Je deſtinai deux Bataillons pour l'attaquer. Les approches ſe firent dans
les

les regles. Les Assiégés firent des forties. L'Assaut se donna au chemin couvert, il fut longtems disputé. Les demi-lunes ne se défendirent pas si bien. Les Assiégés capitulèrent lors qu'on étoit sur le point de faire la descente du fossé. Cet exercice dura depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans qu'aucun des Combattans ni des Spectateurs parût s'en ennuyer. On m'assura que le Sultan y étoit venu incognito, qu'il y étoit resté trois heures & qu'il en avoit été fort satisfait. Ce qui est de certain, c'est qu'il me fit venir, me remercia en termes très obligeants & qu'il fit donner une gratification assez considérable aux Assiégés & aux Assiégeans.

Nous étions dans le fort de nos exercices lors qu'on apprit que notre Armée avoit été battue & mise en déroute par les Persans.

Il n'y eut qu'une voix à ce sujet, tous dirent que si les Troupes avoient été exercées par le Bacha de Bonneval elles n'auroient point été battuës. On me pria aussi de donner quelques leçons à la Cavalerie. Quoique j'aye presque toujours servi dans l'Infanterie je m'en chargeai. Cet exercice est plus difficile, car il faut tout à la fois dresser les hommes & les chevaux. Cette Cavalerie étoit mal montée. Les chevaux Turcs sont trop fins, c'est à peu près comme les chevaux Anglois. On n'avoit pas même pris garde à leur taille, il y en avoit de grands, de médiocres, & de toutes sortes de poils. Les Cavaliers sont mal à cheval, ils ont les étriers fort courts, afin, disent-ils, d'être plus élevés quand ils se dressent, & d'assurer mieux un coup de sabre. Ni les hommes ni les chevaux ne pouvoient se tenir ensemble, j'eus
des

des peines infinies à les ranger en Escadron & à les accoutumer à garder leur rang, à faire les conversions sans les quitter. Je les dressai peu à peu à faire le coup de Pistolet les uns contre les autres, à se charger l'épée à la main, à se rallier après s'être rompus en se traversant. Je les commis ensuite avec de l'Infanterie. Ce fut encore pour les habitans de Constantinople un spectacle tout nouveau. Je fis attaquer un Bataillon quarré de douze cens hommes, par sept à huit Escadrons. Ce Bataillon fit face de tous côtés, la Cavalerie fut toujours repoussée & ne put jamais l'entamer.

J'emploiai quatre ou cinq mois à ces exercices & je dressai douze ou quinze mille hommes. Sa Hautesse m'en témoigna un gré infini, & mes appointemens furent considérablement augmentés.

A force de présenter des Memoires, il fut réglé que toute l'Infanterie, sur tout les principaux Corps, seroient tous armés à l'Européenne, qu'ils auroient un mousquet, une épée, une bayonette; qu'autant qu'il seroit possible on la partageroit en divers Corps, & qu'on multiplieroit les Officiers; que dans ces nouvelles divisions on choisiroit les mieux faits & les plus robustes pour en faire des Grenadiers. Sur mes Memoires on introduisit l'usage des gargouffes, si commode pour rendre le feu plus vif & plus continu. Je représentai par rapport à la Cavalerie, que c'étoit des chevaux plus forts que fins qu'il lui falloit; qu'avec de grosses bottes le Cavalier étoit bien plus ferme à cheval; que la meilleure Arme étoit une forte épée tranchante, parce que tandis qu'on levoit le bras pour se servir du sabre

bre on étoit percé par un ennemi adroit & attentif. Je représentai fortement qu'il n'étoit pas possible humainement parlant, que la Cavalerie Ottomane résistât à l'Allemande, armée de Cuirasses pour la plus grande partie & accoutumée à combattre de pied ferme sans se débander. Il fut seulement ordonné que les chevaux fussent mieux choisis & qu'on veillât à ce qu'ils fussent à peu près égaux.

Je dois rendre justice aux Turcs, ils ont d'excellentes dispositions pour devenir de bonnes Troupes. Robustes, dociles, obéissans, il est aisé de les dresser & je n'eus pas plus de peine avec eux que j'en avois eu à façonner les Regimens que j'ay eu en France & en Allemagne. La Campagne de Perse étant finie, les Officiers Généraux revinrent à Constantinople. Ils furent témoins du changement qui s'étoit fait parmi les

Troupes que j'avois exercées; ils l'applaudirent en public, mais leur jalousie & leur craintes se ranimerent. Ils firent entendre que la Guerre qu'on avoit sur les bras n'étoit pas un tems propre à ces reformes, qu'on pourroit y penser lors qu'on seroit en pleine Paix, qu'actuellement des Troupes différemment exercées & disciplinées ne serviroient qu'à mettre la confusion & la division dans les Armées. Que l'Empire Ottoman s'étoit soutenu jusqu'alors sans ces nouvelles manieres & qu'il se soutiendrait encore par la puissante intercession du grand Prophete auprès du Très-Haut. Ils tâchèrent même d'aigrir les Troupes contre moi, leur faisant entendre que ma nouvelle methode alloit à les assujettir de maniere qu'ils n'eussent plus de part aux Affaires du Gouvernement.

Tous ces discours firent im-
pres-

pression, non sur les Soldats & sur les Officiers subalternes, mais sur les principaux Officiers. L'Aga des Janissaires sur tout, qui sentit que leur séparation en Regimens en feroit autant de Corps. séparés, dont il ne disposeroit plus si facilement, employa tout ce qu'il avoit de credit & d'amis pour empêcher que la Reforme ne fût poussée plus avant. Ils réussirent, ces Troupes que j'avois dressées eurent ordre de reprendre leurs anciennes manieres, & de tout ce que j'avois fait regler par mes Memoires on ne retint que l'usage des Gargouffes & la Bayonette. Il me fallut ceder à cette espèce de tempête. Je me retirai dans mon château, d'où je ne sortis plus qu'une fois la semaine, pour aller faire ma cour. Le Sultan me fit secrettement assurer par le Grand Muphti, qu'il étoit parfaitement content de mes services,

que je devois compter sur sa Protection, & qu'un jour viendrait qu'il m'en donneroit des marques éclatantes ; que du reste j'avois pris le bon parti & que je continuasse de le suivre, feignant même que mon âge & ma santé m'ôtoient toute pensée de demander de l'Emploi.

Jusqu'alors j'avois toujours espéré qu'on ne me laisseroit pas inutile & ne m'étois cru nulle part à demeure. Fixé par les conseils du Grand Seigneur, que je regardois comme des ordres, je tâchai de me rendre ma solitude agréable. Je me fis une loi de n'avoir commerce avec aucun Etranger. Les Musulmans qui voulurent me venir voir, furent bien reçus. Ma table est bonne, ma demeure est propre, les Environs sont charmants, & je ne manque point de Compagnie. Il me revint de plusieurs endroits qu'on

qu'on trouvoit mauvais que je n'eusse point de Serrail. Le Grand Muphti même, m'envoia le Religieux qui m'avoit instruit lors que je m'étois fait circoncire , pour me représenter que je ferois bien de me conformer à l'usage des personnes de mon Rang. Quelque reste d'inclination pour le sexe me fit goûter ces conseils, mais on eut beau faire , je me fixai à ne point passer la demie-douzaine.

J'avois déjà une Turque, c'étoit celle qui s'étoit donnée à moi dans mon Gouvernement de la maniere dont je l'ai raconté. Seule, toujours renfermée avec trois ou quatre Esclaves que je lui avois donné pour la servir, elle menoit une vie assez triste , quoi qu'elle fût moins gênée & qu'elle eût la liberté de se promener dans les jardins. Je lui appris les conseils qu'on me donnoit. L'amour des femmes en Turquie est d'une autre

tre espèce que celui des Chretiennes, elle ne balança pas de m'exhorter à le suivre. Je vous aime, me dit-elle, au-delà de ce que je faurois dire, mais élevée comme je l'ai été, je serois contente pourvu que j'aye toujours quelque place dans votre cœur. Je n'aspire point à y regner seule, votre satisfaction m'est plus chere que la mienne; je vous promets d'avance de bien vivre avec celles que vous me donnerez pour compagnes : la seule grace que je vous demande, c'est d'avoir égard dans le choix que vous en ferez, à l'humeur & au caractère d'esprit. Point de Grecques sur tout, ajouta-t-elle en m'embrassant, elles sont toutes perfides, fières, hautaines; une seule suffiroit pour troubler notre société.

L'appartement destiné pour les femmes, étoit en bon état; il

y

y avoit des bains , des cuisines. Au haut du bâtiment étoit une grande Gallerie pour les Esclaves. Il m'en coûta peu pour les meubler. Je fis meubler six chambres, toutes dans le même goût pour le fond , la couleur seule en faisoit la difference. Je retranchai tout ce qui avoit l'air de prison & ne voulus point absolument d'Eunuques , ni noirs ni blancs.

Dès que je m'étois vu fixe, j'avois donné de mes Nouvelles à l'aimable Marseilloise que sa tante avoit voulu prostituer. Je lui avois mandé ma situation, l'assurant qu'elle m'étoit toujours chère & que si elle pouvoit se résoudre à venir trouver un Turc, elle trouveroit dans moi les mêmes sentimens que j'avois pour elle lorsque j'étois Chrétien. C'étoit à tout hazard que j'avois écrit, ne doutant presque pas que mon
chan-

changement de Religion , mon éloignement, mon silence de quatre ans, n'eût éteint dans le cœur de cette fille tout l'amour qu'elle avoit eu pour moi.

Je ne me pressai pourtant pas de remplir mon Serrail. Il y a à Constantinople des Marchands de Filles Esclaves, ils en ont des magasins, si je puis ainsi parler. Comme elles sont de differents Pais on commence par leur apprendre le Turc, on leur montre à chanter, à danser & à faire differens ouvrages, sur tout en broderie. Ceux qui veulent se pourvoir vont chez ces Marchands. Toutes ces filles sont vêtues simplement, de forte que rien n'empêche qu'on ne voie leur taille. On les voit à visage découvert : la seule précaution qu'il y a à prendre, c'est de le leur faire laver, aussi bien que les mains, car souvent on les farde pour cacher
les

les defauts de leur tein. Le Marchand, fur le certificat des Matrones qui les ont vifitées, repond qu'elles font Vierges. Quand c'est un homme de Confideration qui vachez lui, il lui donne une lifte où l'âge, le caractère même de ces filles font marqués. Plus elles font inftruites plus elles font chères. Celles qu'on choifit font toujours les plus parfaites au gré du Marchand.

J'allai dans plufieurs de ces maifons, j'avoueraï même que je m'en fis un divertiffement. L'ordre y eft admirable, tout y eft réglé comme dans les Monafteres les plus reguliers, on s'y leve, on s'y couche, on y mange, on y travaille à la même heure. Quelques femmes & des Eunuques en ont foin. La défobéiffance, la mauvaife humeur, les querelles, y font punies avec févérité. Aucun homme n'entre dans ces appar-

par-

partemens, le Maître même en est exclu. Pour les faire voir, on les fait passer les unes après les autres au travers d'une cour. Elles y marchent fort lentement, & sans qu'elles vous voient vous avez le loisir de les considérer. Si on s'attache à quelqu'une, on la fait venir dans une espèce de parloir pour lui parler; mais alors un grand voile la couvre depuis la tête jusqu'aux pieds. Elle chante, elle danse si elle le fait faire, & montre quelques-uns de ses ouvrages. Ces sortes de Visites ne laissent pas de coûter, non que le marchand exige rien pour faire voir sa marchandise, mais il faut donner au moins deux ou trois pistoles, c'est le profit des Eunuques & des femmes qui ont soin de ces filles.

Sur une de ces listes je vis une Françoisse. Je ne pus résister à l'envie que j'eus de lui parler. Je la fis

venir, pour savoir par quel hazard elle se trouvoit dans cette maison. Je l'avois remarquée lors qu'elle avoit passée par la petite cour. Sa taille étoit bien prise, mais médiocre, son visage n'avoit rien de frappant quoique chaque trait fût assez regulier; peut-être que le chagrin avoit terni les couleurs qui l'auroient renduë belle. Voici son Avanture telle qu'elle me la raconta :

Je suis des environs du Port de Cette, mon pere est gentilhomme, & se nomme *Letori*. Vingt années de Service ne lui ayant valu que le titre de Lieutenant de Fregatte, tandis que d'autres moins anciens, & à ce qu'il prétendoit moins merisans que lui, étoient ou Capitaines ou Luitenans de Vaisseau de Roi, il quitta la France & passa chez les Venitiens, il y a douze ou treize ans. Il s'y est avancé & a aujourd'hui un

Etablissement considerable , dans une des Isles de l'Archipel la plus voisine de Chio. Dès qu'il se vit en état de dédommager ma mere de ce qu'elle quitteroit pour le venir joindre, il ne cessa de la presser de se rendre auprès de lui avec mon frere & moi. La crainte d'un si long voyage & des dangers qui en sont inséparables & que nous n'avons que trop éprouvés , fit longtems balancer ma mere sur le parti qu'elle avoit à prendre. Enfin, continuellement pressée par les instances les plus vives & les plus tendres , elle se détermina à partir. Elle vendit le peu de Bien que nous avions & fit une somme de dix-huit à vingt mille francs. Nous nous rendimes à Marseille , où nous nous embarquames sur un Vaisseau qu'on nous assura être bon voilier & heureux, ayant fait plusieurs fois cette traversée sans avoir été attaqué.

Nous

Nous eumes le tems & les vents à souhait, & nous n'étions plus qu'à une demie journée de Chio, lorsque nous fumes rencontrés par deux Corsaires Turcs, dont un seul auroit suffi pour nous prendre. Ils se réunirent pour nous attaquer. Le combat ne fut pas long, ou plutôt il n'y en eut point, à peine tira-t-on trois ou quatre coups de fusil. Maîtres de notre Vaisseau, ils partagerent le butin. Nous en fimes une partie. Je fus séparée de ma mere & de mon frere, sans que j'aye pu savoir ce qu'ils sont devenus; sans doute qu'ils sont dans la même inquiétude à mon égard. Mon frere n'a que douze ans, ma mere n'en a pas encore quarante. C'est une des belles personnes qui se voient & des mieux faites. Pour moi je n'ai pas encore dix neuf ans.

Le Capitaine, à qui j'échus en partage, me parut fort content de

m'avoir. C'est un homme de trente ans, bienfait, & qui tout Corsaire qu'il est, a dans la Phisionomie un certain air de douceur qui me rassura. Il me fit conduire dans sa chambre & me donna une espèce de Cabinet qui la joignoit. Il me consola du mieux qu'il put & me fit entendre par ses signes, que je pouvois être sûre qu'il ne me s'eroit fait aucune insulte; il en ajouta d'autres qui me firent comprendre qu'il m'aimoit & que si je voulois répondre à son amour il me mettroit au nombre de ses femmes & que j'y tiendrois le premier rang. A tous ces signes je ne répondis guères que par des cris & par des larmes.

Nous ne fumes sur Mer que deux jours. Je ne puis dire où nous débarquames, car ce fut la nuit & je fus conduite dans sa maison. Ce que je sai, c'est que nous avons été trois jours en route

te lorsqu'on m'a amenée à Constantinople. Il me fit mettre dans l'appartement de ses femmes & me donna pour me servir une vieille Esclave François. On me laissa quelques jours en repos. Cette femme, par ordre du Corsaire me représenta l'amour qu'il avoit pour moi & m'apporta mille raisons pour me déterminer à y consentir. Je résistai à tout & répétai sans cesse que j'aimerois mieux mourir. On me menaça d'user de violence ou de m'abandonner à des gens qui n'auroient pour moi aucun égard, on m'ôta des habits assez propres qu'on m'avoit donnés, on me mit au rang des servantes. Je fus inébranlable. Après cinq ou six mois de persécution, la mere du Corsaire le détermina à me vendre. Il m'a envoyée ici sous la garde de son plus fidele Eunuque. Il y a six semaines que je suis dans cette

maison. Ces revuës qu'on nous fait faire de tems en tems, me sont plus insupportables que la mort la plus cruelle. Quelque triste que soit la vie que je mène ici, je ne crains rien tant que d'en sortir.

Vous êtes François, Monsieur ; vous me paroissez un Seigneur Turc. A voir les respects que mon maitre a pour vous, il faut que vous soyez en ce Pais-ci en grande consideration. Serois-je assez heureuse pour que ce fût le Comte de Bonneval à qui j'ay l'honneur de parler ? Je me fis connoître. Ah ! s'écria-t-elle, vous êtes un homme d'honneur, vous avez été Chrétien, peut-être l'êtes-vous encore dans le cœur, vous savez avec quelle horreur une fille Chretienne bien élevée regarde l'espèce de prostitution à laquelle on veut me livrer. Au nom de Dieu tirez-moi d'icy, rendez-moi à mon Pere. Il est en état de vous
rest.

restituer tout ce qu'il pourra vous en coûter. Mais ne le fut-il pas, si tout ce qu'on dit de vous est vrai, vous êtes assez généreux pour payer le plaisir de faire une belle action.

Ses prieres, ses larmes m'attendrirent ; je ne hésitai pas un moment de faire ce qu'elle souhaitoit. Comme le Marchand craignoit que le chagrin ne la fît mourir, j'en fus quitte pour cinq cens écus. Je la fis conduire dans mon château. La joie de se voir délivrée la rétablit bien vite. Elle parut alors ce qu'elle étoit, parfaitement belle. Je fis faire des perquisitions si exactes qu'enfin on découvrit où étoient sa mere & son frere. L'Enfant étoit déjà au nombre des Pages du Grand Seigneur, déjà il avoit été circoncis. Ainsi il étoit impossible de le ravoir. Pour Madame de Letori, un vieux Musulman fort riche

H 4 l'avoit

l'avoit achetée. Après avoir inutilement essayé de la gagner, il l'avoit releguée dans une de ses maisons de campagne pour avoir soin de la basse-cour. Elle me coûta mille écus.

Je les fis embarquer dans le premier vaisseau qui partit pour Chio, je les recommandai à mon ami. Mr. de Letori me renvoia exactement tout ce que j'avois déboursé & y ajouta un présent magnifique. C'est une coupe d'or assez grande, avec un couvercle de même métal. La gravure en rehausse infiniment le prix. Elle représente la mort du petit Astyanax, que les Grecs précipitent du haut d'une tour. Andromaque sa mere, y est dans l'attitude la plus touchante. On m'assuroit que c'étoit une Antique & qu'on l'avoit trouvée en démolissant une vieille tour, enfermée dans un coffre de fer rempli de charbon.

Cet-

Cette Avanture, & les soins qu'elle m'attira, suspendirent pour quelque tems mon dessein de me faire un Serrail. J'y revins dès que la mere & la fille furent parties. Chez un de ces marchands je trouvais sur la liste plusieurs Persanes. Une d'elles me plut infiniment. Elle étoit grande & parfaitement bien faite. Son tein étoit d'une blancheur éblouissante, que relevoient encore ses yeux & ses cheveux noirs. Ce qui me frappa davantage, fut un certain air de fierté repandu sur son visage, qui me la fit regarder comme une fille de condition. Je la fis venir, je lui parlai; je fus aussi content de son esprit que je l'avois été de sa figure. Je serois inconsolable, me dit-elle, de me voir dans un Pais étranger, si je ne savois que mon sexe me condamne à passer mes jours enfermée dans un Serrail, assujettie à la volonté de celui à

qui ma destinée m'aura livrée. Peu m'importe que ce soit en Perse ou en Turquie, j'y aurai la même Religion à peu de chose près, j'y suivrai les mêmes Usages & les mêmes Coutumes. L'air de Mr. le Bacha, continua-t-elle, me fait espérer un sort plus heureux que n'est ordinairement celui d'une Esclave. Puissant Mahomet, s'écria-t-elle, inspire lui des sentimens favorables pour moi.

Je n'avois pas besoin d'inspiration, sa beauté, son esprit, avoient fait sur moi toutes les impressions qu'elle pouvoit souhaiter. Je lui dis que ses esperances ne seroient pas trompées & que l'envie qu'elle paroissoit avoir d'être à moi m'étoit une raison de l'aimer davantage. Mais, ajoutai-je, cette envie est-elle sincère, & n'est-ce point le desir de sortir d'icy qui vous fait parler de la sorte? Non, repli-

repliqua-t-elle, d'un ton qui marquoit un peu de dépit & de colère, je ne sai ce que c'est que de trahir mes sentimens, & toute Esclave que je suis rien au monde ne seroit capable de m'abaisser jusqu'à mandier par des manières feintes l'attachement d'un homme quel qu'il pût être. Ce dépit me plut, je l'agaçai encore. Elle me parla toujours sur le même ton, & me fit voir de plus en plus qu'elle avoit des sentimens.

Je convins avec le Marchand. Il y avoit six mois qu'elle étoit chez lui; une pistole par jour pour l'entretien de ces filles, c'est un prix fait. Par considération pour moi, à ce qu'il me dit; il me la laissa à trois cent pistoles. Ainsi elle me revint à quatre mille six cens livres. Le marché fait, je fis revenir la Persane & lui dis qu'elle étoit à moi. Je vous suivrai, me dit-elle; mais s'il est vrai que vous m'aimez,

miez, j'ay une grace à vous demander, qu'il faut s'il vous plait que vous m'accordiez, jamais je ne vous en demanderai que j'aye tant d'envie d'obtenir. Une de mes compagnes est ici, nous avons été élevées ensemble, elle a été prise avec moi. A force de prieres & de larmes nous avons obtenu d'un Officier Turc qui nous a prises, qu'il ne nous separeroit pas, & qu'il nous vendroit au même maitre. Serez-vous moins humain? Du reste elle est digne qu'un honnête homme l'aime, je ne suis rien en comparaison; je m'étonne que vous ne l'ayez pas distinguée. Nous nous sommes jurées une Amitié éternelle, nous sommes si étroitement unies qu'il est difficile que nous vivions l'une sans l'autre. La priere que je vous fais à ce moment, je ne cesserai point de vous la faire que vous ne l'ayez exaucée.

Je

Je voulus voir cette Compagne, on la fit passer dans la petite cour. Elle n'égalait pas celle qui me faisoit tant d'instances en sa faveur, mais elle en approchoit fort. En un mot elle me plut. Le Marchand fut raisonnable, il ne me la vendit que mille écus, y compris les fraix du séjour. Le même Marchand avoit aussi des Esclaves d'un rang inférieur; les Persanes en choisirent chacune deux pour les servir. Le jour même lorsque la nuit fut venue, je les fis conduire à mon Château. Je voulus que tous mes gens les vissent avant qu'elles passassent dans leur appartement.

La Turque fut charmée de la compagnie que je lui avois choisie & ne parut point du tout jalouse de les voir du moins aussi belles qu'elle. Ce fut une fête chez moi pendant huit jours, il y eut des feux d'artifices qui se virent à Constantin-

stantinople, matin & soir on fit de grands repas, & ces espèces de Noces furent des plus magnifiques.

Ce n'étoit pas assez de trois femmes pour un Bacha, il m'en falloit au moins six pour ne point paroître extraordinaire, elles même me pressoient d'augmenter leur nombre, disant que leur satisfaction croîtroit avec la mienne. Je pensois à me conformer à l'Usage & à leurs souhaits, plutôt qu'à mes desirs; car quoi que j'aime les femmes, la volupté n'a jamais été mon attrait dominant, & ce n'est assurément point pour en avoir plusieurs que je me suis fait Turc. J'avois donné ordre à celui de mes gens à qui je me confiois le plus, d'aller chez les Marchands de Constantinople & de m'en choisir encore trois, surtout d'avoir égard à l'humeur. Il étoit prêt de conclure, lorsque je
re-

reçus une lettre de Venise de l'Agent de la Porte , qui m'apprenoit qu'une Venitienne avec deux Etrangères étoit parties pour me venir trouver. Je defendis de conclure le marché. Environ six semaines après l'avis que j'avois reçu, je vis arriver chez moi trois personnes voilées à la mode de Turquie, elles demanderent à me parler en particulier. Je les fis passer dans mon Cabinet. La Venitienne se débarrassa de son voile : me reconnoissez-vous, dit-elle en me sautant au col & m'arrosant des larmes que la joie lui faisoit repandre. C'étoit sincèrement que je l'aimois & ma joie sans être aussi tendre étoit aussi vive que la sienne. Je lui demandai qui étoient les deux personnes qui l'accompagnoient, elle me répondit qu'elles les avoit prises pour la servir. Le Sous-Bonstangibachi étoit venu pour me com-

muni-

muniquer une Affaire importante, je ne pouvois le faire longtems attendre; je le dis à cette aimable fille, je la fis conduire dans son appartement, l'assurant que je l'irois joindre dès que je serois libre.

Le Bonstangibachi ne me quitta que vers neuf heures du soir, je volai aussi-tôt dans mon Serrail. Je crois que jamais surprise ne fut pareille à la mienne de voir réunies chez moi à une lieue de Constantinople, les trois personnes que j'avois le plus aimé en ma vie. Est-ce vous que je vois m'écriai-je, n'y a-t-il point icy d'enchantement? on s'embrassa mille & mille fois, & quoi que je ne fois pas tendre, je mêlai mes larmes avec les leurs. Quelle preuve voulez-vous encore que je ne suis point jalouse, me dit la Marseilloise? Je sai vos sentimens pour ces deux aimables personnes, c'est ce qui
me

me les a renduës chères & c'est pourquoi je vous les ai amenées. Il étoit tard, elles avoient besoin de repos, nous soupames ensemble. Quelque envie que j'eusse de favoir l'Histoire de leur voyage & par quel hazard elles s'étoient rencontrées, je les quittai à onze heures du soir. Le lendemain & les jours suivans elles satisfirent ma curiosité.

C'est elles à présent qui vont tenir la plume, elles écriront mieux que moy ce qu'elles me raconterent, & cette varieté de stile ne nuira point à mes Memoires. L'Angloise & l'Allemande écriront leurs Avantures, que je n'ai point suës ou que j'ay oublié de raconter. La Marseilloise fera l'Histoire de leur rencontre & de leur Voyage.

HISTOIRE DE L'ANGLOISE.

JE ferois bonne Demoiselle si les Loix permettoient qu'on fût quelque chose quand on n'est pas né de legitime mariage. Ma mere étoit de la Province de Galles , fille d'un homme de bonne Maison, mais peu riche , comme le reste de la Noblesse de cette Province. Le Comte de...., d'une des meilleures Maisons d'Angleterre, avoit un Château dans le voisinage. Tous les ans il y venoit passer la belle saison. C'étoit un Seigneur des plus gracieux , & des plus généreux. Toute la Noblesse des environs n'avoit point d'autre table que la sienne. Mon grand pere sur tout, à titre de voisin , n'ôsoit presque manquer de s'y trouver. Il y menoit sa femme , qui devint bientôt amie intime de la Comtesse. Dès que ma mere fut
en

en âge d'être montrée, elle fréquenta aussi ce Château. Le Comte avoit un fils à peu près de même âge. Ces deux enfans s'aimèrent sans savoir ce que c'étoit que l'amour. On s'en apperçut & on s'en divertit, comme l'on fait d'ordinaire, sans penser aux suites. A mesure qu'ils crurent, leur amour se fortifia & devint plus discret. Ils se voyoient avec plaisir, mais ils savoient dissimuler leur joie. Beaucoup de politesse de part & d'autre, point de familiarité. Ils paroissoient éviter de se rencontrer seuls, tandis qu'ils se donnoient mille rendez-vous. Ils eurent l'adresse de les cacher si bien, que jamais ils n'y furent surpris.

Ils s'aimèrent ainsi avec innocence jusqu'à seize ou dix-sept ans. Leur amour devint alors malin. Le jeune Comte sur tout, ne voulut plus se contenter de

protestations d'amitié & de caresses innocentes. Ma mere résista longtems. Enfin elle se rendit aux sermens du Comte & devint grosse. Elle fut l'en faire avertir avant que personne s'en fût apperçu. Mon Grand Pere étoit de ces hommes d'honneur, dont la vertu farouche ne peut souffrir aucune tâche, il l'auroit infailliblement tuée s'il avoit su sa foiblesse. Le Comte le connoissoit sur ce pied-là. Tout jeune qu'il étoit, il prit le parti de faire enlever ma mere. Six hommes déterminés se chargerent de l'exécution. Par différentes routes ils se rendirent dans un petit bois peu éloigné de la maison. Ma mere les joignit sur les six heures du soir au commencement de decembre. Un d'eux la prit en croupe, ils marcherent toute la nuit par des routes écartées jusqu'à un endroit où ils avoient laissé une chaise de poste.

Ils

Ils avoient apporté des habits d'homme, ma mere les prit, & ses habits de femme furent déchirés en mille pièces & brulés. Elle se mit dans la chaise poste. Un de ceux qui l'avoient enlevée, la conduisit. Les autres se séparèrent & prirent divers chemins. On ne la fit entrer à Londres que bien avant dans la nuit, on la mit dans une maison écartée, d'où elle ne sortit point pendant près de dix-huit mois. Le jeune Comte la venoit voir de tems en tems avec des précautions infinies.

Cet enlèvement ne fit aucun bruit. Ma mere avoit laissé un billet en ces termes. *J'ay eu la foiblesse de me laisser déshonorer. Envain voudriez-vous deviner, il vous seroit impossible de penser jusqu'où je me suis abaissée. Je suis indigne d'être votre fille. Je ne pourrois soutenir vos regards, je m'y dérobe pour jamais. Je vous*
I 3 *crois*

crois trop sage pour publier ma honte & la votre. Ce Billet eut son effet, ils ne firent ni recherches ni poursuites, & comme ils dissimulerent leur chagrin & leur inquiétude, & que d'ailleurs ce Canton est fort désert, on crut aisément ce qu'ils voulurent dire sur l'absence de leur fille.

Je vins au monde six mois après que ma mere fut arrivée à Londres, elle voulut absolument me nourrir. Le Comte l'aimoit à l'adoration, il étoit resolu de l'épouser; mais mineur encore, il ne le pouvoit sans le consentement de ses parens. Ma mere, soit vertu soit habileté, irritoit ses desirs par un refus constant de toute faveur. Après bien des délibérations il resolut de s'ouvrir à eux. Il déclara son amour & avoua que c'étoit lui qui avoit fait faire l'enlèvement dont ils avoient eu connoissance. Ils frémirent à cet
aveu,

aveu, car les Loix d'Angleterre sont extrêmement sévères contre le rapt d'une mineure. La permission qu'il demandoit fut absolument refusée, on lui fit même de si grandes frayeurs que la chose ne vint à être découverte qu'il consentit qu'on nous fît passer en France. Ma mere s'y résolut, persuadée par les raisons qu'on lui apporta & ne pouvant plus résister à l'ennui d'être toujours enfermée. Notre départ fut aussi secret que l'avoit été son arrivée, à minuit nous nous embarquames & en dix-huit heures nous fumes à Dieppe. Nous nous rendimes à Paris. Un Banquier, à qui ma mere étoit adressée, la logea dans le fauxbourg St. Marceau. Elle ne savoit pas un mot de François, il lui trouva une servante de Basse-Bretagne : le Breton & le Gallois ont ensemble beaucoup de rapport.

On se hâta cependant de marier mon pere, on lui fit épouser une riche Héritiere. Il ne put s'en défendre, mais son cœur fut toujours pour ma mere. Il ne la laissa manquer de rien, tous les trois mois le Banquier lui apportoit cinq cens francs. Nous demeurames à Paris jusqu'en 1706. Ma mere jugea à propos de se retirer en Hollande.

Elle se déplaçoit en France parce qu'elle n'y avoit aucun exercice de sa Religion. D'ailleurs elle espera être plus à portée de profiter des changemens qui pourroient arriver dans la situation du Comte par la mort de son Epouse ou de son pere & de sa mere. Son esperance fut vaine, l'amour même se refroidit. Elle ne fut pas tout à fait oubliée, mais sa pension fut reduite à cent pieces. Pendant dix-huit ans que nous avons demeuré à la Haye, mon pere ne s'est pas donné la peine

ne de nous y venir voir.

Voilà , mon cher Bacha , ce que vous n'avez point su jusqu'à mon arrivée en ce Pais. Ma mere m'avoit absolument défendu d'en parler pendant sa vie , & vous avez été si embarrassé par votre malheureuse Affaire contre Prié , je vous ay si peu vu dans mon séjour de Bruxelles , que je n'ai pas eu occasion de vous en parler. Je ne dirai rien de la maniere dont nous nous sommes attachés l'un à l'autre , vous en avez déjà parlé. Mais je ne puis m'empêcher de vous faire un petit reproche de ce que vous paroissez douter que vous m'avez fait goûter les premiers plaisirs. Je vous jure par tout ce qu'il y a de plus Saint , & même si vous vous voulez par votre Prophete Mahomet , que j'étois ce que je devois être ; que l'amour seul m'a livrée à vous & qu'il a seul été la source de ma

constance & de tout ce que j'ay fait & sacrifié pour n'être qu'à vous.

Quand vous futes parti pour la Citadelle d'Anvers, & que j'eus reçu le Billet par lequel vous me defendiez de vous écrire que je n'eusse reçu de vos Nouvelles, je ne puis exprimer quel fut mon accablement. Cependant vous connoissant à fond, je me persuadai que voyant votre situation incertaine vous n'en usiez de la sorte que pour me détacher de vous & me rendre votre perte plus supportable. Comme mon amour n'est point voluptueux, je me tranquillisai par rapport à moi-même, & n'eus plus d'inquiétude que pour vous, bien resoluë toutes fois de vous aller joindre dès que votre Affaire seroit finie. Quelles furent cruelles ces inquiétudes lors que je vous fus en Prison ! Le Marquis de Prié & ceux
qui

qui lui étoient attachés repandoient chaque jour des bruits plus fâcheux les uns que les autres , une Prison perpétuelle étoit le fort le plus doux que vous pussiez attendre. Quoique les rapports que j'avois avec vous fussent peu connus à Bruxelles , la Marquise de Prié en avoit été instruite. Des gens apostés de sa part vinrent me questionner sur votre voyage de Hollande, sur les motifs qui vous l'avoient fait entreprendre ; on me demanda si vous ne m'aviez point confié des papiers. Ils ne tirèrent de moi aucune lumière. A quoi je m'aperçus davantage que vos Affaires prenoient un mauvais tour, ce fut à la manière dont on me traita. Je fus inquiétée sur ma Religion par les Prêtres & les Moines qu'on me détacha. On avoit su que vous m'aviez donné une partie de votre vaisselle d'Argent, on suscita quel-

quelqu'un qui se disoit votre Créancier, pour me la faire ôter. Un Seigneur de vos Amis me fit dire, que pour ma defense je devois opposer qu'il vous étoit dû de vos appointemens beaucoup plus qu'il ne falloit pour payer cette dette. On prit un autre tour, on prétendit que c'étoit un dépôt que vous m'aviez confié. Je fus obligée de produire le Billet par lequel vous m'en aviez fait un don. Enfin j'eus à n'en pouvoir douter, qu'on pensoit à me renfermer dans quelque Monastere. Je quittai Bruxelles, je retournai en Hollande, où je demeurai jusqu'à ce que j'appris l'horrible injustice qu'on vous avoit faite.

Le tems de votre Prison étant fini, ayant su que vous vous étiez retiré à Venise je ne fus plus maîtresse de mon amour & de mon impatience. Je partis pour Vienne. Vous m'aviez fort parlé de l'aimable

ble personne qui vous avoit sauvé la vie, vous m'aviez dit où elle demuroit. Sur le caractère que vous m'en aviez fait je ne doutai point que la bonté que vous aviez pour moi ne fût pour elle une raison de m'aimer. Je la cherchai, jeus le bonheur de la trouver & de voir que je ne m'étois point trompée dans l'idée que je m'en étois formée. Elle me reçut du moins aussi bien que si j'avois été sa sœur. Du reste j'arrivai en assez bon état. J'avois au moins sept à huit mille francs, ma pension d'Angleterre m'avoit été payée, elle a continué de l'être à Vienne, à Venise même, où elle le sera encore tant que vivra un certain Religieux à qui j'ay laissé une procuration pour la recevoir. Je vous cède la plume, ma chere. C'est à vous à raconter notre voyage à Venise & comment nous avons vécu jusqu'à ce que nous l'ayons entrepris.

HIS-

HISTOIRE DE L'ALLEMANDE.

JE voudrois avoir le talent de dire beaucoup de choses en peu de mots, ne l'ayant pas je m'acquitterai comme je pourrai de la commission dont je suis chargée. J'avertis d'avance que je me dédommagerai du peu de place qu'il a plu à Monsieur le Bacha de me donner dans ses Memoires.

Mon Grand Pere étoit François, Seigneur d'une Terre à clocher, sur les confins de la Picardie & de l'Artois. Cette Terre se nomme Agicourt. Il se battit en Duel avec un Gentilhomme de ses voisins appelé de Prinville & le tua. Obligé de sortir du Royaume en 1659, il se retira d'abord en Suede, d'où il passa bientôt au service de l'Empereur; où il est mort en 1690. âgé de cinquante sept ans. Sa fortune fut mediocre.

Ce

Ce ne fut qu'à grande peine qu'il obtint une Compagnie d'Infanterie. Attentif pourtant, il amassa de quoi acheter une assez jolie Terre en Carinthie, qui rapporte de rente quinze cent florins d'Allemagne. Ce fut sur tout le butin qu'il fit à la levée du Siege de Vienne, qui le mit en état de faire un achat si confiderable. Il s'étoit Marié en 1670, à la Veuve d'un Capitaine de Huffards. C'étoit une Personne de Condition, elle étoit même Parente du Comte de Tekeli. L'occasion de ce Mariage est trop fingulière pour que je ne la raconte pas.

Après la mort de son Epoux elle venoit à Vienne folliciter quelque Grace. A cinq ou six lieuës de chez elle, quatre hommes masqués l'attaquerent. Ils tuerent ses deux conducteurs, detournèrent sa voiture du grand chemin, & la menerent dans un bois qui n'en étoit

étoit pas fort éloigné. Ce n'étoit point à sa vie ni à son Argent qu'ils en vouloient. Elle étoit encore jeune & fort belle. Le plus apparent des quatre voulut lui faire violence, elle se defendit comme une lionne, les trois autres se jetterent sur elle. Ils l'avoient presque dépouillée & se préparaient à l'attacher à un arbre. Mon Grand Pere en ce même tems alloit joindre son Regiment qui étoit dans ces quartiers. Il n'avoit avec lui qu'un seul valet, il s'étoit égaré & marchoit dans ce bois. Il entendit de grands cris, avança du côté d'où ils venoient & fut témoin du spectacle dont je viens de parler. Ces quatre hommes masqués vinrent à lui, il fallut se battre. Il en tua ou en blessa deux, les autres se sauverent. On arracha le masque aux blessés. La Dame reconnut son beau Frere. Il étoit déjà tard,
tout

tout ce qu'on put faire fut de gagner un Bourg voisin avant la nuit. On fit ses plaintes aux Juges. Ils envoient prendre les deux blessés ; un d'eux mourut en chemin , mais le chef de l'entreprise arriva vivant. On l'interroge, il avoüa tout , excepté qu'il ne voulut jamais nommer ceux qui s'étoient sauvés. Il mourut le lendemain. On lui fit son procès, ses biens furent confisqués au profit de celle qu'il avoit insultée , mais la Justice consomma tout en fraix.

La reconnoissance produisit l'amour, la Dame s'offrit elle-même & tout ce qu'elle avoit à son libérateur, il accepta l'offre. Ce n'étoit pas une fortune par rapport au bien , mais c'en étoit une par rapport à la beauté, à la vertu, & à l'esprit & au caractère de l'humeur. Je l'ai vuë, elle m'a élevée jusqu'à l'âge de quinze ou seize

K

ans

ans avec tout le soin & toute la tendresse possible. Ils furent vingt ans ensemble dans la plus grande union. Ils n'eurent que trois enfans, deux garçons , & une fille qui s'est faite Jesuiteffe à Inspruck. L'aîné des garçons n'a point voulu servir, il est d'un caractère extraordinaire, il vit à sa Terre, où il entasse écu sur écu. Il s'est peu mis en peine de tout le reste de la famille. Le second, de qui je tiens la vie , étoit aimable de sa figure ; par nécessité & par inclination il se mit au service. Il se maria à une Demoiselle dont le mérite étoit presque le seul bien ; il mourut en Italie , à la prise du château de Gayete. Je n'avois que deux ans. Ma Mere ne put résister au chagrin que lui causa la mort de son Epoux, elle mourut au bout de six mois. Ma Grand Mere nous prit avec elle, moi & mon Frere, qui avoit dix ans. Dès qu'il en

en eut quatorze , il se mit dans les Troupes, s'y distingua. Il est mort Lieutenant, dans le combat qui se donna en Sicile contre les Espagnols.

Ma Grand-Mere mourut en 1722. Elle me laissa le peu qu'elle avoit pu épargner sur son modique Douaire. Le tout pouvoit monter à sept ou huit mille francs, que mon oncle eut la cruauté de disputer. Une Amie , à qui ma Grand-Mere m'avoit recommandée en mourant, prit soin de mes affaires & les termina à mon avantage. Elle me plaça ensuite à Vienne, chez la Comtesse de . . . C'étoit une femme hautaine , impérieuse , je ne pus m'accommoder de ses manieres , j'en sortis au bout de six mois. Mon Amie me mit auprès de l'Epouse d'un des Ministres de l'Empereur. Elle me prit en amitié & me traita comme si j'eusse été sa fille, elle me mit

en habits , en linge , & me fit des presens considerables. Il falloit que ma destinée s'accomplît , ce bonheur ne dura que huit mois. Une humeur jalouse faisit tout à coup son Mari ; je n'ai jamais pu savoir sur quoi elle étoit fondée. Il renvoia tout ceux qui étoient à sa femme , & la força d'en prendre d'autres.

L'honnête Personne qui vouloit faire périr M. le Bacha , étoit venue souvent dans la Maison que je venois de quitter , elle avoit conçu pour moi quelque espèce d'amitié , elle me fit dire que si je voulois aller chez elle j'y serois sur le même pied où elle m'avoit vu. J'acceptai l'offre & j'y fus en effet fort bien reçue. Il faut quelque tems pour se ranger ; les quatre ou cinq premiers jours , occupée à faire accommoder ma chambre , à mettre mon linge & mes habits en ordre , je ne m'apperçus point
du

du dérangement qui regnoit dans ce logis. Une vieille femme, qui avoit une espèce d'intendance sur tout le Domestique, vint un soir me trouver dans ma chambre. Qui vous a si mal conseillée, me dit-elle, que de venir ici? Jeune & jolie comme vous êtes, vous ne seriez presque pas plus mal dans un lieu public. Elle me conta la vie de ma nouvelle Maîtresse & des filles qui la servoient. Elle vous livrera elle-même à quelqu'un de ses Galants, & s'il faut les aider à vous faire violence, elle s'y prêtera volontiers. Sa maxime est, qu'il faut que toutes ses filles lui ressemblent & n'aient rien s'il se peut à lui reprocher. Si vous n'aviez point ici vos meubles je vous dirois de vous sauver, mais il n'en est pas question. Voici ce qu'il faut que vous fassiez. Cette indigne femme a une petite fille, qu'elle aime. Cet enfant

est de son Mari comme moi, elle ressemble comme deux gouttes d'eau au Prince de . . . Vous lui direz que vous lui demandez en grace qu'elle vous charge du soin d'élever cet enfant. Par-là vous ferez exempte de ses intrigues & de sa confidence, je vous donne ma parole qu'à peine elle vous parlera une fois tous les quinze jours. Je suivis ce conseil avec tout le succès que je pouvois souhaiter ; presque toujours enfermée avec cet enfant, j'eus peu de commerce avec le reste de la Maison, à peine les connoissois-je.

Il y avoit six mois que j'y étois lorsque Monsieur le Bacha commença de la fréquenter. Je l'avois déjà vu plusieurs fois. Ce que j'avois ouï dire de sa naissance, de sa bravoure, de sa droiture, de sa générosité, m'avoient donné pour lui une forte inclination,
j'au-

j'aurois souhaité qu'il m'eût aimée & il me semble que l'Ambition avoit part à mes souhaits. J'avoüerai que plus d'une fois, j'avois fait en sorte qu'il me vît; mais il ne m'avoit point remarquée.

La vieille femme dont j'ay parlé, m'avoit raconté que plusieurs Galants de notre indigne maitresse avoient disparus & qu'on les avoit trouvés assassinés. Je tremblai pour des jours qui m'étoient encore plus chers que je ne pensois. Je communiquai mes craintes à mon Amie, elle les augmenta en m'assurant qu'on commençoit à se lasser de celui pour qui je m'intéressois. Soyez tranquille, me dit-elle, quand je verrai venir ici certaines gens que je soupçonne d'être des Assassins gagés, je vous avertirai. Elle n'y manqua pas. Je fis ce que vous avez lu dans ces

Memoires & ce que je vous avois déjà raconté.

La reconnoissance du service que j'avois rendu eut sur un cœur aussi bienfait , tout l'effet qu'elle pouvoit avoir. La jeunesse , un peu d'agrément , la maniere dont je laissai entrevoir mes sentimens , firent le reste. Je me mis dans un quartier éloigné , on me vint voir avec assiduité , j'étois heureuse & l'on me paroissoit content. On me donna sa parole d'honneur qu'on m'aimeroit toujours. On m'avoua cependant que j'avois une Rivale , mais qu'elle cesseroit de l'être , si je la connoissois. On me dit même qu'on avoit envie de nous réunir. J'y consentis , j'avois même impatience que la chose se fît ; combien plus l'aurois-je souhaitée si j'avois connu l'aimable Personne dont on me parloit.

Mon bonheur finit bientôt ,
vous

vous partites pour Bruxelles, mon cher Bacha , & vous emportates avec vous toute majoie & tous mes plaisirs. , il ne me resta que l'esperance de vous revoir & la persuation que j'avois de la constance de votre amitié. Je pris à votre malheureuse Affaire avec Prié toute la part que vous pouvez penser. C'est moi qui vous écrivis ce Billet qui vous avertissoit que votre perte étoit résoluë. Comment représenterai-je ce que je souffris pendant votre prison & les mouvemens inutiles que je me donnai pour vous faire tenir certains avis importans que le Secretaire du Comte de me chargeoit de faire passer jusqu'à vous? Ah! qu'il est bien vrai que si l'amour a des douceurs, il les fait payer bien chèrement. La Sentence qui vous condamnoit à la mort pensa causer la mienne. Je fus huit jours dans des évanouïssemens conti-

nuels ; je n'en revins que lorsque j'appris qu'on vous fauvoit la vie, & qu'après une Année de prison il vous seroit libre de vous retirer par tout où vous voudriez. Que cette année fut longue. Mais elle finit encore trop tôt, l'incertitude de la route que vous aviez prise me fit presque regretter qu'elle eût fini.

Ce fut peu de tems après, que votre chere Angloise vint à Vienne. Quoique je me fusse cachée du mieux qu'il m'avoit été possible, elle me déterra. Nous nous reconnumes, tant vous nous aviez bien dépeintes l'une à l'autre. C'est vous que je cherche, me dit-elle en m'embrassant ; vous me reconnoissez sans doute, car je ne doute pas qu'on ne vous ait fait mon portrait comme on m'a fait le votre. Je ne vous quitte point, ajouta-t-elle, nous sommes malades de la même maladie ; nous
tâ-

tâcherons d'y trouver le remede, du moins nous nous consolerons, & peut-être qu'en partageant nos peines nous les adoucirons. L'appartement où j'étois suffisoit pour nous deux, nous passions les journées entières à nous entretenir. Nous nous confirmames de plus en plus dans la resolution de vous aller trouver. Rien n'auroit manqué à notre bonheur si vous aviez été avec nous. Comme nous ne savions pas combien de tems nous serions séparés, & que nous voulions menager pour vous l'Argent que nous avions, nous vécumes avec le plus d'œconomie qu'il nous fut possible. Nous nous mimes dans un quartier encore plus écarté & moins cher. Nous faisions tour à tour notre petit menage. Nous nous mimes à broder des Mouchoirs, des Jupes. Une femme fidelle vendoit nos ouvrages. Ainsi par notre travail & notre œconomie,

no-

notre Argent augmenta loin de diminuer.

Enfin nous fumes, ou plutôt nous entendimes dire que vous étiez à Venise; selon d'autres bruits vous étiez à Rome, vous étiez en France, quelques-uns même disoient que vous étiez allé à la Trappe, ou que vous vous étiez fait chartreux. Pour nous tirer d'inquiétude nous vous écrivîmes à Venise, nous adressâmes nos lettres aux Supérieurs des Communautés. Nous ne reçûmes aucune reponse. Au bout de quinze ou dixhuit mois nous apprîmes sûrement que les premiers bruits étoient les seuls vrais. Nous nous déterminâmes à partir. Nous vendîmes nos meubles & la plus grande partie de nos habits, nous prîmes des Lettres de change & ne gardâmes d'Argent que ce qui étoit nécessaire pour notre Voyage. Il fut heureux, il sembloit que

que l'amour nous conduisit lui-même. Mais que la fin en fut triste ! A notre Arrivée nous n'entendimes que de l'absence subite du Comte de Bonneval. On ne savoit ce qu'il étoit devenu , on supposoit qu'il avoit cédé à ses malheurs , qu'il s'étoit désespéré , ou qu'il étoit allé se cacher pour le reste de ses jours. Envain nous nous informames, nous n'en apprimes rien qui pût nous donner la moindre consolation. Nous résolumes de rester à Venise, persuadées que puis qu'il y étoit encore quinze jours avant que nous y arrivassions , ce seroit là plutôt que par tout ailleurs que nous saurions ce qu'il étoit devenu.

Nous nous mimes chez des François , & nous vécumes à peu près comme nous avions fait à Vienne. Au bout de trois mois ma chere Angloise & moi allant faire quelque emplette dont nous avions
be-

besoin pour nos Ouvrages, nous rencontrames un homme qui avoit été à votre service. Il est inutile de dire que nous le questionnâmes beaucoup, il nous jura qu'il ne favoit où vous étiez; qu'il croioit pourtant que tous les bruits qu'on avoit fait courir étoient faux, que vous n'étiez pas homme à vous désespérer, bien moins encore à vous jeter dans une Moinerie. A propos, nous dit-il, Mesdemoiselles, voulez-vous savoir de ces nouvelles? il voioit ici une fort jolie Personne, je crois qu'elle étoit de ses amies, je vais vous y conduire. Si elle ne vous apprend rien, vous pouvez bien dire que vous avez perdu vos pas; car je crois vous reconnoître & que je vous ai vûes l'une à Vienne, l'autre à Bruxelles. Sur ma foi vous n'êtes pas venu ici pour voir Venise & pour assister au mariage de Monsieur le
Do-

Doge avec la Mer. Mais ce ne sont pas mes affaires , allons suivez-moi. Il nous mena chez vous, aimable. . . . C'est à vous présentement de raconter le reste de nos Aventures & notre Voyage.

SUITE DE L'HISTOIRE DE L'AN-
GLOISE, DE L'ALLEMANDE
ET DE LA MARSEILLOISE.

QUE ne continuez-vous ? Vous savez aussi bien que moi ce qui reste à écrire , & vous le feriez beaucoup mieux. Mais Monsieur le Bacha veut se divertir, il est juste que j'obéisse. Je gardai inviolablement le secret que le Comte de Bonneval m'avoit confié , & feignis la plus grande inquiétude de son absence avec les personnes avec qui je demeurois, car je n'en voiois point d'autres. Quoique je fusse instruite , mon chagrin n'en étoit guères moins vio-

violent : je persuadai sans peine que j'étois aussi ignorante que je feignois de l'être. Le tendre Adieu qu'on m'avoit fait m'étoit infiniment précieux ; mais en redoublant mon amour , il augmentoit mes regrets. Que ne m'a-t-il quittée , me disois-je à moi-même , avec des marques d'indifférence ? peut-être viendrois-je à bout de l'oublier. Mais je fais qu'il m'aime , je fais où il est allé , sans esperer de le revoir jamais. Ces sentimens m'occupoient jour & nuit. Ma santé ne put y résister , je tombai dans une langueur. Vous pouvez vous souvenir , Mesdames , du triste état où vous me trouvates. C'est au heureux hazard qui me procura votre connoissance & aux agrémens que j'ay trouvé avec vous que je dois la vie.

A la maniere seule dont elles prononcerent le nom du Comte
de

de Bonneval je devinai qu'elles étoient celles dont il m'avoit parlé. Dès que nous nous fumes vuës , nous devinmes Amies, & le même amour qui en désunit tant d'autres fut le nœud de notre union. Nous convinmes d'abord que nous demeurerions ensemble. Il y avoit encore une chambre dans la Maison où je logeois, nous nous en accommodames. On convint de la pension , & comme nous étions trois, elle fut assez modique, ce qui m'accommoda fort, car j'étois la moins pourvue. Mes nouvelles Compagnes m'inspirèrent l'amour du travail, car avant leur arrivée je menois une vie assez inutile. Je me levois fort tard, le reste du tems je ne faisois que m'amuser. Elles m'apprirent à broder, les filles de notre hôtesse, déjà grandes & fort raisonnables, se firent aussi leurs écolières. Au bout de quelques tems, nos Ou-
L vrages

vrages se vendoient en commun, le prix se partageoit en cinq parts, & il y en avoit bien au delà de ce qu'il falloit pour payer notre pension. Nous établimes parmi nous une espèce de regle, sans nous gêner pourtant. On se levoit à peu-près à la même heure. Pour le travail, il commençoit en même tems. Tout le jour nous étions toutes cinq ensemble. On soupoit de bonne heure, après souper ces Dames & moi, nous nous retirions dans nos chambres. Cette vie réglée, la joye que favoit nous inspirer la charmante Angloise par ses entretiens pleins d'esprit & d'enjouement, me rendirent la santé, en moins d'un mois je me vis parfaitement retablie.

C'étoit les soirs, quand nous étions retirées en notre particulier, que nous nous entretenions de notre cher Comte, c'étoit une espèce de combat entre nous à
qui

qui exprimeroit plus vivement sa passion & en diroit plus de bien. Quand je racontai où il m'avoit trouvée , & la maniere dont il en avoit usé , le tems qu'il m'avoit donné pour réfléchir avant que d'accepter le don que je voulois lui faire de moi-même , la générosité avec laquelle il avoit partagé avec moi ce qu'il avoit d'argent , elles ne purent retenir les larmes que la joye & l'admiration leur firent repandre , elles protestèrent que ce qu'il avoit fait pour moi le leur rendoit encore plus cher. Ce qu'elles raconterent qu'il avoit fait pour elles , me fit la même impression.

C'est ainsi que nous nourrissions notre amour & que nous le faisions croître , mais d'une maniere douce , qui nous consolait au lieu de nous affliger. Persuadées toutes trois que nous étions aimées , nous ne doutions pres-

que pas que nous ne vissions nos desirs accomplis. Il a un merite superieur , disions-nous , il a servi en Hongrie , les Turcs le connoissent. Tout Turcs qu'ils sont , ils sauront l'employer & le dédommager de ce que l'injustice de ses ennemis lui a fait perdre à la Cour de Vienne. Il faut du tems après tout ; il a promis de donner de ses nouvelles dès qu'il se verroit en situation, il le fera infalliblement.

Du reste personne au monde ne connoissoit nos sentimens. Mes deux Amies passaient pour mes parentes. J'avois défendu à mon Hôteffe & à ses deux filles , de leur dire que j'eusse connu le Comte de Bonneval, avec menace que je sortirois aussi-tôt de chez elles si elles en disoient un seul mot. Ce secret que nous gardions étoit absolument nécessaire, le monde aujourd'hui n'est plus

plus capable de notre maniere d'aimer, on nous auroit prises pour des folles , & apparemment que sur ce pied-là on nous auroit renfermées , sur tout lorsqu'on apprit l'étonnante metamorphose du Comte de Bonneval en Bacha.

Quelque retirées que nous fussions nous étions exactement instruites. Mon Hôtesse me disoit en particulier tout ce qu'elle apprenoit, & j'en rendois compte à mes Amies. Il y avoit sept à huit mois que nous étions ensemble , lorsqu'un jour elle revint fort triste. Votre Comte , me dit-elle, a fait une belle équipée, il ne merite plus que vous pensiez à lui. Tenez lisez ce papier que les Turcs font courir de tous côtés , vous verrez de quoi il s'agit ; pour moi je n'ai pas la force de vous le dire, j'en suis au désespoir pour l'amour de vous. Qui l'auroit jamais cru ? il paroissoit si honnête homme.

Ce papier étoit une Relation de l'appareil avec lequel s'étoit faite la Circoncision de notre cher Comte. Elle contenoit à peu près, ce que nous avons lu dans ces Memoires. On y avoit ajouté que le Grand Muphti avoit fait lui-même l'operation, & que par l'intercession du Grand Prophete Mahomet, Dieu, pour faire voir qu'il approuvoit ce changement, avoit guéri la playe presque en un instant.

J'avouë que cette Nouvelle me désola, & que mes premiers mouvemens furent des sentimens d'indignation & de colere. Je me contins le reste du jour, & évitai de parler en particulier à mes Amies. Le soir quand nous fumes retirées, on me fit la guerre sur l'air chagrin & réveur que j'avois eu toute la journée. Je ne repondis que par un torrent de larmes & en jettant sur la table la

Re-

Relation. Voyez , leur dis-je , votre malheur & le mien, & à quoi désormais peuvent se terminer nos esperances. Elles lurent ce papier & parurent aussi touchées que moi. Après que nous eumes laissé un libre cours à notre douleur, notre chere Angloise, sur les lèvres de laquelle je puis dire que la sagesse & la persuasion reposent, entreprit de nous consoler.

Je suis fâchée comme vous, nous dit-elle, de ce changement, qui va faire un tort infini à la reputation du Comte de Bonneval chez tous les Chrétiens. J'avouë que tout changement de Religion, quand il paroît que l'intérêt en est le motif, est une vraie flétrissure & ne peut guères s'accorder avec l'honneur & la probité. C'est ce que le commun des hommes pense, & il seroit bien difficile de leur donner d'autres idées. Je me suis tou-

jours attendue à ce changement. J'ay pensé même plus d'une fois à vous y préparer ; mais comme mes conjectures pouvoient absolument me tromper , j'ay voulu attendre l'événement , & ne pas vous inquiéter d'avance. Il y a plus de dix-sept ans que je connois le Comte de Bonneval, j'ay étudié son caractère & je crois pouvoir dire qu'aucun trait ne m'est échappé. Il aime par dessus tout l'honneur & la gloire , le mépris est pour lui quelque chose d'intolérable. Il n'est rien qu'il ne fasse & qu'il ne tente pour s'en vanger & pour en faire repentir. Ce sont là les motifs qui lui ont fait abandonner sa Patrie & porter les Armes contre son Roi. J'ay été témoin à la Haye de l'estime qu'on faisoit de ses services, & de la grande considération que tous les autres Officiers Generaux avoient pour lui.

Sa

Sa malheureuse Affaire, avec le Marquis de Prié, les suites fâcheuses qu'elle a eues, l'ont mis par rapport à l'Empereur & à l'Allemagne dans les mêmes sentimens, où les préférences de Chamillard l'avoient mis par rapport à la France. Sans le savoir distinctement, j'ose assurer que le mépris qu'on a temoigné avoir pour lui en le laissant en liberté d'aller offrir ses services ailleurs, est ce qui l'a le plus piqué. Dans ces sentimens il a pris le parti de se retirer en Turquie, non sans doute pour y mener une vie inutile & oisive, mais pour y être sur le pied qui lui convient & se mettre en état de se vanger des injustices & des affronts qu'on lui a faits. Vous l'ignorez peut-être, c'est une Loi irrévocable en Turquie que personne ne peut avoir d'Emploi dans leurs Armées qu'il n'embrasse leur Religion. Peu atta-

ché à la sienne, vous le savez aussi bien que moi, il s'est soumis à cet Usage; & si nous l'avons aimé malgré son Irréligion, pourquoi cesserions-nous de l'aimer depuis qu'il en a embrassé une? Pour moi, c'est le Comte de Bonneval que j'ay aimé, c'est-à-dire un homme vrai, sincère, constant dans son Amitié encore plus que dans sa Haine. La Religion Turque n'effacera point en lui ce caractère & ne diminue point mon amour. Quelque parti que vous puissiez prendre, quelque chère que me soit votre amitié, je vous declare que j'irai le joindre dès que je saurai son état fixe & que je ne pourrai l'embarasser. Je blâme son changement, mais je le pardonne au désespoir où la malice de ses ennemis l'a réduit. J'en ai même pitié. J'espere que vous prendrez ma façon de penser. Qui fait si mourant entre nos bras,

bras, nous n'aurons pas la consolation de le voir mourir Chrétien ?

Ces raisons nous calmerent. Nous y revinmes à plusieurs reprises, nous les approfondimes à notre manière, & nous conclumes que nous ne ferions point violence à notre amour. En vain aurions-nous raisonné autrement, nous aurions été dupes de nos raisonnemens & nous en serions toujours revenuës à cette conclusion. Dès-lors nous décidames que dès que nous serions arrivées, le Comte de Bonneval nous épouserait. Que sa nouvelle Religion lui permettant la pluralité des femmes, ce n'étoit point notre affaire d'examiner si elle avoit raison ; que nous observerions la notre puisque nous n'aurions qu'un mari. Après tout, disoit l'Angloise, tel étoit l'Usage des Patriarches : Dieu l'a permis ainsi, il ne peut être mauvais par lui-

lui-même ; d'ailleurs nous ne ferons pas les premières Chrétien-
nes qui aient été renfermées dans
un Serrail & qui aient su qu'elles
n'étoient pas les seules Epouses ;
j'ai lu dans plusieurs Relations que
les Missionnaires ne leur en fai-
soient point un scrupule. Nous vi-
vrons dans le Serrail à peu-près
comme nous vivons ici , vous au-
rez des Missionnaires & moi je fe-
rai comme je fais à present.

Ces idées de Christianisme en
Turquie m'e fit naître la pensée
d'engager l'Angloise à se faire
Catholique. Je la communiquai
à notre Amie commune , qui
l'approuva fort. L'entreprise étoit
difficile par rapport à nous deux ,
car outre qu'elle a un esprit supe-
rieur , elle a beaucoup de lecture.
Nous le tentames cependant. De-
puis que nous étions ensemble
nous nous étions fait une Loi de
ne jamais parler de Religion que
d'une

d'une manière générale sans entrer dans aucune dispute particulière, & nous l'avions exactement observée. Un jour nous nous levâmes plus matin qu'à l'ordinaire, & nous allâmes la trouver qu'elle étoit encore au lit. Nous venons, lui dis-je en l'embrassant, vous parler d'une affaire qui nous tient fort au cœur, nous hésitons depuis quelque tems, mais enfin nous nous sommes déterminées à rompre la glace, persuadées que vous prendriez de bonne part ce que nous avons à vous dire. Avez-vous pu en douter un moment, nous répondit-elle ? Vous m'avez fait injure. Je vous la pardonne, parce que vous la reparez.

Je continuai ainsi le petit Discours que j'avois préparé, l'ayant priée de ne me point interrompre. Nous ne sommes qu'un cœur & qu'une ame, également contentes l'une de l'autre nous faisons
mu-

mutuellement notre bonheur. Il manque cependant quelque chose à notre union pour qu'elle soit aussi parfaite qu'elle peut l'être. C'est la même Religion. Vos ancêtres ont été de la notre. Je ne suis pas assez savante pour combattre les raisons qu'on a eu en votre Pais de la reformer, mais je vous crois trop de Droiture pour croire par exemple que le Pape soit l'Antechrist. Quel intérêt pouvez-vous prendre à ce que les Prêtres & les Evêques se marient ou ne se marient pas? Pouvez-vous penser que tous les Chrétiens jusqu'à la Reforme aient été dans la mauvaise voye? Si les Jeûnes & le Celibat ne sont pas nécessaires au Salut, peut-on dire que ce sont des Crimes? La présence réelle du Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie est-elle plus difficile à croire que la Trinité ou
l'In-

l'Incarnation? Que fais-je moi? je lui dis tout ce que je pus, & j'ajoutai pour dernière raison, que ferez-vous en Turquie? vous n'aurez point de Missionnaires.

Elle nous remercia, nous dit qu'elle étoit persuadée qu'une vraie amitié nous avoit fait parler, qu'elle penseroit sérieusement à ce que nous lui avions dit, & que dans quelque tems elle nous rendroit réponse. Le tout, ajouta-t-elle, à condition que quelque chose qui arrive, nous ne cessions jamais d'être Amies & de poursuivre notre dessein.

Elle fut assez long-tems sans nous parler de rien. Enfin elle nous demanda si nous ne connoissions point quelque Prêtre à qui elle pût expliquer ses difficultés, nous assurant qu'elle seroit à nous si elle trouvoit les éclaircissemens qu'elle souhaitoit. Je lui indiquai un Dominiquain qui passoit pour être fort ha-

habile. Elle alla le trouver, elle en fut contente & nous tint la parole qu'elle nous avoit donnée. Ce changement nous unit encore plus étroitement que nous l'étions.

Ceux qui liront ces Memoires feront sans doute étonnés que trois filles qui vivoient régulièrement, qui s'acquitoient des devoirs de leur Religion, ayent perseveré dans un dessein pareil à celui que nous avions. Il est juste de les satisfaire. Bien ou mal, nous avions décidé que ce n'étoit point un péché d'aimer la même personne, disposées comme nous étions à devenir ses Epouses, & nous étions convenues que jamais nous n'en parlerions à nos Confesseurs.

Nous pensions en même tems à ranger nos affaires. Notre Supérieure, c'est le nom que nous avions donné à la sage Angloise,
pen-

penfa à me faire avoir raifon de ma Tante. Depuis l'indigne action qu'elle avoit faite elle ignoroit abfolument où j'étois, elle n'avoit eu garde de faire des perquifitions. Venife eft grand, j'étois logée tout à l'extrémité. Je ne fortiois que les Fêtes & les Dimanches pour aller à la premiere melfe dans un Couvent voifin. Notre Superieure donc, bien inftruite, alla la trouver; elle lui dit que j'étois en fureté, que la Providence m'avoit fauvée du lieu infame où elle avoit voulu me prostituer, qu'on avoit en main toutes les preuves de cet horrible marché; que j'étois refoluë à faire éclater la chofe & à la pouffer jufqu'où elle pourroit aller, à moins qu'elle ne me rendît mon bien; que du refte, elle-même qui lui parloit, facriferoit jufqu'à vingt ou trente mille Francs pour me faire avoir la juftice qui m'étoit due. Ces

M

pa-

paroles, prononcées d'un ton ferme & d'une air d'autorité, frapperent cette malheureuse femme. Après bien des contestations nous en tirames quatre mille Francs. Nous les mimes avec ce que nous avions. Je parle de la sorte, car les sommes considerables que mes deux amies avoient apportées étoient communes entre nous. Il étoit réglé que le tout appartien-droit à la derniere survivante. Cet Argent n'étoit pas oisif, on le fai-soit valoir par le commerce; nos Broderies donnant accès dans les meilleures Maisons de Venise à notre Hôteffe, notre Superieure se servoit de cette occasion pour lui faire vendre des Toiles & des dentelles fines. De maniere qu'en trois ou quatre ans nous nous sommes vuës plus de soixante & dix mille Livres, que nous avons apportées ici.

Le tems s'écouloit insensible-
ment

ment sans que nous vissions jour à exécuter notre grand projet & à finir nos inquiétudes. Notre tre plaisir le plus vif étoit de savoir de tems en tems des nouvelles du Comte de Bonneval. Nous n'ignorames pas qu'il avoit été fait Bacha , qu'on avoit pour lui à la Porte beaucoup de considération, qu'on lui avoit donné un Gouvernement, mais fort éloigné de Constantinople & dans une espèce de Pais perdu. Les Révolutions qui arriverent en ce tems là , nous firent trembler, jusqu'à ce que nous apprimes qu'il étoit de retour & qu'il étoit chargé de dresser les Turcs à faire la Guerre à la manière des François & des Allemands. Ce retour & son silence me désoloient en particulier : il m'a promis de me donner de ses nouvelles quand il seroit assuré de sa situation , disois-je à mes Amies , il m'a donc oubliée,

M 2 quel-

quelque Turque ou quelque Ara-
be l'occupe intièrement. Elles me
consoloient de leur mieux, mais
presque sans pouvoir y réussir.

Ces Nouvelles si ardemment
souhaitées, si longtems attenduës,
arriverent enfin. La Lettre pa-
roissoit peu pressante; mais qu'el-
le disoit de choses dans les cir-
constances! Ces mots sur tout,
Que ne puis-je en dire autant à mon
Angloise & à mon Allemande, nous
causerent une joye infinie. Notre
départ fut resolu sur le champ.
Nous convinmes que j'écrirois,
mais que je ne parlerois qu'à
moi sans dire un seul mot de mes
Amies. Je ne puis comprendre
comment ma reponse n'est arrivée
qu'après nous, car elle avoit été
sûrement remise à l'Agent Turc.
Il nous falut plus d'un mois pour
nous préparer à notre embarque-
ment. L'Affaire étoit difficile. Tout
Venise, l'Inquisition sur tout, s'y
se-

feroit opposée pour peu que notre dessein eut été soupçonné. Sans l'habileté de notre Supérieure nous n'y aurions jamais réüssi. Il nous étoit dû en beaucoup d'endroits , il nous falloit des Lettres de change. Elle pourvut à tout.

La grande difficulté étoit par rapport à notre Hôtesse. Nous supposâmes un vœu à Notre Dame de Lorette, & pour écarter tout soupçon, nous lui payâmes un quartier d'avance, comme nous avons coutume de le faire. Par bonheur nous avons peu de meubles, nous n'avions que notre linge & nos habits. Nos paquets furent portés la nuit chez un Marchand que l'Agent Turc nous avoit indiqué. Pour nous, nous nous embarquâmes sur un Vaisseau Anglois vers le soir, d'où nous passâmes la nuit dans un Vaisseau Turc, qui devoit nous rendre en

droiture à Constantinople. Le Capitaine avoit ses ordres de l'Agent, il nous reçut bien, il eut même la politesse de nous ceder sa chambre & de se contenter d'un petit cabinet qui étoit à côté. Nous avions des Lettres pour differens Gouverneurs, au cas que le mauvais tems nous obligêât de relâcher dans leurs Ports.

Il faudroit une autre plume que la mienne pour représenter la satisfaction que nous eumes de nous voir au commencement d'une route dont le terme devoit être si délicieux pour nous. Ces deux Dames me parurent d'un caractère cent fois plus aimable, notre Superieure sur tout s'abandonna plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors à sa gayeté & à sa vivacité naturelle, il ne m'est pas possible de rapporter tout ce qu'elle nous dit d'amusant. L'ennui ne nous approcha point pendant notre voyage,

ge , & sans quelques tempêtes que nous assuiames, il auroit été parfaitement heureux. Nous relâchames dans un petit Port de l'Isle de Crete. Nos Lettres de recommandation nous furent d'un grand usage, le Commandant nous reçut des mieux, il nous logea dans l'appartement de ses femmes, & sans notre extrême impatience d'arriver, nous n'eussions eu aucun sujet de nous ennuyer. Enfin nous gagnames Constantinople. Le Capitaine nous mena chez lui. Nous lui déclarames notre dessein, ses attentions redoublerent. Quelque empressement que nous eussions il nous retint deux jours, que nous passames presque tous entiers à dormir, car à la fin de notre route nous avions toujours eu un gros tems, qui nous avoit empêché de prendre aucun repos. Il nous fournit les commodités nécessaire-

res pour nous rendre ici.

Je dois ajouter à cette Relation , qu'on m'a forcée de faire malgré mon peu de talent, que nous avons trouvé tout ce que nous avions espéré, que nous sommes parfaitement contentes, & que le Comte de Bonneval est aussi aimable étant Turc, qu'il l'étoit lorsqu'il étoit Chrétien. Il faut pourtant avouer que ses trois autres femmes nous ont d'abord causé quelque jalousie; mais outre qu'elles sont fort raisonnables, notre amour est plutôt une Amitié pleine de tendresse qu'une passion.

Je reprends ici le reste de mes Memoires. J'aurois fort souhaité qu'elles eussent voulu les continuer. Mais aucune d'elles n'a voulu s'en charger. Revenu de la surprise & des premiers mouvemens de joye que m'avoit causé leur arrivée, mon premier soin fut

fut d'entrer dans leurs vuës & de
repondre autant qu'il me feroit
possible à la générosité de leur
attachement , qui, du moins que
je sache , n'a point encore eu
d'exemple. Je les épousai toutes
trois. Je déclarai par un Acte
authentique , qu'elles étoient li-
bres , qu'elles m'avoient apporté
soixante & douze mille Francs
qu'elles devoient reprendre sur le
plus clair des biens que je laisse-
rois ; qu'outre cette somme , el-
les prendroient sur ces mêmes
biens chacune la somme de cin-
quante mille livres , avec la con-
dition , qu'en cas de mort la part
de l'une grossiroit celle des au-
tres ; & qu'enfin le tout, soit de
ce qu'elles avoient apporté soit de
ce que je leur donnois, apparten-
droit à la dernière survivante.
Cet Acte demeura secret entre
nous quatre, & la Turque & les

Perfanes n'en eurent aucune connoissance.

On fut à Constantinople l'arrivée des trois Chrétiennes, c'est ainsi qu'on parloit. Ce fut pendant longtems l'entretien de toute la Ville, on ne se laissoit point d'admirer leur courage, leur constance & leur fidélité. Tous mes Amis m'en firent compliment. Le Grand Seigneur même eut la bonté de m'en parler, & voulut savoir toutes leurs Avantures. J'en fis un Ecrit abbrege. Sa Hauteſſe le lut avec plaisir, & voulut qu'il fût lu dans son Serrail, d'où il se répandit dans toute la Ville & même dans tout l'Empire. Je mis à profit la curiosité du Grand Seigneur, j'obtins des Lettres patentes qui confirmoient ce que j'avois fait en leur faveur; de son propre mouvement il y fit ajouter qu'après ma mort elles jouïroient leur

leur vie durant, du château qu'il m'avoit donné, sous sa protection particulière, à moins qu'elles n'aimassent mieux retourner parmi les Chrétiens, ce qu'elles pourroient faire avec toute sorte de liberté & de sûreté, tant pour leurs personnes, leurs Esclaves, que pour leurs effets, avec défense à quiconque de les inquiéter le moins du monde, sous peine d'encourir l'indignation de la Sublime Porte.

Leur fortune, leur liberté ainsi assurée, je mis l'ordre dans mon Serrail & dans le reste de ma Maison. Du consentement & à la priere non seulement de l'Allemande & de la Marseilloise, mais aussi de la Turque & des deux Persanes, je déclarai l'Angloise ma première Epouse. Elle a près de quarante ans, à peine en paroît-elle trente, & n'a rien perdu des agrémens de sa jeunesse.

C'est

C'est sur elle que je me repose du soin de tout mon Domestique, malgré la coutume du Pays, qui ne permet pas qu'on voye aucune des femmes de son maitre; c'est à elle qu'on rend compte de tout ce qui regarde la dépense. Je ne puis assez me louer de ses soins & de son intelligence, tout est dans l'ordre, dans la propreté, dans l'abondance, dans la magnificence même quand il le faut, & il m'en coute sans comparaison moins qu'auparavant. Ce qui ne m'est jamais arrivé de ma vie, je me vois beaucoup d'Argent comptant.

Pour qu'elle puisse parler à ceux qui exécutent ses ordres, j'ay fait faire dans sa chambre une fenêtre qui donne sur une grande salle. C'est où elle donne ses audiences. Pour la forme, deux Esclaves Turcs sont toujours au bout de la salle tandis qu'on lui parle. Cette fenêtre sert encore à

à un autre Usage. De tems en tems un Missionnaire vient y dire la Messe. Je m'expose beaucoup , mais je n'ai pu leur refuser cette satisfaction. Le secret à été gardé jusqu'à présent & j'espère qu'il continuera de l'être.

La paix est dans mon Serrail ; c'est peut-être le seul de l'Empire Ottoman où elle soit. Il n'y a ni jalousie , ni intrigues , ni tracasserie ; mes six femmes sont parfaitement unies , leurs Esclaves les imitent. Pour moi je les aime , ou je paroïs les aimer également. Les trois Chrétiennes sont les premières à m'exhorter de marquer de l'amitié aux autres , & même plus qu'à elles. Le traitement est parfaitement égal , pour les habits , les meubles & les autres choses que des femmes peuvent souhaiter. L'esprit du travail s'y est mis. L'Angloise & ses Compagnes y ont introduit une espèce de

de regle. Elles travaillent ensemble dans une grande falle , le profit du travail est commun, & sert à leurs menus plaisirs. Quand le tems est beau elles se promènent dans les jardins , elles vont prendre le frais sur la plateforme qui est au dessus de leur appartement , elles jouent à mille petits jeux innocens ; de tems en tems elles se donnent des fêtes, elles font des Concerts. Tout le jour on les entend rire & chanter. Elles dînent ensemble. L'Angloise , qui connoit leurs goûts particuliers, a soin qu'elles soient satisfaites. En un mot, elles sont si contentes, que depuis trois ans aucune n'a été malade.

Je ne les vois que le soir , nous soupons ensemble à la Françoisé, la Turque & les Persanes s'y sont aisément accoutumées. Après le Souper elles chantent, elles dansent, elles jouent des instrumens, quel-

quelques fois même, elles me donnent la Comedie. C'est l'Angloise qui les a mises dans ce goût. Elle a fait même quelques Pièces qui je crois plairoient par tout ailleurs. Une entre autres, où ses Aventures & celles de ses deux Compagnes sont décrites avec tout l'art & tout l'agrément possible. Je les vois tour à tour, plutôt par amitié que par passion; à mon âge on n'en a plus guères. L'Angloise a mon estime & toute ma confiance. La reconnoissance m'attache à l'Allemande. J'ay une vraie tendresse pour la Marseilloise; l'état dont je l'ai délivrée, la manière dont elle s'est donnée à moi, me la rendent extrêmement chère. La Turquie, les Persanes, auroient toutes mes affections, si les trois autres n'étoient pas venues les partager.

Si l'amour & l'aisance pouvoient rendre un homme heureux,
je

je le ferois affurement ; mais tel est mon destin, qu'il faut que je me chagrine moi-même ou que d'autres me tourmentent. Sans parler de quelques inquiétudes, dont on devinera aisément la cause, & sur quoi je ne m'étourdis qu'avec peine, j'avois un déplaisir sensible de me voir dans l'inaction, où je sentoient qu'on ne me retenoit que par jalousie & par défiance. Je continuoient à exercer les Troupes, qui restoient tour à tour à la garde du Sultan, car le petit nombre que j'avois façonné avoit si bien fait à la dernière Bataille contre les Perses, que malgré les oppositions dont j'ay parlé, Sa Hauteffe m'avoit ordonné de reprendre mes Exercices. Mais qu'étoit-ce que cette occupation en comparaison de celle dont je m'étois flatté ? J'étois d'autant plus mortifié, que tout ce que je savois de la Guerre de Perse me persuadoit qu'il

qu'il y auroit eu pour moi beaucoup de gloire à acquérir & qu'elle m'auroit peu coûté. Thamas Couli-khan, qui avoit fait rompre la Paix qu'on étoit sur le point de conclure, s'étoit rendu maître de l'Armée des Perfes, & bientôt après de la Couronne. C'est un Avanturier qu'on ne connoit point, il n'est ni Grec, ni Turc, ni Persan. On pretend qu'il a été Esclave Chretien, & que de fort bonne heure il a embrassé la Loi du grand Prophete.

Quel qu'il soit, il a du merite; du plus bas rang on ne parvient point au premier, comme il a fait, sans une grande habileté. Autant que j'ay pu comprendre par le recit de plusieurs Officiers que j'ay entretenus, sa Capacité pour la Guerre est médiocre. Il doit ses Victoires à quelques Officiers, qui des Moscovites ont passé à son service; ils ont un peu façonné sa

Cavalerie, & c'est ce qui l'a rendu superieur. D'ailleurs les Généraux Turcs se sont conduits aussi mal qu'on le puisse. Se confiant apparemment dans le grand nombre de leurs Troupes, ils ont cherché étourdiment leur Ennemi, l'ont attaqué en tumulte & en confusion, sans aucune précaution, ni attention, sans aucune connoissance du terrain. On aura sans doute regardé en Europe comme une fable ce qu'on y aura dit du Stratageme des Perses, qui avoient miné un Terrain sur lequel en paroissant fuir ils avoient attiré l'Avant-garde des Turcs. Le Fait est vrai, non que ce Terrain fût miné de manière à faire sauter toute l'Avant-garde, comme les Moscovites l'auront apparemment écrit, mais deux ou trois mines qui jouèrent en differens endroits causerent une telle surprise & une si grande épouvante à nos gens, que
les

les Perses revenant sur leurs pas les culbuterent sans peine sur les autres Troupes qui les suivoient de trop près & dans un fort grand désordre. Par malheur ils avoient derriere eux des défilés, c'est ce qui fit leur grande perte. Tous à la fois voulurent s'y jeter, ils s'y entassèrent & y furent égorgés comme des troupeaux de Moutons.

Le Grand Seigneur m'avoit fait l'honneur de me consulter sur la maniere dont on devoit se conduire en cette Guerre, je lui avois repondu, qu'il falloit le faire avec moins de bravoure, & plus de précaution que ses Troupes n'en avoient d'ordinaire. Ma reponse lui paroissant obscure, je l'avois ainsi développée. Couli-khan est un Avanturier, qui dans la situation où il est, ne doit chercher qu'à périr ou à vaincre. La victoire seule peut l'affermir sur le Trône

qu'il vient d'usurper. S'il est vaincu, la mort le delivrera des supplices qu'il a mérités. Ainsi il a un intérêt très pressant de chercher à se battre & de faire une Guerre offensive. Votre Hauteſſe au contraire n'a pas besoin d'une victoire. Elle ne doit donc pas risquer un Combat. L'attention de ses Généraux doit être de l'éviter, de toujours se bien retrancher, de se placer de manière que leur Ennemi ne puisse faire d'Entreprise considérable. Par là ils le fatigueront, & donneront le tems au Parti du Sophi de se reconnoître.

Il approuva mes réflexions. Je ne sai point quel usage il en fit; mais il ne seroit pas étonnant qu'il eût donné des ordres, & qu'ils n'eussent pas été suivies. Car la Subordination est si mal gardée, que souvent les Janissaires forcent mal à propos leurs Généraux à combattre. Si du moins ils soutenoient

noient cette licence par leur bravoure, mais dans l'occasion même dont je parle, ils furent les premiers à fuir, il n'y eut qu'un Corps d'environ deux mille hommes que j'avois exercé les années précédentes, qui se fit honneur. Il se forma en Bataillon carré. La Cavalerie Persane ne put l'entamer, il se retira en bon ordre.

L'exercice des Troupes qui avoit recommencé, les plaintes du Sultan de la Défaite de ses Troupes, ce qu'il dit de la manière dont il auroit fallu s'y prendre, excita de nouveau la jalousie de ceux qui aspiroient aux premières places, & qui craignoient que je n'en remplisse quelqu'une. Sans m'attaquer directement ils tâcherent de me rendre suspect. Ils repandirent dans le Serrail que je n'étois pas sincèrement Musulman, qu'on me voyoit rarement aux Mosquées, que je ne me conformois point aux

Usages de la Nation; qu'une de mes femmes avoit l'intendance de toute ma maison, que mes gens lui parloient, qu'ils étoient presque tous Chrétiens ou Franks; que ma demeure hors de Constantinople paroissoit affectée & pouvoit cacher de mauvais desseins. Le Chef des Eunuques noirs, qui ne m'aime pas sans que je puisse savoir pourquoi, rapporta ces discours à Sa Hauteſſe & voulut les appuier. A peine fut-il écouté.

Le Grand Muphti, qui s'intéressoit toujours pour moi, connut cette cabale & me découvrit tout ce qu'il en avoit appris. Le Sultan est content de vous, me dit-il. Sans vouloir approfondir si vous êtes sincèrement Turc ou si vous ne l'êtes pas, il est persuadé que vous lui serez toujours fidele, & que vous lui êtes sincèrement attaché. Ainsi vous n'avez rien à craindre. Je vous conseille cependant

dant de retrancher autant que vous le pourrez ce qui peut donner lieu à ces sortes de discours. Il me vient une idée, continua-t-il. C'est un Usage assez commun parmi nous, que les personnes de Consideration aient avec eux un Derviche: si vous en preniez un? Mais je ne prétens point vous gêner. Je crois pourtant que cette précaution que vous prendriez, feroit plaisir au Sultan.

Je reçus bien ces conseils, mais les discours ridicules qui y avoient donné lieu, me mortifièrent sensiblement. Mon caractère qui est fier, est d'aller contre le torrent. Si je m'étois cru j'aurois laissé parler & n'aurois rien changé à ma conduite. Je communiquai mes peines à ma première Epouse & à ses deux Amies. A force de prières, de remontrances, de larmes même elles me déterminèrent à suivre une partie des con-

seils qu'on m'avoit donné. Je renvoyai plusieurs Esclaves Chrétiens, je pris des Turcs en leur place, insensiblement je fréquentai les Mosquées & je m'y montrai une fois chaque semaine. Je pris aussi un Derviche : je me transportai dans un Monastère, avec un ordre du Grand Muphti au Supérieur de me laisser celui de ses Religieux que je voudrois. J'en choisis un d'environ quarante cinq ans. Il étoit grand & bienfait, à sa Phisionomie il paroissoit avoir de la sagesse & de la douceur. Il fut aussi aise que mon choix fût tombé sur lui qu'un Moine Chrétien l'est quand on le tire de son Monastere pour être Aumonier d'Armée ou de quelque Ambassadeur.

Je n'ignorois pas que c'étoit un espion que je prenois chez moi, je fus même à n'en pouvoir douter, qu'il s'étoit en-
ga-

gagé de rendre compte au chef des Ennuques noirs de tout ce qui s'y passeroit. J'avois pris des mesures pour que son engagement fût inutile. Le Missionnaire ne parut plus. Je fis entendre à mes amis de Constantinople, qu'il n'étoit pas à propos qu'ils vinssent souvent me voir. Du reste je traitai bien ce Moine. Il mangeoit à ma table, je crus les premiers jours qu'il ne se rassasieroit jamais. Je le logeai proprement, & tous les mois je lui faisois donner dix écus. Son occupation étoit d'assembler une fois par jour mes Esclaves Turcs & de les faire hurler pendant une demie heure. Il me suivoit quand j'allois à la Mosquée. Le reste du tems, il dormoit, mangeoit, se promenoit. Il ne fut que six mois chez moi, j'en fus délivré par une Avanture des plus plaisantes.

Ce Moine, comme dit Marot

du Frere Thibaut, ce Moine féjourné, gros & gras, n'avoit point du tout le don de continence. On remarqua bien vîte que la vuë d'une femme faisoit sur lui de vives impressions, il les regardoit d'une œil dévorant. Libre d'aller dans les Villages voisins, ayant quelque Argent à donner, il y fit plusieurs conquêtes. Jeunes, vieilles, laides, belles, tout lui fut d'abord indifferant pour appaiser sa premiere faim ; il ne fortoit guères d'une Maison qu'il n'eût réussi dans son dessein.

Il devint dans la suite plus délicat, il lui fallut des morceaux choisis. Il en chercha dans mon Serrail. Par le moyen d'une vieille Turque qui y entroit quelques fois pour faire les plus gros ouvrages, il fut le nom & le Pays des six Esclaves Mahometanes qui y étoient. Le hazard voulut qu'une d'elles fût de sa connois-

naissance. Il le lui fit dire, & lui écrivit même un Billet fort tendre, qu'on trouva depuis dans la chambre de cette fille. „ Depuis „ que je fais que vous êtes si près „ de moi, je n'ai pas un moment „ de repos. Mon cœur est une „ fournaise ardente, mes soupis „ sont des flammes qui me consument, il faut que je meure „ bientôt ou que je vous voye. „ Vous avez plus de liberté que „ dans les autres Serrails, cherchez, imaginez le moyen de me „ sauver la vie, j'y travaillerai de „ mon côté. Si l'Amour vous „ anime comme moi nous réussirons infailliblement. Nos constellations, qui nous ont rapproché sans que nous le fussions, ne sont pas assez cruelles pour l'avoir fait sans vouloir nous favoriser. Dites vos sentimens à celle qui vous rendra ce Billet. „ Que ma qualité de Derviche ne „ vous

„ vous rebute point, je n'en suis
„ que plus amoureux & plus pro-
„ pre à vous contenter. Je ne le
„ suis que par ce que je vous ai
„ perdu, je cesse de l'être dès
„ que je vous retrouve “.

Ce Billet supposoit qu'il s'é-
toient aimés. L'Esclave répon-
dit cependant, qu'elle étoit tran-
quille, que sa situation étoit heu-
reuse, que sa maitresse avoit pour
elle mille bontés ; qu'elle conseil-
loit au Derviche de persévé-
rer dans le saint Etat qu'il avoit em-
brassé, qu'il falloit faire de ne-
cessité vertu ; qu'après tout il y
alloit de leur vie à l'un & à l'au-
rois, que quelque liberté qu'elle
eût il lui étoit impossible de faire
ce qu'on souhaitoit ; qu'elle étoit
encore jeune, que les suites d'une
entrevuë étoient à craindre, que
quand même il pourroit l'enlever,
n'ayant rien ils ne trouveroient
nulle part d'azyle assuré.

Cet-

Cette reponse irrita les desirs du Derviche. La vieille Turquie fut si bien endoctriner l'Esclave qu'elle promit de faire ce qu'elle pourroit. Une femme Turquie & la chasteté sont presque incompatibles. Outre que le climat la rend encore plus sensible qu'une autre, dès son enfance on lui persuade qu'elle n'est faite que pour le plaisir & qu'il n'y a point pour elle de Paradis à attendre, à moins qu'elle ne soit aimée de quelque bon Musulman. Celle-ci m'avoüa, quand on l'eut surprise, que c'étoit là sur tout le motif qui l'avoit déterminée à céder aux instances du Derviche.

La difficulté étoit de parvenir à se voir. Il n'étoit pas possible d'escalader les murailles du jardin, elles étoient presque aussi hautes que le Bâtiment, elles naissoient de ses deux côtés, il n'avoit aucune vuë sur la campagne.

ne. De plus, toutes les nuits on lâchoit dans la basse-cour deux Dogues d'Epire, qui sont les deux plus furieux animaux que j'aye vu, le Bacha de ce Canton m'en avoit fait présent. A force de chercher & d'examiner, l'Esclave trouva une petite cave au charbon dans laquelle il y avoit un soupirail qui donnoit sur la campagne, dont le bâtiment étoit séparé par un fossé assez large & fort profond. Elle fit part au Derviche de sa découverte. Il examina le terrain & résolut de tenter l'aventure.

Un jour que j'étois allé à Constantinople, sur les dix à neuf heures du soir, il se déshabilla, passa le fossé à la nage. Le soupirail étoit assez large, mais il s'étrécissoit insensiblement. Il y mit d'abord les bras & la tête, l'Esclave le tira de son mieux; mais plus elle le tira plus elle l'engagea,

gagea , de sorte qu'il ne put ni avancer ni reculer. En revenant de Constantinople je passai sur le bord du fossé. Au clair de la lune je vis quelque chose de blanc & de rond. Au mouvement des jambes qui trainoient & se débattoient dans l'eau, je reconnus ce que c'étoit. Je fis chercher, on trouva des habits, & nous reconnûmes que c'étoit ceux de notre Derviche. Je laissai un de mes gens pour voir ce qu'il deviendrait. Dès que je fus arrivé j'entrai dans mon Serrail. Je me fis suivre de toutes mes femmes & de toutes leurs Esclaves. Après avoir bien cherché nous trouvâmes cette cave au soupirail, de laquelle paroissoit la tête du Derviche. L'Esclave, plus morte que vive, tomba en foiblesse; on eut toutes les peines du monde à la faire revenir.

Le Moine surpris , ne se dé-
con-

concerta point , il me dit qu'il avoit aimé cette fille, & que l'ayant fu si proche de lui il avoit cru devoir tout risquer pour lui marquer son amour. Il ajouta, que la faute étoit entière de son côté, que ce n'étoit qu'à ses instances & à ses importunités que cette fille avoit cédé, & qu'il mourroit content pouvu qu'il fût qu'il ne lui arriveroit rien de fâcheux. Ces sentimens me plurent: on le retira du soupirail, je le renvoiai avec quelque argent, après lui avoir fait signer qu'il méritoit la mort pour avoir violé mon Serail & la sainteté de sa profession. Si je m'étois cru je lui aurois donné cette Esclave; mais mon Angloise me représenta que cette indulgence feroit très mal prise, & que les Turcs ne manqueroient pas d'en faire une preuve du mépris qu'ils me soupçonnoient d'avoir pour leur Religion & pour leurs Usages. C'é-

C'étoit à mon Epouse Turque que cette fille appartenoit. Elle étoit dans une colére épouvantable, elle vouloit absolument qu'elle mourût & qu'elle fût livrée au Cadi. Nous l'appaisâmes, & nous l'engageâmes à lui pardonner. Comme, du moins à ce qu'elle nous avoit dit, c'étoit l'envie d'entrer dans le Paradis de Mahomet qui l'avoit portée à consentir à l'amour de ce Moine, mes trois femmes d'Europe en eurent pitié, elles l'instruisirent, & du consentement de sa maitresse elle se fit Chrétienne. Cette Histoire ridicule fut suë à Constantinople avec ses grotesques circonstances. En mon particulier, outre qu'elle me délivra de l'espèce de servitude où le grand Muphti m'avoit conseillé de me mettre, ni lui ni personne n'ôsa me parler d'en reprendre un autre, plusieurs Bachas même se des-

O firent

furent de ceux qu'ils avoient. Les Derviches, outrés de ce scandale, le chercherent par tout pour le faire punir. S'il étoit tombé entre leurs mains il eut été empalé vif. Ils le chercherent inutilement, il se sauva en Perse.

Delivrés de cette Espion nous reprimes notre train ordinaire, le Missionnaire revint comme auparavant. Peu à peu les soupçons qu'on avoit conçus contre moi s'effacèrent, je n'en entendis plus parler, sur tout depuis que Sa Hauteſſe eut imposé silence à un Bacha qui vouloit les ranimer: *Je suis sur de lui, dit ce Prince, tous les conseils qu'il a donnés sont bons, & je regrette fort de ne les avoir pas suivis ; on me fera plaisir de ne m'en plus parler que pour m'en dire du bien.* Ces paroles, dites d'abord à l'oreille & devenues ensuite publiques, repandirent sur moi un rayon de Faveur qui me ren-

rendit respectable & même redoutable. Il ne manquoit à ma satisfaction que d'être employé comme je le fouhaitois. La paix & l'ordre étoient dans ma Maison. Mes six femmes & leur suite ne me coûtoient pas plus que ne dépense à Paris une seule femme qui jouë & se met à avoir des Galands.

Tout victorieux qu'étoit Couli-khan , il sentit qu'à la longue il ne pourroit résister à la puissance du Sultan , qu'une Bataille perdue causeroit infailliblement sa perte. Il pensa à s'allier au Grand Mogol , la seule Puissance Mahometane qui fût à portée d'inquiéter les Turcs. Ses propositions furent reçues avec hauteur : on lui répondit durement qu'on ne vouloit point la guerre , que si on la faisoit , ce seroit contre lui , pour le précipiter du Trône qu'il avoit indignement usurpé ; qu'on

ne doutoit pas que Dieu, après avoir éprouvé la soumission & la patience de ses fideles Musulmans, ne se laissât enfin fléchir aux prieres de son grand Prophete, & ne les favorisât autant qu'il les avoit humiliés.

Rebuté de ce côté-là, il s'adressa à la Cour de Vienne. On eut souhaité d'entrer dans ses projets, mais on étoit si embarrassé à se défendre contre l'Espagne, la France & la Savoye, qu'on n'avoit garde de s'attirer de nouvelles affaires. Il en étoit de même de la Pologne; divisée en deux Factions elle se déchiroit elle-même, comme elle a coutume de faire depuis que je me connois. Ce que ces Puissances n'ôsoient ou ne pouvoient faire, les Moscovites à leur sollicitation l'entreprirent. Tout d'un coup, sans déclaration de Guerre, ils se jetterent sur Asoph, la

la prirent & mirent à feu & à sang les Provinces voisines. Ce procédé irrita extrêmement le Grand Seigneur & tout le Divan, il fut résolu qu'on s'en vangeroit, & qu'on ne quitteroit point les Armes qu'on n'eût obtenu une réparation éclatante de ces injustes Agresseurs.

Rien ne pouvoit être plus favorable à mes desirs que cette nouvelle Guerre, mes Amis & moi ne doutâmes point que je n'y fusse employé. En effet le Grand Seigneur me nomma pour commander un Corps de quinze ou vingt mille hommes. Cet ordre me fut apporté en grande Cérémonie par un Chiaoux. Je partis sur le champ pour aller remercier Sa Hauteffe. Je n'eus Audience que le lendemain; car lorsque j'arrivai, ce Monarque s'étoit déjà retiré dans l'appartement de ses femmes, & c'est une Loi

inviolable qu'on ne le trouble point dans ses plaisirs, de crainte disent les Turcs, qu'on n'empêche la naissance de quelque Successeur du Grand Prophete. Je ne perdis rien pour avoir attendu, je fus reçu aussi bien qu'un Sujet puisse l'être. Le Grand Monarque eut la bonté de me dire, qu'il étoit charmé d'avoir pu rendre justice à mon zèle & à mon devoüement pour sa gloire ; que je savois les raisons qui l'avoient empêché de le faire plutôt, qu'il esperoit que je me conduirois si bien & avec tant de sagesse qu'il ne seroit plus gêné par rapport aux desseins qu'il avoit sur moi. Il me questionna fort sur les Moscovites. Je repondis, qu'excepté peut-être les Chinois, c'étoient les plus mauvaises Troupes du monde ; qu'avec trente mille bons hommes & bien disciplinés, je repon-

dois

dois sur ma tête de les battre, fussent-ils cent mille; qu'à Pultawa les Suedois n'avoient été défaits que parce qu'ils manquoient de vivres & de munitions de Guerre, & que même ils ne l'eussent pas été sans l'accident qui leur fit croire que leur Roi avoit été tué. Mais, me dit-il, depuis qu'ils ont attiré chez eux des Officiers François & Allemands, ne se font-ils pas agueris? J'allois repliquer lors qu'on vint annoncer le Grand Muphti & le Grand Vifir.

Presque au sortir de l'Audience, je me vis investi d'une foule d'Officiers, grands & petits, qui me complimenterent sur ma promotion & me témoignèrent les derniers empressements de servir sous moi. Je vis les suites de cette joye & de ces marques d'estime. Je leur repondis que je leur étois fort obligé de leurs senti-

mens , mais que je les priois de faire reflexion que ce n'étoit ni à moi ni à eux à faire la destination des Troupes, que je les estimois toutes , & que je serois content quelles que fussent celles qu'on me donneroit ; qu'ils devoient l'être , quelque Chef qu'on leur donnât & dans quelque endroit qu'on les fit servir. Mes remontrances ne rallentirent point leur ardeur, & sans voir qu'ils me nuiroient ils sollicitèrent & employèrent leurs amis pour être de mon Armée.

C'est la regle en Turquie, dès qu'on est nommé pour commander une Armée , on entre au Divan , non dans celui qui est secret , où n'assiste que le Grand Muphti, le Grand Visir, le Serasfier & le Caimacan , mais dans celui qui est proprement le Conseil , & où l'on regle le nombre de Troupes & la maniere de les
em-

employer. Je fus appelé au premier , qui se tint après ma promotion. Il y fut question de ce qu'on feroit pour reparer les pertes qu'on avoit faites en Perse & quelle espèce de Guerre on y feroit, si elle seroit offensive ou deffensive. Tous ceux qui parlerent avant moi , à la reserve du Grand Visir, qui n'a pas l'ame des plus martiales , opinerent à pousser la Guerre avec toute la vigueur & la vivacité possible. Ils parlerent fort de la gloire de l'Empire Ottoman & de la Sublime & Invincible Porte; qu'il n'étoit point d'efforts qu'on ne dût faire pour retablir sa reputation jusqu'alors sans tâche ; que tout bon Musulman devoit se faire un plaisir & un devoir de repandre son sang pour une Cause si belle & si juste ; qu'il y auroit de la honte à ne pas aller d'abord chercher un Ennemi que le hazard & son bon-

O 5 heur

heur seul avoit rendu Victorieux. L'Aga des Janissaires dit, qu'il n'étoit pas honteux de perdre une Bataille; mais de paroître la craindre en évitant l'Ennemi. Le Sultan & le Grand Visir, qui souhaitoient de m'entendre parler, abbrégerent ces discours le plus qu'il leur fut possible. Mon tour vint. Comme c'étoit la première fois que je paroissais au Divan, je m'étois préparé avec soin, afin de soutenir le peu de bonne opinion qu'on avoit de moi. Mon Avis fut conçu en ces termes.

„ J'admire & ne puis assez
„ louer la valeur héroïque des
„ illustres Guerriers qui viennent
„ de parler, & je serois de leur
„ sentiment sans les considéra-
„ tions puissantes que je vais ex-
„ poser, les soumettant aux su-
„ blimes lumieres qui sortent du
„ Trone où est assis le Successeur
„ du Grand Prophete. La Guer-
„ re

„ re est un Art, qui demande
„ encore plus d'habileté & de sa-
„ gesse que de bravoure dans ceux
„ qui la conduisent. Chaque pas
„ qu'on y fait est hazardeux, &
„ peut devenir funeste s'il n'est pas
„ fait dans les regles & avec cir-
„ conspection. Une Bataille est
„ une action décisive, qu'on ne
„ doit chercher que dans un vrai
„ besoin & après avoir pris tou-
„ tes les précautions possibles
„ pour s'en assurer les succès. On
„ ne doit jamais la risquer dans le
„ commencement d'une Cam-
„ pagne, sur tout si on a affaire à
„ un Ennemi que son caractère
„ ou la situation de ses affaires
„ rendent incapable de faire la
„ Guerre avec methode. C'est
„ le but qu'on doit avoir dans une
„ Guerre, qui en doit regler les
„ operations ; elles sont toujours
„ glorieuses dès qu'elles repon-
„ dent à ce but. Une Bataille é-
„ vitée

„ vitée avec sagesse n'a jamais eu
„ de suites fâcheuses: de florif-
„ sants Empires ont été renversés
„ ou ébranlés par une Bataillerif-
„ quée mal à propos. Il est cepen-
„ dant des occasions où il faut
„ courir ce grand risque , c'est
„ quand il y a une alternative aussi
„ fâcheuse que la perte de la Ba-
„ taille qu'on hazarde. Si l'En-
„ nemi passe cette Riviere , s'il
„ prend cette Place , il aura sur
„ moi des avantages infinis, il fera
„ l'un ou l'autre si je ne m'y op-
„ pose. Si je suis battu il le fera
„ avec plus de facilité, si je le
„ bats ses projets sont renversés.
„ Dans ces circonstances le bon-
„ sens & les regles de la Guerre
„ veulent qu'on risque; hors de
„ là ils le defendent absolument.
„ Plus un Ennemi a besoin d'une
„ Victoire pour se tirer des embar-
„ ras où il est , moins il faut lui
„ donner d'occasion de la rem-
„ por-

„ porter. C'est un faux honneur &
„ une vraie imprudence que d'ac-
„ cepter les defis qu'il fait alors,
„ & de les regarder comme des
„ insultes qu'il soit honteux de
„ supporter.

„ Il est aisé de faire l'application
„ de ces principes au cas present.
„ Couli-khan paroît avoir; plus
„ d'impétuosité dans sa maniere
„ de faire la Guerre, que de vraie
„ habileté. Le pretexte dont il
„ s'est servi pour empêcher la
„ Paix & pour se mettre à la pla-
„ ce de son Maitre, a été le peu
„ de vigueur avec laquelle il pré-
„ tendoit que ce Prince faisoit
„ agir ses Troupes. Il leur a pro-
„ mis des Victoires, elles l'ont
„ suivi. Si en temporisant & en
„ se tenant sur la defensive, on
„ l'avoit empêché de tenir les
„ promesses qu'il leur avoit faites,
„ elles l'auroient abandonné, du
„ moins le parti du Sophi se feroit
„ for-

„ fortifié & la Sublime Porte pour
„ défaire ses Ennemis n'auroit eu
„ qu'à appuier le Parti qu'elle au-
„ roit jugé à propos. Le Sophi,
„ Couli-khan auroient imploré à
„ l'envi sa puissante protection.
„ Ce Revolté a fait ce qu'il de-
„ voit faire, il a risqué le tout
„ pour le tout. Si les vrais Croians
„ avoient été moins braves &
„ qu'ils l'eussent laissé se consumer
„ en vains efforts, peut-être n'en-
„ tendroit-on plus parler de lui.
„ L'avis du plus petit Sujet de
„ Sa Hauteſſe est donc, que cette
„ année on commence la Cam-
„ pagne en Perse par se tenir sur
„ la défensive, d'autant plus que
„ par les malheurs précédens la
„ plûpart sont nouvellement le-
„ vées. Pour cette Défensive il
„ faut choisir un bon Camp, où
„ l'on ait la commodité des Vi-
„ vres. Ce n'est point assez que le
„ Camp soit bon naturellement,
„ il

„ il faut le fortifier & le retran-
„ cher par de profonds fossés ,
„ garnis de parapets & de redans ,
„ le tout défendu par une nom-
„ breuse Artillerie. On exercera
„ les Troupes dans ce Camp , on
„ les aguerrira en les envoyant en
„ parti le plus souvent qu'il sera
„ possible. On y attendra l'Enne-
„ mi, on le laissera s'approcher ,
„ & on aura apparemment le
„ plaisir de le voir se retirer sans
„ rien ôser entreprendre. Le
„ Camp doit être choisi maniere
„ qu'il couvre nos Frontieres &
„ qu'on puisse pénétrer chez les
„ Perses si l'on en trouve l'oc-
„ casion. Pour se poster ainsi
„ avantageusement , il est de la
„ derniere importance d'entrer
„ en Campagne avant l'Ennemi.
„ Quelques bravades , quelques
„ feintes qu'il fasse , on se tien-
„ dra dans son poste , jusqu'à ce
„ qu'on puisse en prendre un
„ au-

„ autre sans donner lieu à aucun
 „ Engagement. Cette attention
 „ à éviter le combat n'empêche-
 „ ra point qu'on ne fasse des dé-
 „ tachemens pour pénétrer dans
 „ le Pais ennemi , pour s'oppo-
 „ ser à ceux qu'il pourroit faire
 „ pour pénétrer dans le notre,
 „ pour l'inquiéter, pour le gêner
 „ par rapport à ses Convois. Par
 „ ces manœuvres , on le fatigue-
 „ ra, l'ardeur de ses Troupes di-
 „ minuera , & peut-être qu'on
 „ trouvera qu'elque occasion de
 „ le combattre à son avanta-
 „ ge “.

Malgré la jalousie de plusieurs
 de ceux qui étoient au Conseil,
 l'approbation du Sultan & du
 Grand Vifir les détermina à être
 de mon avis. Tout le Divan s'y
 rangea , on donna les ordres
 en conséquence. Cette nouvelle
 maniere de faire la Guerre dé-
 concerta Couli-khan. Il ne fit
 rien

rien pendant toute la Campagne, le Parti du Sophi se fortifia, à la fin même ce Rebelle reçut un échec confiderable, il fut contraint de faire des propositions de Paix.

Dans un autre Conseil, on examina comment on agiroit contre les Moscovites. Il fut réglé qu'avec le Corps que je commanderois, je les inquiéteroïs d'un côté, tandis que les Tartares les attaqueroient d'un autre. L'empressement que les Troupes firent paroître à servir sous moi, fut cause que ma destination n'eut point de lieu. On nomma les Troupes qui devoient composer mon Armée, on en exclut toutes celles qui avoient souhaité d'en être, on choisit des Milices de différentes Nations. Elles ne s'assemblerent même pas, il ne se trouva ni Vivres, ni Equipages; sous divers pretextes on les envoya ailleurs.

leurs. Ainsi je fus General sans Armée. Les seuls Tartares agirent contre les Moscovites , pillerent deux de leurs Provinces, y mirent tout à feu & à sang & enleverent plus soixante mille esclaves.

Il est inutile que je dise combien ces intrigues me chagrinerent. Je fis tous mes efforts pour les déconcerter , ils furent inutiles. Si j'aimois plus l'argent que la gloire je m'en serois aisément consolé : on avoit augmenté mes appointemens , on m'avoit assigné une somme considerable pour me mettre en Equipage ; j'en fus aussi exactement payé que si j'avois servi en effet. Je fis pourtant un tour sur les Frontières ; j'assemblai les Milices qui y étoient. Ces mouvemens, & peut-être un peu ma présence, repandirent la consternation chez l'Ennemi , & il est certain que si j'avois

vois eu l'Armée qu'on m'avoit destinée j'aurois pu reprendre Afoph. Je fis camper ces Milices, je leur appris à fortifier un Camp. Un Corps de Moscovites beaucoup plus fort, se forma dans ces Cantons; ils mirent toujours le Borysthene entre eux & nous & n'osèrent nous approcher de plus de dix lieues. Ma course ne fut que de quatre mois, j'en rendis compte au Grand Seigneur & pris occasion de me plaindre de ce que les intrigues de mes Ennemis empêchoient toujours l'effet de ses bontés. Il m'assura que rien ne l'empêcheroit de me les continuer, mais que dans les circonstances présentes on n'avoit pu faire autrement; que la Guerre des Perses meritoit toute l'attention & épuisoit toutes les forces & toutes les finances. *Continuez, ajouta-t-il, à dresser mes Troupes, ne vous rebutez point, il*

faut qu'un Etranger ait plus de patience qu'un autre, nous aurons bientôt occasion de vous employer comme vous le souhaitez, & sans que personne y trouve à redire.

On m'avoit donné si souvent de ces fortes d'affurances que je n'y comptai pas beaucoup, je me mis au dessus de mon chagrin, & mes Ennemis n'eurent pas le plaisir d'en voir la moindre marque. C'est à mon âge, qui a un peu amorti ma vivacité, & à la sagesse des conseils de mon Angloise que je suis redevable de ma moderation; je lui confie toutes mes peines & je trouve toujours auprès d'elle de quoi les adoucir. Regardez, me dit-elle, votre situation du bon côté; que vous manque t-il pour être heureux? La paix, l'abondance, les plaisirs regnent dans votre maison, vous êtes venu ici dépouillé de

de tout & vous voilà avec des établissemens confiderables, vous avez l'estime & la protection de votre Maitre. Pourquoi vous inquiéter si fort de ce qu'il ne vous met pas en état de lui rendre de grands services? Tout l'Empire est persuadé de votre capacité & ne vous estime pas moins quoi qu'on vous tienne dans l'inaction. Avez-vous pu croire que vous n'éprouveriez point ici les effets de l'envie & de la jalousie comme vous les avez éprouvés ailleurs? Comptez-vous donc pour rien les chagrins & les inquiétudes que nous causeroient les dangers à quoi nous saurions que votre valeur vous exposeroit plus qu'un autre? Jouissez de la vie; croyez-moi. N'est-il pas tems que vous deveniez un peu Philosophe, & que content d'avoir le zèle & la reconnoissance que vous devez à

votre Bienfacteur , vous ne vous fassiez pas un tourment de ce qu'il ne vous met pas en état de les lui témoigner efficacement ?

Nous avons aussi quelquefois parlé de Religion , car tout déterminé que je puisse être , je ne laisse pas de tems en tems de me trouver fort inquiet. Elle n'a presque point voulu entrer en matière avec moi à cet égard , parce que ce qu'elle pourroit me dire ne me changeroit apparemment pas & ne serviroit qu'à me rendre plus coupable. „ C'est à vous à
„ voir , me dit-elle , quelles ont
„ été vos raisons & quel degré
„ de force elles ont sur votre
„ esprit. Je ne pense pas que
„ Dieu fasse un crime de la persuasion , quelque mal fondée
„ qu'elle puisse être ; mais il
„ faut que cette persuasion soit
„ réelle. Après tout , ajouta-elle ,
„ j'es-

„ j'espere que Dieu aura égard à
„ vos vertus morales & que vous
„ mourrez Chrétien “.

Voici donc la vie que je mène.
Je suis mieux dans mes affaires
que je n'ay jamais été ; quoi que
j'aye soixante & quatre ans , je
jouïs d'une santé parfaite. Deux
ou trois fois la semaine je me
rends à Constantinople pour l'ex-
ercice des Troupes. Ces jours-
là je fais ma cour au Sultan & à
ses principaux Officiers. Tous les
mois je dine une fois chez le
Grand Muphti. Le reste du tems
je le passe dans ma retraite , je
me promene, je vais à la chasse.
J'ay presque toujours du monde
jusqu'au soir , car c'est une Loi
que personne ne couche chez moi.
Le soir je me retire dans mon
Serrail, où je puis dire que je
trouve la plus aimable Compag-
nie du monde. Que tout cela
feroit doux s'il ne falloit point

mourir! *Achilles est bien mort*, disoit Ulysse à Therfite, *pourquoi ne mourrois-tu pas?* Nous ferons comme tant d'autres. Je ne laisserai point d'Enfans, du moins il n'y a point d'apparence, & ma famille n'aura point le chagrin d'avoir des Parents Turcs. Elle doit se consoler de celui que je lui ai causé. Je vis ici avec honneur comme j'ay fait par tout ailleurs, & je puis dire que le nom de Bonneval y est plus connu & plus respecté qu'il ne l'est par tout ailleurs. Je consens qu'on regarde ce que j'ay fait, comme une folie; je ne dirai point ce que j'en pense moi-même, si je la désapprouve si je me la pardonne; mais elle est faite, je la soutiendrai jusqu'au bout. Je finirois ces Memoires; mais les grandes esperances que je viens de concevoir me flattent trop pour que je n'en parle pas.

La

La Trêve de l'Empire Ottoman avec celui d'Allemagne est prête de finir. L'Empereur Chrétien a fait proposer de la renouveler. Ces propositions ont été accompagnées de quelques reproches, qui ont paru ici avoir quelque air de menaces. Les Divans ordinaires & extraordinaires se sont assemblés, il y a été résolu d'une voix unanime qu'on répondroit sur le même ton. Le Visir a fait venir le Ministre de la Cour de Vienne, & lui a dit publiquement, qu'il pouvoit mander à son Maître que jamais la Sublime Porte n'avoit mérité ni ne mériteroit qu'on lui reprochât d'avoir manqué le moins du monde à ses Traités, que du reste il étoit le maître de choisir la Paix ou la Guerre, qu'il étoit indifférent à Sa Hauteſſe qu'il prît l'un ou l'autre parti. Sur de nouvelles propositions, on a répété la même

me reponse , & on a ajouté qu'on ne doutoit pas que si les Chrétiens ne vouloient pas la Guerre, ils ne restituassent la Transylvanie à son legitime Souverain & ne retablissent les Hongrois dans leurs Libertés, Droits, Coutumes & Priviléges. On negocie encore; mais comme on est instruit ici que la Cour de Vienne cherche de l'appui de tous côtés, qu'elle s'est étroitement alliée avec la Russie & la Pologne, qu'elle a renouvelé ses Traités avec la Republique de Venise, que c'est pour avoir la liberté d'employer toutes ses Forces qu'elle s'accommode avec la France & avec l'Espagne, nous nous preparons fortement à la Guerre.

On est d'accord avec Coulikhan, on le reconnoit pour Roi des Perses, on se rend mutuellement de part & d'autre ce qu'on s'est

s'est pris , on a tout sujet d'espérer qu'il s'unira avec nous & qu'il attaquera les Moscovites. Les Tartares ont ordre de se tenir prêts à tout événement , & ils seront plus que suffisants pour tenir tête à la Pologne , épuisée par ses Divisions & bien plus encore par le séjour des Russiens. Toute la Transylvanie est en mouvement. Les Hongrois , qui espèrent toujours au rétablissement de l'ancienne forme de leur Gouvernement , n'attendent qu'une occasion favorable pour se déclarer. Le Prince Ragotski est déjà ici. Je l'ai vu plusieurs fois. Nous concertons ensemble les moyens de déterminer la Porte à cette Guerre , que nous souhaitons tous deux également , lui pour le rétablissement de sa Maison & moi pour me vanger , non de l'Empereur & des Chrétiens , que je
ne

ne haïs point , mais du Conseil Aulique , qui m'a indignement sacrifié à la part que Prié a fait à ses principaux Membres , du pillage de Pays-Bas. C'est ce qui m'anime. Je m'imagine déjà me voir à la tête d'un Corps considerable de Turcs , faire sentir aux Allemands que le Comte de Bonneval méritoit ou qu'on lui fit Grace ou qu'on le mît hors d'état de nuire. Cette idée me rajeunit , il me semble que j'ay la même vigueur & la même vivacité que j'avois à Malplaquet, il y a vingt cinq ou vingt six ans, lorsqu'à la tête de l'Infanterie Allemande j'enfonçai le centre des François & fis fuir devant moi les Gardes Françoises.

Comme on fait que je suis venu à dessein, que c'est pour se servir de moi en pareille occasion qu'on m'a reçu avec distinction , qu'on m'a comblé de biens, & qu'on est
af-

assuré après la démarche que j'ay faite de prendre le Turban, que je ne me reconcilierai jamais, le Sultan m'a déjà donné parole qu'en cas de Guerre je commanderai sous le Grand Visir, ou qu'on me mettra seul à la tête d'un Corps de trente à quarante mille hommes. Cette Parole m'a été donnée en plein Divan. Elle a été généralement applaudie, & je ne sache pas que personne pense à en empêcher l'exécution. On m'a donné ordre en même tems de dresser des Memoires tant generaux que particuliers. On peut bien juger que je n'ai jamais obéi si volontiers. On a été si content de deux de ces Memoires, qu'ils ont été rendus publics par ordre de Sa Hauteffe. Je vais les transcrire, j'espere qu'ils prouveront de plus en plus combien on a eu tort de me pousser & de me mépriser comme on a fait.

R A I-

RAISONS QUI DOIVENT ENGA-
GER LA SUBLIME PORTE A
FAIRE LA GUERRE A L'EM-
PEREUR D'ALLEMAGNE.

„ **L**A Maison d'Autriche, dont
 „ la puissance & les pro-
 „ jets ont si longtems inquiété
 „ le reste de l'Europe, est sur
 „ son déclin. Charles Six n'a
 „ point d'Héritier, & quoiqu'en
 „ âge encore d'en avoir si l'Im-
 „ peratrice venoit à mourir, il
 „ prend les mêmes Arrangemens
 „ que s'il étoit sûr qu'il n'en
 „ aura jamais. Ces Arrangemens
 „ divisent toute l'Allemagne, &
 „ quelques mesures qu'on pren-
 „ ne pour les faire approuver
 „ & pour en assurer l'exécution,
 „ il est impossible qu'on y réus-
 „ sisse.

„ Selon le Projet, le Duc de
 „ Lorraine, qui a épousé l'Ainée
 „ des

„ des Filles de l'Empereur Char-
„ les Six, doit lui succeder &
„ avoir tout ce qu'on appelle les
„ Pais Héréditaires, c'est-à-dire,
„ l'Autriche, avec les Provinces
„ voisines, les Royaumes de
„ Hongrie, de Boheme, la Prin-
„ cipauté de Transylvanie, la
„ Flandre même, & ce qu'on
„ appelloit autrefois les Pays-Bas
„ Espagnols.

„ Les Princes Allemands qui
„ pourroient prétendre à l'Empi-
„ re, ne voient cette destination
„ qu'à regret, ceux qui ont
„ épousé les filles du feu Empe-
„ reur Joseph, ou qui épouse-
„ ront celles qui restent à Char-
„ les Six, n'en font & n'en fe-
„ ront pas plus content. On tâ-
„ che de les gagner ou de les
„ mettre hors d'état de s'y op-
„ poser. C'est dans cette vuë
„ que la Cour de Vienne a tra-
„ vaillé si puissamment à rendre
„ la

„ la Couronne de Pologne Hé-
„ réditaire dans la Maison de
„ Saxe. Pour engager la Fran-
„ ce & l'Espagne à soutenir la
„ Pragmatique Sanction, c'est-à-
„ dire , la disposition que l'Em-
„ pereur Charles Six a faite de
„ ses Etats, on a cédé à un des
„ Princes d'Espagne les Royau-
„ mes de Napels & de Sicile, on
„ a donné au Duc de Savoie une
„ bonne partie du Milanez sous
„ le titre de Royaume de Lom-
„ bardie, on cède la Lorraine au
„ Roi Stanislas à condition qu'a-
„ près sa mort elle fera réunie à
„ perpétuité à la France. Ces
„ Princes, ces Etats profitent du
„ besoin qu'on a d'eux, ils pren-
„ nent ce qu'on leur donne,
„ bien entendu que dans la sui-
„ te ils suivront le parti qui con-
„ viendra le mieux à leurs inte-
„ rêts.

„ Les divers Princes ; Villes,
„ Etats,

„ Etats, Communautés, qui for-
„ ment le Corps Germanique,
„ ne se sont jamais prêtés qu'à
„ regret à l'aggrandissement de
„ la Maison d'Autriche, ils ne
„ l'ont fait que parce que ceux
„ qui les conduisoient s'étoient
„ laissés gagner aux promesses de
„ cette puissante Maison, aux
„ graces & aux bienfaits qu'elle
„ étoit en état de leur accorder.
„ Aujourd'hui qu'elle est sur le
„ point de s'éteindre, il ne se
„ peut faire que son credit ne soit
„ diminué: chacun jette les yeux
„ ailleurs & cherche un nouvel
„ appui. On en a vu une preu-
„ ve sensible dans la Guerre
„ que la France & l'Espag-
„ ne ont fait à l'Empereur
„ Charles six. Quelques efforts
„ qu'il ait fait, quelques ressorts
„ qu'il ait mis en œuvre, il n'a
„ pu faire declarer que c'étoit
„ une Guerre d'Empire, on ne

Q

„ l'a

„ l'a assisté que foiblement , il a
„ été dans la nécessité de fai-
„ re venir à son secours trente
„ ou quarante mille Moscovites ,
„ & enfin , de crainte de pis , il a
„ été forcé de s'accommoder &
„ de sacrifier une partie de ses
„ Etats.

„ Le Corps Germanique pré-
„ tend avoir perdu beaucoup de
„ ses Droits & de ses Privilèges ,
„ il n'est pas possible qu'il ne
„ pense à profiter de ces circon-
„ stances pour s'y rétablir. Cela
„ supposé , ils verront sans beau-
„ coup de peine le nouveau Mai-
„ tre qu'on leur destine , affoibli
„ & mis hors d'état de s'y op-
„ poser par la perte de la Hon-
„ grie & de la Transylvanie , &
„ l'on ne peut pas douter que les
„ Princes ses Concurrents ne
„ soient dans les mêmes dispo-
„ sitions.

„ Les autres Puissances Chre-
„ tiennes

„ tiennes n'y prendront pas non
„ plus grand intérêt. La Hol-
„ lande, l'Angleterre, la Fran-
„ ces, l'Espagne, n'en ont aucun
„ que ces Etats reviennent à leurs
„ anciens Maitres & que la for-
„ me primitive de leur Gouver-
„ nement y soit retablie ou qu'ils
„ restent comme ils sont à pre-
„ sent. Pour les Polonois, irri-
„ tés contre les Moscovites & les
„ Allemans, qui ont également
„ contribué à leur donner un Roi
„ que la plûpart ne vouloient pas,
„ à cause du danger prochain où
„ ils sont de voir devenir leur
„ Couronne héréditaire, ils n'en-
„ treront point dans cette Que-
„ relle, ou ils ne la soutiendront
„ que foiblement.

„ Il n'y aura donc que le Pape,
„ le Grand Muphti des Chré-
„ tiens, qui s'intéressera pour
„ les Allemans & pour les Veni-
„ tiens, qui se joindront appa-

„ remment à eux. Mais que fe-
„ ra-t-il ? il écrira des Lettres,
„ il exhortera. On le laissera
„ dire, chacun s'excusera. En-
„ fin, tout au plus il tirera de ses
„ thresors trois ou quatre cent
„ mille Francs, qu'il partagera
„ entre l'Empereur & les Veni-
„ tiens.

„ Il n'est pas même tout à fait
„ sûr que ces Republiquains se
„ se déclarent contre la Sublime
„ Porte, ils sont par rapport à la
„ Maison d'Autriche dans les
„ mêmes dispositions que les au-
„ tres Puissances. Si Sa Haute-
„ se, du haut de son invincible
„ Trône, vouloit leur donner
„ quelque assurance qu'elle ne
„ tirera point contre eux son
„ glaive redoutable, il y a toute
„ apparence qu'ils se tiendroient
„ en repos & se donneroient bien
„ de garde d'attirer sur eux sa co-
„ lere & son indignation. S'ils per-
„ se-

„ sévèrent dans leur Alliance
„ avec les Allemands & les Mos-
„ covites , l'Empire Ottoman
„ n'est-il pas en état de mépriser
„ tous leurs efforts ? que peut-il
„ craindre des Moscovites tant
„ de fois battus & humiliés, sur
„ tout si les Perses sensibles à
„ à leurs vrais intérêts se déclarent
„ contre eux ou menacent
„ seulement de le faire ? Les Ve-
„ nitiens embarrasseront peut-être
„ un peu davantage. Leur Ma-
„ rine est sur un bon pied, ils
„ ont grand nombre de Vaif-
„ seaux ; les Princes Chrétiens
„ leur en fourniront quelques
„ uns. Mais qu'est-ce que leurs
„ Flottes en comparaison de cel-
„ les que la Sublime Porte est en
„ état d'armer ?

„ Ainsi le sort de la Guerre sera
„ dans la Hongrie, toutes les
„ apparences sont qu'elle y sera
„ heureuse. Les Armées nom-

„ breuses & aguerries qu'on y
 „ employera en assurent le succès,
 „ & doivent y déterminer. Depuis
 „ plusieurs Siècles, il ne s'est
 „ point trouvé de circonstances
 „ si favorables. Si on les laisse
 „ échaper, peut-être ne revien-
 „ dront-elles jamais. Daigne le
 „ grand Prophete inspirer à tous
 „ ses fideles Croians des senti-
 „ mens conformes au zèle qu'ils
 „ ont pour sa gloire “.

Ce Memoire, comme je l'ai déjà dit, fut rendu public. Il fit de grandes impressions. Tout le monde souhaite la Guerre. Je sai de bonne part, qu'il a déplu à la Cour de Vienne : je ne m'en étonne pas, car il est vrai, & met dans tout son jour sa foiblesse. Elle sera bien plus choquée de celui que j'ay dressé sur la maniere de faire la Guerre en Hongrie. J'y entre dans le plus grand détail, & je re-

repondrois sur ma tête que s'il est suivi, la Transylvanie & la Hongrie changeront de Maître. Il n'a été communiqué qu'au Divan ; je ne laisserai pas de le transcrire tel que je l'ay présenté.

MEMOIRE PARTICULIER SUR LA
MANIERE D'ASSURER LE SUCCE'S
DES ARMES OTTOMANES CON-
TRE LES ALLEMANDS.

„ I. Il faut continuer d'exercer
„ les Troupes de Sa Hauteffe
„ selon la methode des Chré-
„ tiens. Elle est bonne, on l'a
„ déjà éprouvée contre les Per-
„ ses. On peut dire qu'elle est
„ nécessaire, & que sans elle la
„ bravoure naturelle des Musul-
„ mans ne peut guéres servir
„ qu'à les faire périr en plus
„ grand nombre, & il est bien
„ certain que la Valeur joints en-
Q 4 „ sem-

„ semble doivent l'emporter sur
„ le seul courage. On doit ren-
„ dre justice même à ses Enne-
„ mis, les Allemands sont de
„ bonnes Troupes, ils ont du
„ cœur & se battent bien, mais
„ leur bonté consiste sur tout
„ dans leur exacte discipline &
„ dans le soin continuel que
„ leurs Officiers prennent de les
„ exercer. Les Musulmans, plus
„ agiles, du moins aussi braves
„ naturellement, les surpasseront
„ infailliblement si on continue
„ de les dresser.

„ II. Ces soins ne doivent pas
„ se donner seulement à l'Infan-
„ terie, mais aussi à la Cavalerie,
„ si utile dans les Batailles qui se
„ donnent en plaine. Les hom-
„ mes, les chevaux, doivent
„ être également accoutumés au
„ feu. L'épée qui perce & qui
„ tranche est la meilleure, à par-
„ ler en général, parce qu'elle
„ est

„ est à deux usages. Les Pisto-
„ lets doivent être aisés à manier ,
„ d'autant plus qu'il n'est pas né-
„ cessaire qu'ils portent fort loin.
„ Le mousquet est de peu d'usa-
„ ge pour la Cavalerie , il l'em-
„ barraße quelques fois plus qu'il
„ ne lui sert ; mais comme les
„ Allemans en ont , il est à pro-
„ pos de les conserver. Les cui-
„ rasses donnent à une Troupe
„ un air formidable. Cette ar-
„ mure cependant embarrasse fort
„ celui qui la porte , sur tout
„ pendant les grandes chaleurs.
„ Je n'ai jamais vu que les cui-
„ rassiers de l'Empereur des Al-
„ lemans , aient fait de grands
„ exploits. Je sai qu'on a vou-
„ lu donner des cuirasses à la Ca-
„ valerie Françoisse , qu'on en a
„ effectivement donné à quelques
„ Regimens , & que la première
„ chose qu'ils ont faite quand il a
„ fallu se battre a été de s'en dé-

„ barrasser. Les chevaux d'une
„ Troupe , autant qu'il est possi-
„ ble doivent être égaux ; les meil-
„ leurs sont, les plus forts & les
„ plus durs à la fatigue , il n'est
„ point du tout necessaire qu'ils
„ soient fins ni extrêmement vifs.
„ Ces animaux ne s'animent quel-
„ ques fois que trop par l'odeur
„ de la poudre, par le bruit des
„ instrumens de Guerre & les
„ cris des combattans.

„ III. Il n'est pas possible que
„ les Troupes soient exercées
„ comme elles doivent l'être ,
„ qu'on ne les divise en differents
„ Corps mediocres. Une Trou-
„ pe d'Infanterie qui forme qua-
„ tre Bataillons , un Corps de
„ Cavalerie dont on peut faire
„ quatre Escadrons , sont aussi
„ nombreux qu'il le faut. S'ils
„ l'étoient d'avantage ils embar-
„ rasseroient leurs Commandans
„ particuliers, s'ils l'étoient beau-
„ coup

„ coup moins, ils ne se soutien-
„ droient point assez dans l'occa-
„ sion; pour bien faire, ces Corps
„ doivent être comme une peti-
„ te Armée. Ils le sont chez les
„ Chrétiens, le Colonel en est
„ comme le General, il a sous lui
„ un Etat Major qui a inspection
„ sur les Capitaines & les autres
„ Officiers particuliers de chaque
„ Compagnie. Par-là chacun de
„ ces Corps a sa reputation par-
„ ticulière, dont il est extrême-
„ ment jaloux. Chacun s'effor-
„ ce à l'envy de se distinguer des
„ autres, & c'est souvent à ces
„ efforts & à l'émulation qui ani-
„ me à les faire, qu'on doit le
„ gain d'une Bataille. A Hoch-
„ stet, un Regiment François
„ appelé le Regiment de Navar-
„ re, voyant ses Officiers dispo-
„ sés à se rendre prisonniers de
„ Guerre, les vieux Soldats pri-
„ rent les drapeaux, les déchi-
„ rè-

„ rèrent , les enterrèrent. Du
„ moins , dirent-ils, il ne sera ja-
„ mais dit que Navarre ait rendu
„ ses Drapeaux. Le Regiment
„ de Piémont porte la manche
„ doublée de Noir en signe de
„ Dueil de ce qu'autres fois il a
„ eu le malheur de perdre les
„ siens. Ces exemples doivent
„ faire voir combien il est avanta-
„ geux pour inspirer de l'émula-
„ tion aux Troupes , qu'elles
„ soient en plusieurs Corps mé-
„ diocres , dont chacun ait une
„ reputation à se faire ou à soute-
„ nir. De plus cette division
„ rend une Armée plus aisée à
„ manier à son General , & ce
„ qui est encore plus important,
„ elle multiplie les Officiers ,
„ dont le nombre ne peut être
„ trop grand , sur tout quand ils
„ sont biens choisis & qu'on réussit
„ à attacher à ce titre l'honneur
„ & la bravoure.

„ III.

„ III. Ces Corps particuliers ,
„ qu'on appelle ailleurs Regi-
„ mens, doivent encore être sub-
„ divisés en Compagnies ; c'est
„ assez de cent hommes pour
„ une Compagnie d'Infanterie,
„ & cinquante chevaux suffisent
„ pour une Compagnie de Cava-
„ lerie. Dans ces petites Troupes
„ on y met l'émulation en choi-
„ sissant les soldats les plus bra-
„ ves & les plus sages pour en
„ composer les premiers rangs.
„ Pour augmenter cette émula-
„ tion on ajoute une bagatelle à
„ la Paye. L'émulation est l'ame
„ des Armées, on ne peut avoir
„ trop de soin de l'exciter , &
„ s'il est possible de la rendre
„ générale. Le moyen le plus
„ sûr pour y réussir, c'est que
„ chacun soit persuadé qu'en fai-
„ sant son devoir d'une maniere
„ distinguée, il sera avancé &
„ récompensé, au lieu que s'il
„ man-

„ manque de courage il fera pu-
„ ni. C'est au General à s'appli-
„ quer à connoître le merite &
„ les belles actions des principaux
„ Officiers, c'est à ceux-ci à sa-
„ voir comment se comportent
„ les Commandans de chaque
„ Regiment, ils doivent rendre
„ compte de leurs Capitaines,
„ & chaque Capitaine doit re-
„ marquer ce qui se passe dans sa
„ Troupe. C'est par cette me-
„ thode que le plus habile Mi-
„ nistre pour la Guerre qui ait
„ été en France, étoit venu à
„ bout de former des Armées in-
„ vincibles, qui du moins ont
„ toujours été Victorieuses pen-
„ dant sa vie & même après sa
„ mort, tandis qu'on a suivi ses
„ Maximes.

„ V. De ces Corps particuliers
„ on en forme de plus nombreux,
„ à qui on donne un Comman-
„ dant particulier. Ces Corps
„ chez

„ chez les Chrétiens sont ordi-
„ nairement de six Bataillons
„ pour l'Infanterie , & de dix ou
„ douze Escadrons pour la Cava-
„ lerie. Si on est joint plusieurs
„ ensemble on les fait comman-
„ der par un Officier d'un grade
„ superieur. Ces commandemens
„ ainsi multipliés , donnent lieu
„ à ceux qui ont du genie de fai-
„ re connoître leurs talens & de
„ se préparer au commandement
„ general.

„ VI. On doit avoir une extrê-
„ me attention pour que les sol-
„ dats soient bien commodément
„ armés, & même habillés. La
„ Bayonnette au bout du fusil est
„ une arme excellente, on ne
„ peut trop en multiplier l'usage,
„ elle rend même l'épée presque
„ inutile, qui ne sert plus que
„ d'un vain ornement au soldat,
„ de sorte qu'une seconde Bayo-
„ nette au lieu de l'Epée ne se-
„ roit

„ roit pas mal établie. L'habit
„ du soldat doit être le moins
„ gênant & le moins embarrass-
„ fant qui se peut. De tous les
„ Princes Chrétiens c'est le Roi
„ de Prusse qui habille le mieux
„ ses Troupes. Leur habit est
„ court & ferré, il en a retran-
„ ché les plis, les grandes man-
„ ches, qui ne font que charger.
„ C'est assez en effet que l'habit
„ d'un soldat le défende des in-
„ jures de l'air ; ses armes, son
„ air libre & degagé doivent être
„ son unique ornement. Il ne
„ faut pourtant pas negliger ce
„ qui rehausse sa mine & la rend
„ plus guerriere.

„ VII. Le service de l'Artille-
„ rie étant aussi important qu'il
„ l'est, merite une grande atten-
„ tion. L'Empire Ottoman étant
„ d'une si grande étendue, doit
„ avoir sur toutes ses Frontieres
„ des Fonderies & des Magazins.

Des

„ Des Commissaires exacts & in-
„ telligents doivent veiller sur
„ les ouvriers , pour que le ca-
„ non , les mortiers, la poudre,
„ soient aussi bons qu'ils peuvent
„ l'être. Il faut des Canoniers &
„ des Bombardiers. L'exercice
„ seul peut les rendre habiles.
„ Cet exercice coûte à la vérité,
„ mais le fruit qu'on en retire
„ l'emporte infiniment sur la dé-
„ pense. Dans ces exercices, qui
„ doivent être fréquents , il con-
„ vient de proposer des prix pour
„ ceux qui se distingueront par
„ leur adresse. Une Bombe bien
„ mesurée sur un magasin à pou-
„ dre, abrège beaucoup le Sie-
„ ge d'une Ville & le fait réussir.
„ Ce-ci peut s'appliquer à l'usage
„ de toutes les armes à feu. Des
„ soldats exercés à tirer juste,
„ font bien un autre ravage parmi
„ leurs ennemis que ceux qui ti-
„ rent au hazard. Il faut du

R

„ moins

„ moins les accoutumer à tirer à
„ moitié de la hauteur ordinaire
„ d'un homme & s'il se peut à
„ coucher quelqu'un en joué.
„ L'Infanterie qui à affaire à de
„ la Cavalerie , doit plutôt en
„ vouloir aux chevaux qu'aux
„ hommes , c'est ce qu'on appel-
„ le en France *tirer à la botte*. La
„ raison est , qu'un Cavalier dé-
„ monté est inutile , & qu'un
„ cheval donne bien plus de prise
„ qu'un homme & que même
„ il coute davantage à rempla-
„ cer.

„ VIII. Les travaux sont fré-
„ quens dans les Armées , ils en
„ font souvent le Salut , c'est par
„ leur moyen qu'on assure un
„ Camp ; qu'on defend les pas-
„ sages qui y pourroient condui-
„ re. On peut y emploier les
„ Troupes. Quand on le fait &
„ que les travaux sont longs &
„ pénibles , il faut augmenter leur
„ paye

„ paye & leur procurer d'ailleurs
„ quelques douceurs & quelques
„ rafraichissemens. Les habitans
„ de la campagne, accoutumés à
„ remuer la terre, font l'ouvrage
„ meilleur & plus promptement;
„ en les bien payant en les traitant
„ avec douceur on n'en manque
„ point. L'essentiel est que ces
„ travaux soient bien conduits ,
„ pour cela il faut des Ingenieurs.
„ Ces hommes si utiles doivent
„ être distingués , la distinction
„ & les recompenses attachées à
„ cette profession , qui demande
„ de l'esprit & de l'étude , en-
„ gageront à s'y appliquer & for-
„ meront de bons sujets.

„ IX. Une Armée ne peut
„ être sans malades, ni sans bles-
„ sés, il faut donc des Medecins
„ & des Chirurgiens. S'ils ne
„ sont pas habiles , s'ils manquent
„ d'expérience , si leurs remedes
„ ne sont pas bons , ils font périr

„ une infinité d'hommes. Dans les
„ Armées Chrétiennes il y a un
„ Hôpital. Les Medecins , les
„ Chirurgiens , sont les plus ha-
„ biles qu'on peut trouver. On
„ a grand soin que les remedes
„ soient aussi bons qu'ils peuvent
„ être. Le General veille axac-
„ tement pour qu'ils fassent leur
„ devoir. Quand on fait qu'il
„ doit y avoir une Bataille , on
„ fait venir des grandes Villes la
„ plûpart des Chirurgiens.

„ X. Pour que le service se
„ fasse regulièrement & que les
„ Officiers soient en droit de fai-
„ re garder une exacte discipline,
„ il faut que le soldat soit exacte-
„ ment payé , que les vivres ne
„ lui manquent point. La faim
„ est son plus terrible ennemi ; si
„ elle le tourmente, son courage
„ & sa docilité se perdent. C'est
„ un Proverbe que *Ventre affamé*
„ *n'a point d'Oreilles*. Ainsi la
„ gran-

„ grande attention du General
„ doit être de veiller exactement
„ sur ceux qui entreprennent
„ la fourniture des vivres , non
„ seulement pour qu'ils ne man-
„ quent pas , mais aussi pour
„ qu'ils ayent la qualité qu'ils
„ doivent avoir , & de mesurer
„ tellement ses marches & ses
„ mouvemens , de maniere que
„ le transport en soit toujours sûr
„ & commode. Je me suis trou-
„ vé dans une Armée qui par la
„ témérité de ses Generaux fut
„ près de cinq mois dans un dan-
„ ger continuel de manquer de
„ tout & de perir de misère.
„ Rien n'est plus triste qu'une pa-
„ reille situation.

„ XI. C'est un avantage infini
„ que d'avoir pour soi les peuples
„ d'un País où l'on fait la Guerre.
„ On est assuré des vivres , on
„ est instruit des mouvemens &
„ des desseins de l'Ennemi , les

„ Partis qu'on envoie en cam-
„ pagne sont bien moins exposés,
„ ils trouvent des azyles & mê-
„ me du secours. Rien n'est
„ plus facile à la Sublime Porte
„ que de se procurer ce grand
„ avantage. Les Transylvains,
„ les Hongrois ont les yeux atta-
„ chés sur Elle, c'est d'Elle uni-
„ quement qu'ils attendent le re-
„ tablissement de leurs Droits &
„ de leurs Privileges. Si notre
„ invincible Maitre du haut de
„ son Trône inébranlable daig-
„ noit dans sa grande bonté assu-
„ rer ces Peuples que ce n'est que
„ pour leur délivrance qu'il prend
„ les armes, on les verroit ac-
„ courrir en foule pour se ran-
„ ger sous nos étendars; ils fe-
„ roient la Guerre conjointe-
„ ment avec nous. Cette ardeur
„ ne feroit qu'augmenter & de-
„ viendrait bientôt universelle,
„ si les Generaux contenoient
„ leurs

„ leurs Troupes & defendoient
„ absolument le pillage , si on
„ traitoit ces Peuples avec bon-
„ té , qu'on leur payât exacte-
„ ment le prix des denrées qu'ils
„ apporteroient au Camp , qu'on
„ ne les inquiétat en aucune ma-
„ niere sur leur Religion , qu'on
„ rétablit les habitans de chaque
„ Ville qu'on prendroit dans la
„ possession de leurs Priviléges.
„ Ces promesses , sur tout leur
„ exécution , sont dignes du plus
„ puissant & du plus vertueux
„ Monarque de l'Univers & lui
„ donneroient le plaisir & la gloi-
„ re d'affoiblir son Ennemi , de
„ l'éloigner de ses Frontieres &
„ de rendre des Peuples heu-
„ reux.

„ XII. Il n'est guéres possible
„ aux Allemands d'avoir en Hon-
„ grie plus de quatre-vingt mille
„ hommes. Sa Hauteffe , sans
„ se mettre hors d'état de résis-

„ ter aux Moscovites & à ses au-
„ tres Ennemis , peut facilement
„ y envoyer cent cinquante mil-
„ le. La grande Armée feroit
„ de cent mille , les cinquante
„ mille autres se partageroient en
„ deux ou trois Corps. Que pour-
„ roient faire les Allemands , sur
„ tout si les Peuples se déclai-
„ roient contre eux ?

„ XIII. Le capital de cette
„ Guerre est d'entrer de bonne
„ heure en Campagne. Il nous
„ est aisé de prévenir nos Enne-
„ mis ; leur Armée n'étant qu'un
„ composé de divers Contin-
„ gens que fournissent les Vil-
„ les & les Princes d'Allemagne,
„ ne se forme que tard ; j'ay vu
„ plus d'une fois y arriver des
„ Troupes lorsqu'on étoit sur le
„ point de prendre des quartiers
„ d'Hyver , & cette lenteur est
„ d'autant plus grande que ces
„ Villes & ces Princes s'interes-
sent

„ sent moins à la Guerre qui se
„ fait. Unique & Souverain Mai-
„ tre de ses Etats , Sa Hauteſſe
„ n'a qu'à parler pour être obéie,
„ ſes Armées ſ'aſſembleront auffi-
„ tôt qu'Elle le jugera à propos.
„ Elles pourront faire quelque
„ conquête conſiderable avant
„ que les Allemands ſoient en état
„ de ſ'y oppoſer. Après l'avoir
„ faite par une prudente deſenſi-
„ ve elles la conſerveront & em-
„ pêcheront l'Ennemi de reparer
„ la perte qu'il aura faite. Sa
„ grande Armée fera chargée de
„ ce ſoin tandis que le ſurplus
„ de ſes forces pénétrera dans la
„ Tranſylvanie & dans d'autres
„ Provinces voiſines. C'eſt la
„ methode qu'a ſuivie pendant
„ bien des années le fameux Em-
„ pereur des François Louis qua-
„ torze. Il avoit enlevé une Vil-
„ le conſiderable à ſes Ennemis
„ avant preſque qu'ils ſe fuſſent

„ apperçus de son dessein. Après
„ l'avoir prise il laissoit à ses Ge-
„ neraux le soin de la conserver
„ & leur defendoit de se com-
„ mettre qu'ils ne fussent presque
„ assurés du succès.

„ XIV. Quoique les Allemands
„ n'ayent point à présent de Ca-
„ pitaine fameux comme l'étoit
„ le Prince Eugene, ils ne sont
„ point du tout à mépriser. Ce
„ sont de vieilles Troupes bien
„ aguerries. Il ne faut pas non
„ plus les craindre. Il suffit de
„ se precautionner contre leurs
„ desseins & de ne pas les laisser
„ maitres d'attaquer quand ils
„ le jugeront à propos. L'uni-
„ que moyen de réussir, c'est de
„ choisir de bons Camps & d'en
„ rendre l'accès si difficile qu'ils
„ n'osent le tenter. Cette me-
„ thode doit être suivie pendant
„ la premiere Campagne, jusqu'à
„ ce que les Troupes de Sa Hau-
„ „ tessé

„ tesse soient tout à fait accou-
„ tumées aux nouveaux exerci-
„ ces auxquels on les dresse pré-
„ sentement “.

Sur ce que je dis dans ce Me-
moire , que les Hongrois & les
Transylvains se declareroient con-
tre les Allemands si le Grand Sei-
gneur les assuroit qu'il ne pense
point à en faire ses Sujets , mais
uniquement à les mettre en Li-
berté & à rétablir parmi eux l'an-
cienne forme de leur Gouverne-
ment , que la Maison d'Autriche
a abolie , le Divan m'a chargé de
faire un Manifeste. Je l'ai com-
posé de concert avec le Prince
Ragotski & quelques Deputés
Hongrois qui sont ici cachés. Il
est entre les mains du Grand Visir
& sa publication sera le premier
Acte de Guerre. Je ne le trans-
cris point parce qu'il contient
divers articles qui ne doivent
être connus que dans le tems,
&

& que d'ailleurs ce premier Officier m'a recommandé le secret, en m'assurant que le Sultan seul l'avoit vu.

Telle est la situation de mes esperances. Je ne puis assurer si elles seront remplies, mais tout m'y paroît disposé, les Officiers, les soldats souhaitent également la Guerre, les Janissaires sur tout. D'avance ils se promettent la Victoire. Ce que je puis dire, c'est que les Allemands n'auront pas beau jeu. Les Turcs ne sont plus ce qu'ils ont été autrefois. Les exercices que j'ay faits à Constantinople se sont faits par tout ailleurs. On a fait des Regimens, on a formé des Bataillons. Toute l'Infanterie a des Armes uniformes, l'Epée, la Bayonnete, le Fusil. Elle a ses Grenadiers. On a multiplié les Officiers, on a formé des Compagnies de Canoniers, de Bombardiers,

diers , on les exerce encore tous les jours. Il en est de même de la Cavalerie , elle a de grosses bottes , elle est bien armée, elle fait se former en Esquadron & soutenir de pied ferme le feu du canon & celui de l'Infanterie. Je mourrai content si je les vois en action & que je puisse grossir ces Memoires de leurs succès. C'est le plus ardent de mes vœux. On verra par là que je suis aussi attaché au nouveau Maître qu'on m'a forcé de choisir , que je l'ai été à ceux qui m'ont si maltraité , & que rien n'est capable de me faire manquer ou mollir par rapport aux engagemens que j'ai pris de moi-même.

F I N.

612153



CATALOGUE DES LIVRES

Imprimés par

JEAN VAN DUREN

LIBRAIRE A LA HAYE,

*Où dont il a nombre, & qui se trouvent
aussi dans sa Boutique à Francfort
en Foire. 1737.*

Actes, Memoires, & Négociations de
la Paix de *Ryswick*: complets avec le
Supplement. Nouv. Edit., augmentée de
plusieurs Pièces. 5 vol. gr. in 12. Haye 1725
— idem, le Tome 5. séparément.

Actes, Memoires, & Négociations des Diffé-
rends entre S. A. E. *Palatine*, & S. A. R.
Madame la Duchesse d'*Orleans*, au sujet de
la Succession des Electeurs Palatins *Char-*
les-Louis & Charles. gr. in 12. Haye 1725
Balzac (Mr. de) ses Lettres choisies. in 12.
belle impression. Haye 1725.

Bayle (Mr. *Pierre*) ses Oeuvres Diverses
contenant tout ce que cet Auteur a publié
sur des Matières de Théologie, de Morale,
de Philosophie, de Critique, d'Histoire, &
de Literature; hors son Dictionnaire Histo-
rique & Critique. Edition belle & exacte
où l'on a recueilli tous les Ouvrages de ce
celebre Philosophe, tant ceux qui étoient
déjà imprimés qu'Anecdotes. Avec des
Sommaires en marge, & des Notes, soit
pour éclaircir le Texte, soit pour renvoyer

